6

3521

Palat. XVIII 40

ÉLÉMENS
D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

SECONDE PARTIE.

TOME NEUVIEME.

Digitized by Google

NOTICE

Des Ouvrages qui composent les Œuvres complètes de MILLOT, 18 *vol. in-12, et qui se vendent séparément.*

	₶	ʃ.
Élémens d'Histoire Ancienne, 4 vol. in-12. . . .	10	
——— d'Histoire Moderne, 5 vol. in-12.	12	10
——— d'Histoire d'Angleterre, augmentés des règnes de GEORGES II et de GEORGES III, par CH. MILLON; 3 vol. in-12.	7	10
——— de l'Histoire de France, augmentés d'un Supplément sur le règne de LOUIS XV, continués jusqu'à la mort de LOUIS XVI, par CH. MILLON; 3 vol. in-12.	7	10
Histoire littéraire des TROUBADOURS; 3 vol. in-12.	7	10

Les mêmes Ouvrages, beau papier; 15 vol. in-8.° .	60	
Idem sur carré fin d'Angoulême.	90	

L'in-8.° ne se vend pas séparément.

58311

ÉLÉMENS

D'HISTOIRE MODERNE,

PAR M. L'ABBÉ MILLOT,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE ÉDITION.

Tome V.

A PARIS,

Chez la veuve DURAND, rue de l'Hirondelle, n.° 30, hôtel Salamandre.

1800.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

SUITE DU LIVRE SECOND DE L'ÉPOQUE DE LOUIS XIV.

CHAPITRE IV.

Pendant la paix, Louis XIV ſe fait haïr des puiſſances. — Vienne aſſiégée par les Turcs. — Gènes bombardée & ſoumiſe. — Mort de Colbert. — Réflexions ſur ſon miniſtère.

VAINQUEUR des ennemis qu'il s'étoit faits par ſes entrepriſes ; pacificateur de l'Europe, à qui il avoit impoſé la loi ; maître de la Franche-

Louis n'uſe pas ſagement de la fortune.

comté & d'une grande partie de la Flandre, ajoutées à ſon royaume; décoré du ſurnom de Grand, que lui donnoit ou la flatterie ou l'admiration des François; ſi Louis XIV avoit été auſſi ſage que grand, il auroit uſé de ſa puiſſance en prince modéré, en père de ſon peuple, & en arbitre équitable des nations étrangères. Mais l'ivreſſe de la fortune & de la grandeur va le porter encore à de violentes démarches, qui redoublant la haine de ſes voiſins, ſeront tôt ou tard une ſource de calamités publiques. J'inſiſte ſur les fautes de ce monarque ſi célébré, parce qu'elles fourniſſent d'importantes leçons de ſageſſe.

Chambres de Metz & de Briſac.

Pluſieurs domaines, autrefois dépendans des Trois-évêchés & de l'Alſace, étoient depuis long-temps poſſédés par différens princes d'Allemagne. On veut les réunir à la couronne. On établit pour cela deux chambres, l'une à Metz, l'autre à Briſac. Ces tribunaux prononcent les réunions, & le roi ſe fait ainſi juſtice à ſoi-même. Le parlement de Beſançon réunit Montbéliard, comme fief de la Franche-comté.

Straſbourg aſſujetti.

On exécute l'année ſuivante une entrepriſe plus hardie. Straſbourg étoit libre encore; ville très-puiſſante, dont le pont ſur le Rhin ouvroit l'entrée du royaume. Louvois avoit fort à cœur

de l'aſſujettir. En même temps qu'il emploie auprès des magiſtrats, ou l'argent, ou la terreur, il fait avancer vingt mille hommes, qui décident le ſuccès de la négociation. Le traité eſt auſſitôt conclu. Straſbourg capitule & conſerve ſes priviléges. Vauban qui fortifioit une infinité de places, épuiſa ſon art dans celle-ci. Et certainement il falloit de bonnes précautions pour ſoumettre au joug un peuple courageux, extrêmement jaloux de ſa liberté. (1681.)

Mouvemens contre la France.

Ces conquêtes en pleine paix, ces confiſcations ſur des ſouverains, ne pouvoient manquer de répandre la défiance & les alarmes. Déja l'empereur, le roi de Suède, & quelques autres princes s'efforçoient d'armer le corps germanique. Si l'électeur de Brandebourg, devenu plus puiſſant par l'acquiſition récente de Magdebourg, n'avoit ſoutenu alors les intérêts de la France, la guerre ſe rallumoit.

Congrès où l'on diſpute ſur des minuties.

On devoit diſcuter l'affaire des réunions dans un congrès qui ſe tenoit à Francfort : les plénipotentiaires de Louis XIV y préſentèrent un mémoire en françois. On diſputa beaucoup ſur l'uſage qu'ils faiſoient de cette langue. On diſputa ſur le titre d'excellence, que les électeurs refuſoient aux miniſtres des princes de l'empire. On diſputa ſur le droit de conférer ſéparément,

que les princes conteſtoient aux électeurs. Ces vaines diſputes, regardées alors comme importantes, firent oublier les réunions. Le congrès ſe rompit ; & l'affaire fut renvoyée à la diète de Ratiſbonne.

L'empereur Léopold forme une ligue.

Dans cette diète tenue en 1682, on propoſe de lever des troupes pour maintenir les anciens traités. Les cercles du haut-Rhin, de Souabe, de Franconie, forment à Laxembourg une ligue avec l'empereur ; & le roi de Suède, les électeurs de Saxe & de Bavière, les ducs de Lunebourg, le landgrave de Heſſe-Caſſel y accèdent bientôt après. Ainſi Léopold remuoit l'empire contre la France, non par une autorité abſolue, comme ſes ancêtres, mais en exagérant les forces & le deſpotiſme de Louis. Cependant on n'oſoit encore prendre les armes, & l'empereur lui même étoit menacé de voir ſes états héréditaires entre les mains des Muſulmans.

Révolte des Hongrois.

La Hongrie, dont la cour de Vienne attaquoit ſouvent les priviléges, s'étoit de nouveau révoltée. Le comte de Teckéli, chef des rebelles, eut recours aux Turcs, & ſe mit ſous leur protection. Mahomet V régnoit alors. Il avoit enlevé Candie aux Vénitiens ; l'Ukraine, la Podolie, la Volhinie & Kaminiek aux Polonois. Il leva une armée de deux cents mille hommes

Teckéli attire les Turcs.

contre la maiſon d'Autriche. Rien n'arrêta les progrès des Turcs & Vienne fut aſſiégée. C'étoit une entrepriſe imprudente, comme Teckéli le repréſenta inutilement : car il auroit bientôt fallu ou évacuer la conquête, ou combattre l'Europe entière.

1683. Siége de Vienne.

Si le grand-viſir Cuprogli eût encore vécu, cette capitale auroit ſuccombé. L'empereur fuyoit à Paſſau ; le comte de Stahremberg, gouverneur de la ville, n'avoit qu'une garniſon de dix mille hommes ; les bourgeois & les écoliers ſuppléoient foiblement au défaut de troupes. Mais le grand-viſir Cara-Muſtapha, mou, voluptueux, ignorant, ne preſſa point les opérations, ne donna point d'aſſaut général ; voulant peut-être ſe réſerver, ainſi qu'on l'a cru, les tréſors qu'il imaginoit accumulés par les empereurs. Jean Sobieski, roi de Pologne, arrive avec ſon armée. Celle de l'Empire ſe joint à lui. On attaque les retranchemens des Turcs. Saiſis d'une terreur panique, ils font à peine quelque réſiſtance, ils laiſſent tout aux vainqueurs.

Sobieski la ſauve.

On veut l'aſſujettir à l'étiquette.

Croiroit-on que Léopold, de retour à Vienne, voulut ſoumettre au cérémonial humiliant de ſa cour ce roi de Pologne, qui venoit de le ſauver ? Sobieski refuſa fièrement ; & ce fut pour lui une eſpèce de nouveau triomphe, que d'être diſpenſé

de l'étiquette. La cour impériale a maintenant d'autres idées de grandeur : tout éprouve l'influence de la raiſon.

Bombardement de Luxembourg par les François.

Avant l'irruption du Turc en Autriche, Louis XIV faiſoit bloquer Luxembourg : il prétendoit que le comté d'Aloſt lui appartenoit par le traité de Nimègue, & il ſoutenoit ſes prétentions par la voie des armes. Il ſuſpendit un an les hoſtilités, afin que l'Eſpagne pût ſecourir l'empereur dans cet extrême péril. Mais le péril duroit encore, quand il les recommença. Les François s'emparent de Courtrai & de Dixmude ; bombardent Luxembourg, le prennent enfin. L'impuiſſance de réſiſter, fait recourir aux négociations. On conclut en 1684 une trève de vingt ans. L'Eſpagne cède Luxembourg ; l'empire abandonne, juſqu'au terme de la trève, Straſbourg, le fort de Kelh, & une partie des réunions faites par les chambres de Metz & de Briſac. La néceſſité faiſoit la loi : on attendoit l'occaſion de s'en affranchir ; elle ſe préſentera bientôt.

Trève de vingt ans.

Marine de Louis XIV.

Par-tout éclate la puiſſance terrible de Louis XIV. Sa marine augmentoit prodigieuſement. Les ports de Dunkerque, de Toulon, de Breſt, de Rochefort étoient admirables, ſoit par leur conſtruction, ſoit par les forces qu'ils

renfermoient. Plus de cent vaiſſeaux de ligne pouvoient porter au loin l'épouvante. Des eſcadres s'exerçoient contre les pirates d'Afrique. Les galiotes à bombes, qu'un François venoit d'inventer, foudroyèrent Alger en 1681, & une ſeconde fois en 1684. Alger, Tunis, Tripoli, s'humilièrent ſous ce fléau deſtructeur, & envoyèrent demander grace. Bombardemens en Afrique.

Gènes fut écraſée & humiliée comme les corſaires. On lui fit un crime de leur avoir vendu de la poudre, & d'avoir conſtruit quelques galères pour l'Eſpagne. Elle eſſuya le bombardement, après avoir refuſé la ſatisfaction que l'on exigeoit; elle vit réduire en cendres une partie de ſes palais. Il fallut que le doge & quatre des principaux ſénateurs vinſſent implorer la clémence du roi. Chacun ſait la réponſe du doge Impériali, quand un miniſtre lui demanda ce qu'il trouvoit de plus ſurprenant à Verſailles: *c'eſt de m'y voir.* Les politeſſes du fier monarque étoient une foible conſolation de ſes rigueurs. Selon la loi de Gènes, un doge perd ſa dignité, quand il s'abſente de la ville: on avoit été contraint de déroger à cette loi. (1685.) Gènes bombardée ſans trop de raiſon.

Une ambaſſade du roi de Siam, reçue depuis peu, ſembloit ajouter du luſtre au règne de Louis XIV. Ce n'étoit pourtant que le fruit des Ambaſſade de Siam.

intrigues d'un Grec, de la naiſſance la plus obſcure, nommé Conſtance, devenu le miniſtre de ce deſpote indien, & qui penſoit à le détrôner. Les ambaſſadeurs donnèrent à entendre que leur maître n'étoit pas éloigné du chriſtianiſme ; qu'il ſe propoſoit de faire un traité de commerce avec les François nouvellement établis ſur la côte de Coromandel ; qu'il les préféroit aux autres Européens connus dans les Indes. Le roi de France aimoit trop tout ce qui avoit de l'éclat, pour ne pas ſaiſir une occaſion ſi flatteuſe. Il envoya deux ambaſſadeurs à Siam, dont l'un fut le célèbre abbé de Choiſi, accompagné de ſix jéſuites. Il y envoya enſuite quelques troupes. Conſtance fut maſſacré comme un traître ; les François tués ou chaſſés par les Siamois : c'eſt à quoi aboutirent les dépenſes qu'occaſionna cette ſingulière ambaſſade, dont les miſſionnaires ſur-tout attendoient les plus grands fruits. Le P. Tachard, un des ſix jéſuites, auteur du Voyage de Siam, avoit été la dupe de Conſtance : il avoit trompé la cour par de fauſſes relations, qu'il croyoit ſans doute véritables. Le chevalier de Forbin l'en accuſe & le prouve dans ſes mémoires.

Vaines démarches à ce ſujet.

Colbert étoit mort en 1683, » homme mémorable à jamais, dit le préſident Hénault :

Colbert mort en 1683 ; grande perte.

» ſes ſoins étoient partagés entre l'économie & » la prodigalité ; il économiſoit dans ſon cabinet » par l'eſprit d'ordre qui le caractériſoit, ce qu'il » étoit obligé de prodiguer aux yeux de » l'Europe, tant pour la gloire de ſon maître, » que par la néceſſité de lui obéir; eſprit ſage, » & n'ayant pas les écarts du génie. « La perte de ce miniſtre eſt un événement remarquable. Le roi lui devoit en grande partie les proſpérités de ſon règne. Sans lui, comment eût-il exécuté de ſi grandes choſes? triomphé de tant d'ennemis? & élevé tout à la fois tant de ſuperbes monumens? La ſuite prouvera combien tout dépendoit de la bonne adminiſtration des finances. Comme le ſang dans le corps humain, elles faiſoient la vie de l'état.

Les dépenſes l'avoient réduit à de triſtes expédiens.

On ſentoit déja ce que produit le goût immodéré d'un monarque, pour le faſte, les vaines dépenſes, les plaiſirs ruineux, & pour la guerre plus ruineuſe encore. Les revenus ordinaires étoient de cent dix-ſept millions à vingt-ſept ou vingt-huit livres le marc. La guerre de 1672 força le miniſtre à rétablir des abus qu'il avoit voulu extirper, à employer des expédiens dont les effets ſont toujours nuiſibles : en un mot, quatre millions d'affaires extraordi-

naires, en ſix ans, furent la reſſource de ce grand homme d'état.

Il fut contraint de s'écarter de ſes principes.

» Il fut emporté hors de ſes meſures, dit un » célèbre hiſtorien; car, par toutes les inſtruc- » tions qui reſtent de lui, on voit qu'il étoit » perſuadé que la richeſſe d'un pays ne conſiſte » que dans le nombre des habitans, la culture » des terres, le travail induſtrieux & le com- » merce: on voit que le roi poſſédant très-peu » de domaines particuliers, & n'étant que » l'adminiſtrateur des biens de ſes ſujets, ne peut » être véritablement riche, que par des impôts » aiſés à percevoir & également répartis *. «

Sa poſition, bien différente de celle de Sulli.

Si tels étoient les principes de Colbert, s'il ne flatta point les paſſions du ſouverain, s'il obéit ſeulement à la néceſſité des conjonctures, qu'auroit fait un miniſtre moins habile & moins intègre, ſous un roi tel que Louis XIV? » Sulli, ajoute M. de Voltaire, » enrichit l'état par une économie » ſage, que ſecondoit un roi auſſi parcimonieux » que vaillant, un roi ſoldat à la tête de ſon armée » & père de famille avec ſon peuple.... Colbert » ſoutint l'état, malgré le luxe d'un maître faſ- » tueux, qui prodiguoit tout pour rendre ſon

* *Siècle de Louis XIV, ch.* 30.

» règne éclatant. » La différence du maître explique, en effet, la différence du miniſtère.

Ces réflexions ſeroient déplacées, ſi elles ne préparoient aux événemens qui doivent ſuivre. L'étude de l'hiſtoire n'atteindra au but, qu'en dévoilant les reſſorts par leſquels tout ſe meut dans l'univers, qu'en apprenant à voir les effets dans les cauſes mêmes. La puiſſance de Louis XIV décline, puiſque ſes moyens diminuent. Mais elle conſerve encore une grande ſupériorité. Il ſera donc encore impérieux & entreprenant : il aura encore de grands ſuccès, avant d'être humilié par les diſgraces.

Ces objets ſont eſſentiels à l'hiſtoire.

Le chapitre ſuivant le repréſentera brouillé avec la cour de Rome, & pourſuivant les calviniſtes de France; matière curieuſe, liée aux affaires générales, & plus utile que tant de récits uniformes de guerres & de négociations. Il en réſulte des conſéquences pratiques, non moins importantes pour le bonheur des états que pour celui des particuliers.

CHAPITRE V.

Affaires du janſéniſme. --- Démêlés de Louis XIV avec Innocent XI. -- Révocation de l'édit de Nantes.

Diſputes théologiques ſans effets violens.

LES affaires du janſéniſme agitoient la France depuis la minorité, ſans produire de ces violentes commotions, que l'eſprit de ſecte avoit occaſionnées dans les ſiècles de fanatiſme. Des théologiens, diviſés ſur les matières abſtraites de la grace, ſe battoient à coups de plume, ſe cenſuroient aigrement, exhaloient une haine réciproque, animoient le zéle, bien ou mal entendu, d'une multitude ignorante: ils s'opiniâtroient, les uns par préjugé, les autres par intérêt de parti, pluſieurs par ſentiment de religion; & embarraſſoient quelquefois la cour, qui ne connoiſſoit pas le vrai moyen de faire tomber ces querelles. Mais la vigueur du gouvernement, quoique trop peu éclairé ſur des objets ſi délicats, empêchoit que la fermentation n'ouvrît des volcans dans le royaume.

Le *fait* des cinq propo-

Comme les janſéniſtes craignoient de rompre avec l'égliſe romaine, dont ils défendoient les

dogmes contre les proteſtans, ils s'avisèrent de dire que les cinq propoſitions, condamnées par Innocent X & Clément VII, n'étoient point dans l'ouvrage de Janſénius, & qu'ainſi on ne devoit pas condamner l'auteur. Ce ſubterfuge irrita les jéſuites & leurs partiſans. Ils crièrent que l'autorité du ſaint-ſiége étoit inſultée par des rebelles. Au lieu de diſſiper les doutes d'une manière fort ſimple, en indiquant les pages où ces propoſitions ſe trouvoient, ils voulurent forcer à la ſoumiſſion. L'aſſemblée du clergé ordonna en 1661 la ſignature d'un formulaire, contenant le fait de Janſénius. Le roi alla lui-même au parlement, pour changer ce formulaire en loi de l'état. Les religieuſes de Port-royal refuſant de le ſigner, (& qu'importoit leur ſignature ?) on les exila hors de leur couvent. Nouveau formulaire d'Alexandre VII en 1665, plus fort que celui du clergé, pour condamner les propoſitions, *dans le propre ſens de l'auteur*. Tous les eccléſiaſtiques, ſéculiers ou réguliers, les prélats comme les autres, les religieuſes mêmes, ſont obligés de le ſouſcrire. Le roi fait encore enregiſtrer devant lui une déclaration pour cet objet.

fictions de Janſénius.

Formulaire établi par le roi même

Autre formulaire plus fort.

Quelques eſprits chagrins s'imaginoient revoir le temps déplorable, où les Grecs troubloient

Heureuſement les temps

étoient changés. le monde par leurs ſubtilités ; où les formulaires échauffoient les partis & ſoulevoient les conſciences ; où les empereurs, en commandant aux opinions, en ſéviſſant contre les indociles enthouſiaſtes, expoſoient également la foi & l'empire. Heureuſement la vivacité françoiſe avoit de quoi s'exercer ſur d'autres matières, le fanatiſme étoit beaucoup affoibli, le clergé n'étoit rien moins que ſéditieux, & le monarque tout-puiſſant n'avoit à craindre que des rumeurs, dont il ſe mettoit peu en peine.

Oppoſitions. La perſécution cependant anime toujours les hommes perſécutés. Quatre évêques courageux & inflexibles ſe roidirent contre la cour. Le docteur Arnaud, frère d'un de ces évêques, ne ceſſa d'écrire, & ſe déchaîna ſur-tout contre la morale des jéſuites, regardés comme les auteurs de ces troubles. Une banqueroute de quatre cents cinquante mille ducats, qu'ils avoient faite à Séville en 1640, prêtoit de nouvelles couleurs au portrait hideux qu'on faiſoit depuis long-temps de leur ſociété.

Arnaud contre les jéſuites.

Déja neuf commiſſaires, nommés par Alexandre VII, alloient juger les quatre prélats qui rejetoient le formulaire, & qui ſe retranchoient ſur la diſtinction du *fait* & du *droit*. Dix-neuf autres évêques ſe déclarent tout-à-coup en faveur

Fauſſe *paix de l'égliſe.*

de ces derniers. La cour, fort embarraſſée, déſire un accommodement. Rome change de ton. Clément IX (Roſpigliosi) connive à la diſtinction du *droit* & du *fait*; il veut bien qu'on ſigne *ſincérement* le formulaire, ſans exiger qu'on le ſigne *purement & ſimplement*, ce qui révoltoit les opiniâtres. Alors tout paroît ſe calmer. Les rigueurs ceſſent; le célèbre Arnaud eſt préſenté à Louis XIV; la *paix de l'égliſe* eſt même célébrée par une médaille. (1669.)

Les jéſuites avoient trop de crédit.

Pouvoit-on ſe flatter que des théologiens aigris, inconciliables dans leurs opinions, rivaux de réputation & d'intérêt, ſe regardant les uns les autres comme des hérétiques, ou des corrupteurs; ayant la malheureuſe facilité de réveiller la diſcorde, ſoit par des écrits, ſoit par des cabales; ſacrifieroient au bien de la paix leur haine & leurs préjugés? Les jéſuites devenoient trop puiſſans, pour laiſſer en repos leurs ennemis, ſur-tout après en avoir eſſuyé tant de reproches amers. Ils gouvernoient la conſcience des principaux de l'état; ils avoient l'art de s'affermir dans une cour voluptueuſe où l'auſtère janſéniſme n'étoit propre qu'à inſpirer de l'effroi. Quelques grands hommes, Bourdaloue en particulier, effaçoient la flétriſſure imprimée à leur doctrine; & les ſermons de ce reſpectable orateur

Bourdaloue.

étoient la meilleure réponſe que l'on pût faire aux *Lettres Provinciales*. Enfin le P. de la Chaiſe, confeſſeur du roi depuis 1675 juſqu'en 1709, acquit un empire preſque abſolu ſur le clergé, diſpoſa des bénéfices, ménagea toujours adroitement ſa faveur, & rendit ſa ſociété dominante.

La Chaiſe.

Auſſi les diſputes devoient-elles continuer d'autant plus long-temps, que Louis XIV, dans le tourbillon de la cour ou de la guerre, ſans étude, croyant n'avoir qu'à ordonner tout ce qu'on lui ſuggéroit, étoit fort éloigné des meilleurs principes du gouvernement par rapport à des objets de cette nature.

Les diſputes devoient durer encore.

Ses démêlés avec Rome, au ſujet de la régale & des franchiſes, ſervirent du moins à tirer du ſein de l'oubli, ce que nous appelons *libertés de l'égliſe gallicane*. Par l'ancien droit de *régale*, les rois de France adminiſtrent les revenus des évêchés vacans, & nomment aux bénéfices qui en dépendent. Quelques égliſes, vers les Alpes & les Pyrénées, ſe prétendoient exemptes de ce droit. Un édit de 1673 déclara qu'il s'étendoit ſur tout le royaume. Tous les évêques ſe ſoumirent, excepté ceux d'Alet & de Pamiers, diſtingués par leurs vertus, & célèbres par leur oppoſition au formulaire. Le premier mourut bientôt ; le ſecond n'en demeura pas moins inflexible.

Affaire de la régale.

Innocent

Innocent XI (Odeſcalchi,) élu pape en 1676, homme vertueux, mais entêté, plus hardi & plus ferme que ne le permettoient les circonſtances, n'aimant ni Louis XIV ni les jéſuites, ſe déclara pour les adverſaires de la régale, quoique taxés de janſéniſme, & envoya des brefs propres à les encourager. Un religieux, que le chapitre de Pamiers avoit nommé grand-vicaire après la mort de l'évêque, pouſſa l'inſolence au dernier point, Condamné par le parlement de Toulouſe à être exécuté en effigie & traîné ſur une claie, il ne laiſſa pas de lancer des excommunications, de caſſer & les arrêts du parlement & les ſentences du métropolitain.

Innocent XI ſoutient les réfractaires.

Audace d'un religieux.

Le clergé, comme les grands, étoit en général fort ſoumis. On pouvoit compter ſur ſon zèle, & il parut important d'avoir ſon ſuffrage. Une aſſemblée extraordinaire, convoquée pour cet effet, reconnut le droit de régale ſur toutes les égliſes. Elle écrivit au pape une lettre très-reſpectueuſe, où ſe trouve cette maxime, trop rarement pratiquée: *Il vaut mieux ſacrifier quelque choſe de ſes droits que de troubler la paix.* Attentif à ſes privilèges, le clergé s'étoit conduit comme faiſant une conceſſion au ſouverain.

Aſſemblée du clergé.

Alors parurent les quatre fameuſes propoſitions de cette aſſemblée, (en 1682,) où l'on établit,

Ses quatre articles.

1°. Que les princes ne ſont point ſoumis, pour le temporel, à la puiſſance eccléſiaſtique. 2°. Que le concile général eſt ſupérieur au pape, ſelon les décrets immuables du concile de Conſtance. 3°. Que les règles & les coutumes de l'égliſe gallicane doivent être maintenues. 4°. Que le jugement du pape, en matière de foi, n'eſt infaillible qu'après le conſentement de l'égliſe. Le roi donna un édit pour faire enregiſtrer & enſeigner par tout ſon royaume ces quatre articles.

Le pape caſſe tout.

Innocent répondit aux évêques avec ce ton impérieux, que les anciens papes ſoutenoient par des anathêmes. Il gémit d'abord, en diſant avec le prophète : *Les enfans de ma mère ſe ſont élevés contre moi, & m'ont fait la guerre.* Il leur reproche enſuite leur lâcheté, de n'avoir pas combattu, à l'exemple de leurs prédéceſſeurs, pour les droits & la liberté de l'égliſe. Il repréſente les fondemens de la diſcipline & de la hiérarchie bouleverſés, la régale attaquant même la foi; ce qui paroît clairement, ſelon lui, par les termes dont le roi ſe ſert, en s'attribuant le pouvoir de conférer les bénéfices, non comme une conceſſion de l'égliſe, mais comme un droit de la couronne. Il les accuſe d'avoir cédé un droit inaliénable, après avoir eux-mêmes reconnu

Ses reproches aux évêques.

que la régale eſt une eſpèce de ſervitude : or peuvent-ils mettre les égliſes ſous le joug de la puiſſance ſéculière, eux qui devroient s'expoſer à la ſervitude pour conſerver ſa liberté ? Enfin, par l'autorité qu'il a reçue du tout-puiſſant, il caſſe & annulle tout ce que l'aſſemblée a fait.

Nos libertés trouvent de grands obſtacles dans le royaume.

On étoit encore éloigné du temps où les brefs & les bulles de Rome, au ſujet des antiques prétentions, remueroient à peine la crédulité populaire. La doctrine que le clergé de France établiſſoit, parut alors toute nouvelle à la foule des théologiens ; tant les vieux préjugés avoient obſcurci les principes des premiers âges. Pluſieurs docteurs de Sorbonne ſe firent exiler, plutôt que de ſe ſoumettre aux quatre articles. La faculté de théologie de Paris s'aſſembla quarante-cinq fois pour cenſurer une propoſition, qui réſervoit au pape le privilège de juger ſur les matières de dogme. Enfin, un grand nombre d'évêques n'obtinrent dans la ſuite leurs bulles, qu'en déſavouant les articles de l'aſſemblée du clergé de 1682. Ainſi, les libertés de l'égliſe gallicane, qui deviennent ſi aiſément aujourd'hui celles d'autres égliſes, trouvoient en France une infinité d'obſtacles & de contradictions.

Le pape con-

Plus Louis XIV montroit de vigueur, plus le

tinue toujours la querelle.

pape s'opiniâtroit à lui réſiſter ; & malgré la révocation de l'édit de Nantes, dont je parlerai bientôt, la querelle s'échauffa de jour en jour.

Abolition de franchiſes à Rome, malgré Louis.

Les franchiſes des ambaſſadeurs à Rome, avoient une ſi grande étendue, que non-ſeulement leurs palais, mais leurs quartiers, mettoient à couvert des pourſuites de la juſtice. Innocent XI vouloit réformer cet abus. Toutes les couronnes, excepté la France, y conſentirent. L'exemple des autres toucha peu le roi. C'étoit à lui, diſoit-il, de ſervir d'exemple. Le pape abolit cependant par une bulle, en 1687, les franchiſes des quartiers, avec peine d'excommunication, pour quiconque entreprendroit de les maintenir.

L'ambaſſadeur de France brave Innocent XI.

Cette démarche produiſit l'effet qu'on devoit attendre. Louis irrité ſignale ſon reſſentiment. Il envoie en ambaſſade le marquis de Lavardin, qui entre à Rome dans un équipage de triomphateur, accompagné de ſept à huit cents militaires. Ayant pris poſſeſſion de ſon quartier, il y fait faire la ronde, il y brave le ſouverain pontife. Lavardin eſt excommunié ; l'égliſe françoiſe de Saint Louis, où il a été reçu, eſt interdite. Innocent ſe venge comme il peut, & ne s'inquiète point des ſuites fatales que peut entraîner ſa vengeance.

On ſe plaignoit dans le royaume que trente-cinq égliſes manquaſſent d'évêques; car le pontife refuſoit depuis long-temps les bulles à ceux que le roi avoit nommés : n'étoit-il pas à craindre qu'on ne lui ôtât le droit d'inſtituer les évêques, & de percevoir les annates, droit établi par une ſuite d'anciens abus? On ſe plaignoit de bulles, de cenſures, de refus, contraires au bien de l'égliſe & de l'état : n'étoit-il pas à craindre qu'on ne tranchât les difficultés, en ceſſant de reconnoître une juridiction étrangère, & en réduiſant la primatie du ſaint-ſiége à ce qu'elle étoit dans les premiers temps? Un appel au concile général de la bulle contre les franchiſes; la propoſition faite en plein parlement, de demander un concile national, & de remettre en vigueur la Pragmatique de Charles VII; le mécontentement de la cour & celui de l'épiſcopat, tout pouvoit conduire aux dernières extrémités. La France, avec un patriarche, auroit appris en peu de temps à ſe paſſer de la cour de Rome.

A quoi s'expoſoit le pape.

Si Louis XIV l'avoit voulu, nul obſtacle ne pouvoit l'arrêter. Mais autant il étoit fier & vif ſur le temporel, autant étoit-il réſervé ſur tout ce qui ſembloit appartenir au ſpirituel. Il ſe contenta de faire ſaiſir Avignon en 1688. La brouillerie finit en 1693, qu'Innocent XII donna

Comment cette affaire ſe termina en 1693.

des bulles aux évêques nommés, après que chacun d'eux lui eût témoigné par lettre ſa douleur, & ſon déſaveu formel de tout ce que la fameuſe aſſemblée avoit fait, au ſujet de l'autorité du pape.

Projet de détruire le calviniſme.

Être en guerre avec le pape, & vouloir anéantir une ſecte ennemie de la papauté, c'étoit une ſorte de contradiction politique & religieuſe, qui s'accordoit avec le génie hautain du monarque. Depuis long temps le clergé & les jéſuites ſe flattoient d'extirper le calviniſme, toujours toléré, mais ſans forces dangereuſes, & auſſi tranquille qu'on l'avoit vu turbulent avant la priſe de la Rochelle. Même dans les troubles de la Fronde, les calviniſtes s'étoient tenus en repos. Le gouvernement pouvoit les y laiſſer; il profitoit de leur induſtrie & de leurs ſervices; il n'avoit aucun ſujet de les craindre; & rien n'étoit plus facile que de les contenir dans le devoir, puiſqu'ils y trouvoient leur propre avantage.

Miſſionnaires, ſuivis de rigueur.

La cour leur envoya d'abord des miſſionnaires, & répandit de l'argent pour faire des proſélytes. On exagéra, ſelon la coutume, les fruits que produiſoit ce double moyen. On crut qu'en gagnant les uns, il falloit gêner les autres. On leur enleva peu-à-peu une partie de la liberté

dont ils jouiſſoient. On montra en pluſieurs occaſions une partialité inquiétante. On donna une déclaration en 1681, pour admettre au nombre des convertis les enfans de ſept ans. Alors des familles proteſtantes commencèrent à déſerter. Ce fut un motif de rigueurs, qui rendirent le mal plus contagieux. Il y eut quelques mouvemens populaires. Un prédicant célèbre, nommé Chamier, fut condamné à la roue, & exécuté ſur le champ. Dès ce moment, l'idée du martyre alluma l'enthouſiaſme.

Après la mort de Colbert, violences; *dragonade.*

Colbert avoit protégé les calviniſtes en homme d'état, convaincu qu'ils étoient des citoyens utiles, comme les autres, & que la perſécution ne pouvoit produire que du mal. Sa mort les livra, pour ainſi dire, au chancelier le Tellier, & au marquis de Louvois fils du chancelier, deux hommes dont le premier principe étoit, que tout devoit ployer ou trembler au nom du roi. En 1684, on envoya des troupes dans les cantons peuplés de proteſtans. Louvois écrivit: *Sa majeſté veut qu'on faſſe éprouver les dernières rigueurs à ceux qui ne voudront pas ſe faire de ſa religion.* Cet ordre occaſionna tant de violences, que la ſecte dépeignit toujours la nouvelle perſécution, comme une image de celles des anciens tyrans du chriſtianiſme. Il eſt affreux pour un

roi de s'attirer ainſi la haine, lorſqu'il peut ſe concilier l'amour & le reſpect de ſon peuple. Combien la *dragonade* n'a-t-elle pas fait maudire Louis XIV ! quelle peinture faiſoit de lui le célèbre miniſtre Saurin, juſques dans la chaire où il prêchoit l'évangile !

1685. Révocation de l'édit de Nantes.

Après ces coups d'autorité, le monarque révoque l'édit de Nantes, donné par Henri IV en 1598, & confirmé par Louis XIII. La liberté de conſcience eſt abolie ; tous les temples des huguenots ſont détruits ; les déclarations, les arrêts du conſeil ſe ſuccèdent rapidement, pour agraver leur déſeſpoir : on ordonne même de leur enlever leurs enfans, & de les remettre à des parens catholiques ; on bannit les paſteurs, & l'on défend aux autres, ſous de grandes peines, de s'expatrier.

Fuite des huguenots ; pertes du royaume.

Mais ils ne voyoient plus leur patrie qu'avec horreur. La haine, le fanatiſme, les entraînoient. Malgré les menaces, les peines & toutes les précautions, plus de cinq cents mille s'évadèrent, emportant des ſommes très-conſidérables, outre l'induſtrie & les manufactures qui enrichiſſoient le royaume. Le nord de l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, tendirent les bras à des hommes ſi utiles. Tous répandirent en Europe leurs ſentimens contre le roi ; & ceux qui ne

portèrent point des arts & des talens chez l'étranger, y portèrent un courage, une ſoif de vengeance, qu'ils n'eurent que trop l'occaſion de ſignaler dans les combats. La perte des hommes fut peut-être moindre que celle du commerce; car une partie des marchandiſes qu'on venoit acheter en France, ſe fabriqua dès-lors en divers pays par les réfugiés françois, dont l'induſtrie s'y perpétue.

Tels furent les principaux effets de la révocation de l'édit de Nantes. Cent panégyriſtes l'ont célébrée comme une des plus belles actions de Louis XIV: les panégyriſtes ne ſont pas des hiſtoriens, & n'enviſagent les objets que ſous une face. Ils ont ſuppoſé l'héréſie détruite; or le nombre des calviniſtes eſt encore très-grand. D'un autre côté, l'expérience a fait ſentir que la reine Chriſtine penſoit juſte, en écrivant de Rome: *Je conſidère aujourd'hui la France comme un malade à qui on coupe bras & jambes, pour le guérir d'un mal qu'un peu de patience & de douceur auroit entiérement guéri.* Cette princeſſe blâmoit pourtant les quatre articles du clergé, elle ſoutenoit l'infaillibilité du pape: elle ne peut donc être ſuſpecte d'avoir jugé en philoſophe, plutôt qu'en catholique. Jugemens ſur cet objet.

Le duc de Savoie, Victor-Amédée, prenant Rigueurs

Soulèvemens contre les Vaudois.

Louis pour modèle, défendit aux proteſtans l'exercice public de leur religion, ſous peine de mort. Les Vaudois ſe révoltèrent. On en tua plus de trois mille : on en fit dix mille priſonniers ; le reſte ſe ſauva. Le duc ne tarda guère à les rappeler, & ſe crut heureux de les ravoir, en leur rendant tous leurs priviléges. Ces pauvres montagnards valoient-ils les négocians, les ouvriers, les officiers, les hommes éclairés, que la France perdit ſans retour ?

Dans le même temps, un zèle aveugle de religion préparoit en Angleterre la cataſtrophe des Stuarts, bientôt ſuivie d'une guerre générale contre Louis XIV. L'Angleterre doit principalement fixer nos yeux, lorſqu'elle donne de ces grandes ſcènes où ſe déploie toute l'énergie du caractère national.

CHAPITRE VI.

Fin du règne de Charles II en Angleterre. --- Fauſſe conſpiration papiſte. --- Charles caſſe pluſieurs parlemens, & ſe rend abſolu juſqu'à ſa mort.

1674, *juſqu'à* 1685.

Mécontentement & cabales en Angleterre.

CHARLES II ayant été forcé, comme nous l'avons vu, à faire la paix avec la Hollande en 1674, ſes liaiſons avec la France, ſes projets de gouvernement abſolu, ſon penchant pour les catholiques, le catholiciſme de ſon frère le duc d'Yorck, héritier préſomptif de la couronne, cauſoient toujours une fermentation dangereuſe. Le Comte de Shafteſbury, chancelier, le principal auteur des mauvaiſes meſures qu'il avoit priſes, s'étoit jeté dans le parti des mécontens, auſſi-tôt qu'il avoit vu le roi mollir, & s'écarter un peu du ſyſtême de la *cabale*. Cette perfidie fut très-funeſte, parce que le perfide joignoit beaucoup de talens à beaucoup de politique & de méchanceté.

Charles II d'intelligence avec Louis XIV.

On auroit voulu que Charles s'unît aux confédérés, contre la puiſſance formidable de Louis XIV. L'intérêt du royaume le demandoit,

le parlement offroit des ſubſides abondans. On fut trompé par quelques démonſtrations de zèle que donna le roi. Son indolence, ſes plaiſirs le tinrent enchaîné. Les promeſſes de la France firent leur effet ordinaire ; & Louis couronna ſes triomphes, par le traité de Nimègue. Le chagrin qu'on devoit en avoir, n'étoit pas le ſeul motif de murmures & d'animoſité. Le duc de Lauderdale gouvernoit tyranniquement l'Écoſſe : il commettoit des injuſtices criantes : il n'épargnoit perſonne : il perſécutoit ſur-tout les preſbytériens. Toutes les nouvelles de ce royaume, & les cris des Écoſſois, n'étoient que trop capables de remuer l'Angleterre, où les eſprits s'agitoient par la défiance.

L'Écoſſe tyrannifée.

Dans un état de fermentation & de criſe, le peuple crédule ſaiſit avidement les chimères qui s'accordent avec ſes préjugés. Un fantôme de *conſpiration papiſte* enfanta des troubles preſque incroyables. Le plus vil impoſteur fit recevoir comme certain, ce que le bon ſens devoit rejeter comme abſurde. Cet homme infâme, nommé Oates, accuſé de parjure dans ſa jeuneſſe, s'étoit fait catholique, & étoit entré chez les jéſuites de Saint-Omer, qui le renvoyèrent bientôt. Le reſſentiment, la misère, la ſcélérateſſe, lui inſpirèrent une réſolution digne de lui. Se portant

Préventions contre les catholiques.

L'impoſteur Oates.

pour accuſateur, il déclara que ſon changement de religion étoit une feinte; qu'il s'étoit propoſé de découvrir les ſecrets des papiſtes & des jéſuites; qu'il en étoit venu à bout. Sur quoi il révéla l'étrange myſtère, dont on peut juger par une ſimple expoſition.

» Le pape ſe prétend ſouverain de l'Angleterre, » & a confié aux jéſuites l'exercice de ſa ſou- » veraineté. Leur général en conſéquence a » diſpoſé des principaux emplois, par des » patentes munies de ſon ſceau. Cinquante jéſuites » ont délibéré unanimement à Londres de faire » aſſaſſiner le roi: le P. de la Chaiſe, confeſſeur » de Louis XIV, a conſigné dix mille livres » ſterling pour le régicide. Ils doivent offrir la » couronne au duc d'Yorck; mais s'il ne la reçoit » pas comme un don du pape, ſa mort eſt auſſi » réſolue. Ces religieux ſont les auteurs du grand » incendie de Londres en 1666: ils y ont gagné » des ſommes immenſes, à force de pillage; ils » méditent un nouvel incendie, un maſſacre » affreux, & ils en ont déja formé le plan. » Pour règner, & pour établir le papiſme, ils » ſe préparent à tout détruire ».

Ses dépoſitions ſur la conſpiration papiſte.

Sur ces dépoſitions d'Oates, l'eſprit de vertige s'empare de la nation. On arrête Coleman, ſecrétaire de la ducheſſe d'Yorck. On trouve dans ſes

Coleman arrêté.

papiers une correſpondance fort indiſcrète avec le P. de la Chaiſe & avec un nonce du pape; on y voit des projets obſcurs, des expreſſions ambigües qu'il eſt facile d'envenimer. Quoique ſes lettres ne prouvent qu'un zèle imprudent de catholique, elles paroiſſent une preuve certaine du complot. L'aſſaſſinat du juge de paix qui avoit reçu la dépoſition de l'accuſateur, fortifie les préjugés & augmente les alarmes. On tend les chaînes de Londres, comme dans un extrême péril. La ville entière eſt agitée des plus ſiniſtres mouvemens. (1678.)

Tumulte à Londres.

L'affaire dénoncée au parlement.

Charles avoit trop d'eſprit pour ne pas voir la fauſſeté de cette conſpiration; mais il ne pouvoit diſſiper l'erreur, ni réſiſter au torrent. Danby, ſon principal miniſtre, dénonce l'affaire au parlement même. Bientôt le parlement, après avoir entendu Oates, déclare que les papiſtes trament un complot infernal contre la religion & l'état. On donne à l'impoſteur un logement dans le palais de Whitehall, avec une penſion de douze cents livres ſterling. Un autre ſcélérat, pour mériter une pareille récompenſe, vient jouer le même rôle, & ajoute de nouvelles abſurdités aux dépoſitions du premier. Ces deux faux témoins ſont crus comme des oracles.

Le papiſme

Le parlement ne garde plus de meſures. Il

établit un *teſt* (un ſerment) où le papiſme eſt taxé d'idolâtrie. Choſe ſingulière, que les lois d'une nation chrétienne mettent les catholiques au rang des païens! Quiconque ne ſe ſoumettra point au teſt, on l'exclut du parlement. Le duc d'Yorck pleurant, proteſtant de tenir ſa religion ſecrète, n'obtient qu'à la pluralité de deux voix, une exception en ſa faveur. Enſuite Danby eſt accuſé, comme ayant vendu la paix à la France. Une de ſes lettres, écrite pendant les négociations de Nimègue, ſembloit le prouver. Mais le roi y avoit mis ces mots de ſa propre main: *Cette lettre eſt écrite par mon ordre.* Les ſecrets du miniſtère auroient exercé l'inquiétude audacieuſe des communes, ſi Charles n'eût enfin caſſé un parlement dont il avoit reçu autrefois tant de ſervices: c'étoit celui de 1661.

taxé d'idolâtrie par un teſt.

Danby accuſé.

Charles caſſe le parlement.

Un ſecond parlement, aſſemblé en 1679, ſuit les traces du premier. On renouvelle l'accuſation contre le miniſtre, quoique muni d'un pardon général du roi. On ſoutient que le pardon de la couronne ne peut jamais garantir d'une accuſation des communes. On déclare que, ſi l'accuſé ne comparoît point, il ſera jugé coupable. Danby comparoît, on le fait mettre en priſon. Ce n'eſt encore qu'un prélude des entrepriſes du parlement.

Un autre parlement pourſuit le miniſtre.

Bill pour exclure de la couronne le duc d'Yorck.

En vain le roi, pour affoiblir la haine qu'excitoient le caractère & la religion de ſon frère, l'a engagé à s'abſenter du royaume. En vain il a introduit dans ſon conſeil les principaux du parti populaire, pour regagner la confiance du peuple. Shafteſbury, créé préſident de ce conſeil, n'en eſt pas moins emporté contre la maiſon royale. Charles voit qu'on veut exclure de la couronne le duc d'Yorck. Il s'efforce de parer le coup. Il offre de limiter extrêmement la prérogative, de manière que la religion de ce prince ne puiſſe faire aucun ombrage. Ses offres & ſes inſtances n'empêchent pas que le duc ne ſoit déclaré, par un bill des communes, exclu de la ſucceſſion. Si Charles II avoit eu pour la reine, Catherine de Portugal, les ſentimens qu'il devoit à une épouſe vertueuſe, s'il en avoit eu des enfans, il eût évité des orages ſi terribles.

Acte d'*Habeas corpus.*

Le fameux acte d'*Habeas corpus*, contre les empriſonnemens arbitraires, eſt l'ouvrage de ce parlement. Tout priſonnier doit être produit, à ſa propre réquiſition, devant une cour de juſtice; il doit être accuſé & jugé, au terme que la loi preſcrit; & ſi les juges lui rendent la liberté, il ne peut plus être empriſonné pour la même cauſe. Le bill paſſa: c'eſt un des fondemens de la liberté angloiſe.

Ne

Ne pouvant arrêter les démarches ſéditieuſes du parlement, Charles prend le parti de le diſſoudre. Il n'en eſt pas plus tranquille. Les preſbytériens d'Écoſſe avoient aſſaſſiné l'archevêque-primat de Saint- André. De nouvelles rigueurs les révoltent, & ils prennent les armes. Le duc de Montmouth, fils naturel du roi, envoyé pour les réduire, en vient à bout aiſément, parce que ces fanatiques n'avoient pour généraux que leurs prêtres. Mais la fermentation ſe ranime en Angleterre. Les *Torys* & les *Whigs*, noms célèbres depuis ce temps, diviſent toute la nation. Ceux-ci, oppoſés à la cour, demandent qu'on aſſemble au plus tôt un parlement; ceux-là, témoignent un profond reſpect pour la volonté du ſouverain. Les Whigs l'emportent, & obtiennent la convocation d'un troiſième parlement, qui débute par des violences contre les Torys, ſans reſpecter même l'acte d'*Habeas corpus*. Toujours, avec un faux zèle de liberté, on aime à devenir oppreſſeur. (1680.)

Parlement caſſé.

Nouveaux troubles.

Torys & Whigs.

Troiſième parlement.

Coleman & ſix jéſuites avoient été condamnés à mort, & exécutés, pour le complot papiſte, ſur lequel on ne vouloit pas ſouffrir de doutes. Cinq pairs catholiques, accuſés du même crime, attendoient en priſon leur jugement. Le plus âgé, le vicomte de Strafford, vieillard ſans reproche

Exécutions pour le complot papiſte.

& vertueux, tomba ſous les coups de l'injuſtice. Quoique ſes accuſateurs fuſſent indignes de créance, quoique leurs dépoſitions fuſſent abſurdes, la chambre haute elle-même le condamna. Il mourut en héros, proteſtant toujours de ſon innocence; & le peuple en fut tellement frappé, que l'illuſion s'évanouit preſque tout-à-coup : du moins on ceſſa des procédures ſi odieuſes. Oates, convaincu d'impoſture ſous Jacques II, fut condamné au pilori & à la priſon perpétuelle. Mais le roi Guillaume le récompenſa dans la ſuite.

Quatrième parlement, auſſi caſſé.

Le beſoin d'argent rendoit Charles trop flexible, pour que les communes pliaſſent leur arrogance. Elles vouloient que le bill d'excluſion, porté contre le duc d'Yorck, paſsât en loi du royaume : elles déclarèrent qu'autrement elles n'accorderoient point de ſubſide. Alors il fallut caſſer le parlement. Charles en convoque un quatrième à Oxford, eſpérant que l'eſprit ſéditieux de Londres n'y domineroit pas. Il voit ſes eſpérances trompées. On inſiſte ſur le bill d'excluſion. On rejette même un expédient, que les plus furieux devoient trouver de leur goût; c'étoit de bannir pour toujours le duc d'Yorck, qui pourroit avoir le titre de roi, mais ſans le moindre pouvoir : le plus proche héritier eût

règné avec le titre de régent. Ce parlement redoutable eſt enfin diſſous comme les autres. (1681.)

Réſolu dès-lors de ne jamais s'expoſer aux entrepriſes parlementaires, Charles prend le ſyſtême d'Éliſabeth, ſyſtême d'économie ſi avantageux à la couronne. Il diminue conſidérablement ſa dépenſe, & augmente par-là ſes moyens. Il rend ſon autorité reſpectable, à meſure que ſes beſoins diminuent. En un mot, il devient abſolu dans les trois royaumes. Sa douceur & ſes graces naturelles pouvoient le faire adorer. Malheureuſement il ſe livra au penchant du deſpotiſme, ou plutôt il ſe laiſſa gouverner par le duc d'Yorck, qui sèma partout la terreur. Londres fut dépouillé de ſes privilèges. L'Écoſſe gémit ſous la tyrannie d'une cruelle inquiſition. Le frère du roi fut plus maître & mieux ſervi que le roi même. De-là, ce mot du fameux poëte Waller : *Charles, en dépit du parlement qui ne veut pas que le duc d'Yorck lui ſuccède, a réſolu de le faire règner d'avance.*

Avec de l'économie, le roi devient abſolu.

Abus de l'autorité, par l'influence du duc d'Yorck

Une conjuration, tramée par le comte de Shafteſbury, dans laquelle entroient le duc de Montmouth, les lords Ruſſel, Grey, Howard, &c. auroit pu bouleverſer l'état, ſi l'impétueux Shafteſbury, outré de quelques retardemens

Conjuration découverte.

imprévus, ne ſe fût retiré en Hollande. Les autres furent trahis. Howard acheta ſon pardon en accuſant ſes complices. Ruſſel, l'idole du peuple, périt ſur un échafaud avec le plus grand courage. Sidney, qui, par ſon vaſte génie & ſes principes de liberté, avoit brillé dans le temps de la république, ſubit le même ſort avec la même conſtance : il ſe félicita de mourir pour une cauſe qu'il avoit toujours défendue comme la meilleure. On fit grace au duc de Montmouth. Mais ayant rétracté ſon aveu, il fut contraint de quitter la cour. (1683.)

Supplices de Ruſſel & de Sidney.

Le roi jouit d'une autorité abſolue juſqu'à ſa mort. Le duc d'Yorck, ſans prêter le ſerment du teſt, reprit ſa charge de grand-amiral. La doctrine de l'obéiſſance paſſive, ou de la non-réſiſtance, parut établie ſur les ruines des principes parlementaires. L'univerſité d'Oxford condamna même ces propoſitions, parmi beaucoup d'autres : *Toute autorité civile dérive originairement du peuple. La conſervation de ſoi-même eſt la loi fondamentale de la nature, & arrête l'obligation des autres lois, lorſqu'elles lui ſont oppoſées.* Juſqu'où le pouvoir monarchique ne ſe ſeroit-il donc pas étendu, s'il eût paſſé entre des mains plus habiles que celles de Charles II ? Ce prince aimable, plein d'eſprit, mais imprudent & cor-

Principes des l'obéiſſance paſſive.

Mort de Charles II en 1685.

rompu par la molleſſe, mourut en 1685, âgé de quarante-neuf ans. Il avoit paru vivre en déiſte : il ſe montra catholique à la mort, en recevant les ſacremens de l'égliſe romaine. Son frère fut reconnu ſans peine ſous le nom de Jacques II.

CHAPITRE VII.

Jacques II s'attire la haine des Anglois. --- Guillaume, prince d'Orange, le détrône. --- La conſtitution angloiſe eſt fixée.

1685, *juſqu'à* 1689.

Jacques II expoſé à la haine.

JACQUES II avoit des vertus, du courage, beaucoup moins d'eſprit que ſon frère, mais une capacité ſuffiſante. Il pouvoit être un des plus grands rois de l'Europe, s'il eût reſpecté davantage les lois & la religion de ſa patrie. Un malheureux goût d'autorité arbitraire, un zèle inconſidéré pour l'égliſe romaine, l'avoient expoſé à la haine nationale. Au lieu de régler ſa conduite ſur l'expérience, il ſe laiſſa entraîner par ſon caractère & ſes principes; en quatre ans de règne, il fit tant de fautes, qu'on peut l'appeler l'artiſan de ſes infortunes.

Beaux commencemens, mal ſoutenus.

Ses premières démarches, ſes premiers diſcours n'annonçoient qu'un gouvernement équitable; tout inſpiroit d'abord la confiance & la joie. Les cœurs ſembloient voler au devant de lui. Une prudence médiocre auroit écarté les ſujets de troubles. Mais ces préventions favorables ſe diſſipèrent bientôt. Quoique le conſeil fût compoſé de proteſtans, on ſut que des prêtres

catholiques, & ſur-tout des jéſuites, étoient les conſeillers ſecrets du monarque. Quelle influence ne devoient pas avoir ſur lui leurs ſuggeſtions ?

Déja il aſſiſtoit publiquement à la meſſe, au mépris des lois; déja il avoit levé des droits, ſans acte parlementaire; lorſque le parlement fut convoqué ſelon la coutume. Les Torys ou royaliſtes y dominoient : Jacques pouvoit donc tout eſpérer. Il renouvela dans ſa harangue la promeſſe de ſuivre les lois établies, de maintenir la religion proteſtante. Il fit entendre néanmoins (& c'étoit un mauvais indice) qu'il ſauroit bien ſe paſſer du parlement, s'il le trouvoit trop économe de ſubſides. On ne laiſſa pas de lui aſſurer le même revenu dont jouiſſoit Charles II, de douze cents mille livres ſterling. Parlement favorable.

Le duc de Montmouth, bâtard de Charles, ſe révolte contre le roi ſon oncle, qu'il qualifie dans un manifeſte, de tyran & d'uſurpateur papiſte. Le parlement déclare le duc criminel de haute trahiſon, & accorde au roi quarante mille livres ſterling pour étouffer la révolte. Cette preuve de zèle eſt ſuivie de la défaite de Montmouth : il eſt pris & exécuté. Jacques perdoit une belle occaſion de ſe rendre cher par la clémence. Le plus grand mal fut de ſe rendre odieux par des barbaries. Sous prétexte de punir les cou- Révolte du duc de Montmouth. Exécutions barbares.

pables, un colonel féroce, & principalement le chef de juſtice, Jefferies, ſe baignèrent dans le ſang. Des femmes de diſtinction furent même condamnées au ſupplice, pour avoir reçu charitablement quelques fuyards. Jefferies, chargé de l'exécration publique, devint chancelier du royaume.

Tout paroît ſoumis.

Cependant tout paroît tranquille & ſoumis. Le parlement d'Écoſſe reſpire plutôt la ſervitude que l'indépendance. Ses actes reconnoiſſent le pouvoir *abſolu* du roi, ſont conformes à la volonté du roi. Le parlement d'Angleterre accorde un ſubſide plus fort qu'on ne l'a demandé; quoique le roi ait diſpenſé tout le monde du teſt, établi ſous le dernier règne, contre la religion catholique. Mais cette diſpenſe, que les communes n'oſent ſoumettre à leur examen, les pairs entreprennent de l'examiner. Jacques ne peut ſouffrir une ombre d'oppoſition : il proroge le parlement.

Diſpenſe du teſt.

Le P. Peters trop en crédit.

Alors ſe réveillent les inquiétudes contre le papiſme, inquiétudes fondées ſur des preuves trop frappantes. Le P. Peters, jéſuite, confeſſeur du roi, zélateur intrigant, étoit l'ame du conſeil privé. Dès le commencement, l'ambaſſadeur d'Eſpagne repréſenta combien pouvoit être dangereuſe cette confiance exceſſive pour les prêtres. Jacques

lui demanda ſi le roi d'Eſpagne ne conſultoit pas ſon confeſſeur? il répondit franchement : *oui*, *& c'eſt pour cela que nos affaires vont ſi mal.* On voyoit déja le duc d'Ormond, & d'autres illuſtres proteſtans, perdre leur crédit; on voyoit des ſeigneurs, des miniſtres, embraſſer la religion romaine. Le pouvoir de diſpenſer des lois, regardé juſques alors comme une prérogative royale, devint un problême, après qu'on eut défendu de l'examiner. Les eſprits s'agitoient ſur une queſtion ſi délicate. Voici le temps où l'imprudence du roi n'a plus de bornes.

Sujets d'inquiétude pour la nation.

Tandis que la révocation de l'édit de Nantes, & les clameurs des François réfugiés, irritent les implacables ennemis du catholiciſme; il établit un tribunal arbitraire, ſemblable à la Haute-commiſſion d'Éliſabeth, où l'évêque de Londres eſt ſuſpendu, pour avoir ménagé un miniſtre qui prêchoit contre la doctrine de Rome. Il viole les priviléges des univerſités, en voulant y introduire les catholiques. Il accorde une tolérance univerſelle, dont on voit bien que les catholiques ſeuls ſont le véritable objet. Il envoie un ambaſſadeur extraordinaire au pape; & cependant toute correſpondance avec Rome étoit défendue comme un crime de haute-trahiſon. Il reçoit à Londres un nonce du pape, qui ſacre

Grandes fautes du roi, par zèle de catholicité.

des évêques, publie des instructions pastorales, & semble vivre dans un pays d'obédience. Enfin les écarts de ce prince sont si multipliés, si dangereux, qu'Innocent XI lui-même blâme l'excès de son zèle, & que la cour de Rome en prévoit les funestes conséquences.

Procès de six évêques.

Six évêques s'excusent de publier la déclaration de tolérance, qu'ils trouvoient illégale. Aussi-tôt on les envoie en prison. Le peuple accourt sur leur passage, pénétré de respect & de douleur; les soldats qui les conduisent, montrent les mêmes sentimens. Leur procès s'instruit avec équité, malgré l'ascendant de la cour. Ils sont absous par les juges, & la joie publique éclate sans crainte; marque sensible d'une fermentation prête à embrâser le royaume. De nouveaux abus du pouvoir la rendirent plus violente. On vit naître un prince de Galles, un héritier de la couronne; & cet événement ne servit qu'à occasionner des bruits calomnieux contre la vertu de la reine. (1687.)

Fermentation publique.

Politique du prince d'Orange, gendre de Jacques.

Jacques avoit deux filles, Marie & Anne, la première mariée à Guillaume prince d'Orange, la seconde au prince Georges de Danemarck. Une révolution subite pouvoit élever Guillaume sur le trône d'Angleterre. Ce profond & ambitieux politique paroissoit occupé de tout autre objet; ne se mêlant point des affaires de Jacques, lui té-

moignant même un attachement extrême, ſe livrant d'ailleurs au deſſein d'humilier Louis XIV, & excitant la célèbre ligue d'Augſbourg, dont je parlerai dans la ſuite. Mais il n'en étoit pas moins diſpoſé à profiter du mécontentement des Anglois, qui réclamoient déja ſon ſecours. La naiſſance du prince de Galles étoit un motif de plus, pour rompre avec un beau-père qu'il n'aimoit point. Il déſapprouvoit ſa conduite; il perdoit l'eſpérance de lui ſuccéder : tout l'invitoit à prendre un parti violent; il le prit, & ſa prudence en aſſura le ſuccès.

Tous les partis contre le roi.

Le roi s'étoit rendu odieux à tous les partis; preuve certaine d'un mauvais gouvernement. Les Torys, les évêques ſi dévoués par leurs principes à la couronne, penſoient preſque comme les Whigs. Les anglicans & les preſbytériens oublioient leurs querelles religieuſes, pour deſirer la fin d'une oppreſſion commune. Guillaume les flattoit tous. Ses émiſſaires lui gagnoient une infinité de partiſans, tandis qu'il faiſoit d'immenſes préparatifs de guerre. Ce qui étonne le plus, c'eſt que le ſecret fut inviolablement gardé. L'armement du ſtathouder ſembloit menacer la France; & il étoit tout naturel de l'attribuer à la fameuſe ligue d'Augſbourg.

Guillaume les flatte tous, & arme en ſecret.

Cependant le comte d'Avaux, ambaſſadeur de

Jacques re-

Refuſe les offres de Louis XIV.

Louis XIV à la Haie, devine le myſtère & en donne avis à ſa cour. Louis prévient le roi d'Angleterre, lui offre une eſcadre, lui offre auſſi de faire une diverſion dans les Pays-bas. Jacques ne croit rien. Il rejette fièrement des ſecours ſi néceſſaires ; il reſte endormi ſur le précipice. Aveuglement inconcevable ; dans un temps ſurtout où la flotte angloiſe étoit mutinée, & l'armée de terre diſpoſée à la révolte, parce que les entrepriſes contre les lois & la religion ne diſcontinuoient point.

1688.

Il ouvre les yeux, mais trop tard.

Arrivent enfin de Hollande des nouvelles ſûres, que le prince d'Orange eſt prêt à faire une invaſion. Interdit alors, perdant courage, le roi rétracte ſes ordonnances, & s'efforce de réparer ſes fautes. Il n'étoit plus temps. Guillaume retrace vivement dans un manifeſte, tous les griefs des Anglois ; annonçant qu'il ſe propoſe de venir avec des troupes, pour garantir la nation des pernicieux conſeils dont le roi eſt obſédé, pour voir convoquer un parlement libre qui aſſure le maintien de la liberté, & qui examine la légitimité du prince de Galles. Ce manifeſte, conforme au vœu public, eſt le ſignal d'une prompte révolution.

Manifeſte de Guillaume.

Prompte révolution ; fuite du roi.

En effet, Guillaume part avec une flotte d'environ cinq cents vaiſſeaux, montés de plus de quatorze mille combattans. A peine eſt-il

débarqué, (le 15 novembre,) une foule de ſeigneurs, d'officiers anglois, court le joindre. Churchill, depuis duc de Marlboroug, favori de Jacques & ſon lieutenant-général, ne balance point à trahir ce roi malheureux. Le prince de Danemarck, ſon autre gendre, la princeſſe Anne, ſa fille chérie, l'abandonnent cruellement. Il ſe défie de ſon armée, il craint le parlement, il prend la fuite, ſans même tenter la fortune. On l'arrête. Le prince d'Orange lui refuſe une entrevue, & l'envoie priſonnier à Rocheſter, près de la mer. Comme un tel priſonnier ne pouvoit que l'embarraſſer beaucoup, il facilite ſon évaſion en France.

1689. Le trône eſt déclaré vacant.

Plus cette entrepriſe contre un ſouverain, contre un beau-père, choquoit la nature & le droit des gens, plus Guillaume, d'ailleurs ami de la liberté, eut ſoin d'éviter le reproche d'uſurpation. Le parlement eſt convoqué & s'aſſemble, ſimplement comme *convention*, parce que le nom de *parlement* ſuppoſe une convocation du roi. Les communes déclarent que, » Jacques II s'étant » efforcé de renverſer la conſtitution du royaume, » en rompant le *contrat original* entre le roi & » le peuple; ayant violé les lois fondamentales, » par le conſeil des jéſuites & d'autres eſprits » pernicieux; & s'étant évadé du royaume, a

Débats parlementaires.

» abdiqué le gouvernement, & qu'ainſi le trône » eſt vacant ». Après de vives diſputes dans la chambre-haute ſur la réalité du contrat national, ſur la violation de ce contrat, enfin ſur la vacance du trône, la déclaration des communes fut reçue en ſon entier. Cet acte eſt un des plus mémorables de l'hiſtoire.

La couronne eſt donnée à Guillaume & à Marie conjointement.

On délibère enſuite ſi l'on nommera un roi ou un régent. C'eſt alors que le prince d'Orange dévoile ſon ambition. Il déclare à quelques ſeigneurs, qu'il ne ſe mêlera plus des affaires du royaume, ſoit qu'on établiſſe une république, ſoit qu'on aſſigne la couronne à la princeſſe Marie, ſon épouſe, fille aînée de Jacques; en un mot, s'il n'a qu'une dignité précaire, attachée à la tête d'une autre perſonne. Le parlement ne pouvant reculer, les deux filles de Jacques s'accordant avec le prince hollandois, on ſtatue que la couronne ſera poſſédée par Guillaume & Marie conjointement; que Guillaume aura ſeul l'adminiſtration; que la princeſſe Anne ſuccédera après leur mort, & ſa poſtérité après la poſtérité de Marie.

Droits de la nation, réglés.

Une déclaration, jointe à ce réglement, fixe les droits de la nation, & reſtreint la prérogative royale. En voici les articles eſſentiels. » Le roi ne peut ſuſpendre les lois, ni l'exécution

» des lois, ſans l'aveu du parlement. Il ne peut » ériger de cour eccléſiaſtique, ni aucune autre » cour. Il ne peut faire aucune levée d'argent, » que le parlement ne l'ait accordée, ni d'une » autre manière ou pour un temps plus long » qu'elle n'aura été accordée. Il ne peut lever » ou entretenir une armée, ſans le conſentement » du parlement. Les ſujets ont droit de préſenter » au roi des pétitions, & on ne peut les empri- » ſonner ni les pourſuivre pour cela. Les ſujets » proteſtans peuvent avoir des armes pour leur » défenſe, de la manière qu'il eſt permis par la » loi. Les élections doivent être libres; & les » diſcours ou les débats du parlement ne doivent » être examinés que dans le parlement même. » On ne doit ni exiger des cautionnemens exceſſifs, » ni impoſer des amendes exorbitantes, ni infliger » des peines trop rudes. Les jurés, dans les » procès de haute-trahiſon, doivent être membres » des communautés. Pour remédier aux abus, » il eſt néceſſaire de tenir ſouvent les parlemens. »

Aux anciens ſermens, on en ſubſtitue un nouveau, qui porte, qu'*aucun prince*, *prélat*, *état ou ſouverain étranger*, *n'a & ne doit avoir aucune juridiction*, *pouvoir*, *ſupériorité*, *prééminence*, *autorité eccléſiaſtique ou ſpirituelle dans le royaume*. C'eſt un divorce éternel avec la papauté. Nouveau ſerment.

La prérogative royale, toujours fort étendue.

La conſtitution angloiſe fut fixée de la ſorte par l'aſſemblée nationale. Vraiſemblablement le pouvoir de la couronne auroit été reſtreint davantage, ſi les troupes de Guillaume III n'euſſent imprimé de la crainte, ou que ſon adreſſe n'eût influé dans les délibérations. Un roi maître de convoquer, de proroger, de diſſoudre le parlement, de refuſer ſon conſentement aux bills, qui n'ont force de loi qu'après le conſentement donné; un roi maître des places du conſeil, des grandes charges, de tous les principaux emplois, & des bénéfices eccléſiaſtiques; un roi qui a, par conſéquent, des moyens immenſes de s'attacher les hommes capables de le ſervir; un roi qui poſsède le droit de guerre & de paix, l'adminiſtration de la juſtice, l'adminiſtration générale de l'état, ſans être comptable à perſonne; la puiſſance d'un tel roi ne devoit-elle pas naturellement faire ombrage à un peuple ſi jaloux d'une extrême liberté?

Ce qui la limite néceſſairement.

Mais la puiſſance royale avoit un fort contrepoids, dans la néceſſité de recourir au parlement pour les ſubſides; dans cet eſprit de liberté toujours attentif aux démarches du gouvernement, toujours prêt à le cenſurer avec hardieſſe; dans l'empire des lois, infiniment chères & reſpectables à un peuple fier qui en fait dépendre ſon bonheur; dans

dans l'opinion publique, capable de mettre en mouvement toutes les parties de l'état, ſi l'on a l'imprudence de la heurter; dans l'énergie du caractère altier & de l'eſprit profond de ces inſulaires; enfin dans le ſouvenir même des révolutions, qui ont tant de fois ébranlé le trône.

Guillaume, plus roi en Hollande qu'en Angleterre, éprouva, tout le temps de ſon règne, combien les Anglois étoient difficiles à gouverner. D'abord on ne lui accorda ſon revenu que pour un temps limité & court; on fixa la ſomme deſtinée à l'entretien de ſa maiſon, & l'on régla que le reſte des deniers publics ſeroit ſoumis à l'inſpection du parlement. En un mot, il eut lieu de ſe repentir d'avoir ambitionné une couronne, qui n'étoit pour lui qu'une ſource de chagrins.

Guillaume III fut toujours chagriné par ſes ſujets.

Nous allons voir Louis XIV, en guerre avec toute l'Europe, faire les plus grands efforts pour rétablir Jacques II. Mais ce dernier ne paroît plus qu'un prince abject, ſans courage, ſans prudence, que le dévot des jéſuites; & la France même, témoin de ſon aviliſſement, le jugera digne de ſes malheurs. Duc d'Yorck, il ſembloit capable de règner; roi, il ſembla perdre tout le mérite du duc d'Yorck. Tant l'infortune peut affaiſſer les ames, à qui la puiſſance

Jacques II s'avilit en France.

ou les contradictions donnoient du reſſort ! tant la piété, ſi propre à exciter aux devoirs, exige de lumières dans les rangs ſupérieurs, pour diſcerner les devoirs réels des ſimples pratiques de dévotion !

ÉPOQUE
DE LOUIS XIV.
LIVRE TROISIEME.

Depuis la guerre de 1688, *juſqu'au congrès d'Utrecht en* 1712.

CHAPITRE PREMIER.

Ligue d'Augſbourg contre Louis XIV. — Il ſoutient la guerre avec ſuccès contre preſque toute l'Europe.

Le fameux prince d'Orange ſoulevoit l'Europe contre Louis.

DE tous les ennemis que s'étoit attirés Louis XIV, aucun n'étoit plus à craindre par ſes talens & par ſa haine implacable, que ce fameux prince d'Orange, alors mépriſé des François, parce qu'il n'avoit pas été heureux dans la guerre. A force d'exagérer l'ambition de Louis, de le peindre comme aſpirant à la monarchie univerſelle, d'inſiſter ſur ſes entrepriſes

violentes, & d'en faire appréhender les ſuites ; il attiſoit depuis long-temps un feu qui devoit bientôt embrâſer l'Europe. Par la ligue d'Augſbourg en 1686, confirmée à Veniſe l'année ſuivante ; il réunit les confédérés de la dernière guerre, pour le maintien des traités de Munſter & de Nimègue. Le pape Innocent XI le ſeconda, ſans être d'intelligence avec un prince hérétique. Les brouilleries s'envenimoient tous les jours entre la France & la cour de Rome.

Ligue d'Augsbourg.

Louis vouloit procurer l'électorat de Cologne au cardinal de Furſtemberg, évêque de Straſbourg, entiérement dévoué à ſes intérêts. On vint à bout de le faire élire coadjuteur, malgré les proteſtations de pluſieurs chanoines. Mais Innocent déclara nulle cette élection. Un prince de Bavière, âgé de dix-ſept ans, déja évêque de Ratiſbonne, & muni d'un bref de diſpenſe, (car la politique n'eſt pas ſcrupuleuſe ſur les canons,) fut enſuite préféré au cardinal, avec l'applaudiſſement de tout l'empire. A ce motif de guerre, s'en joignoient deux autres encore. On réclamoit en vain des droits, réels ou prétendus, de la ducheſſe d'Orléans, princeſſe Palatine, ſur la ſucceſſion de l'électeur Palatin, ſon frère ; & l'empire avoit refuſé de changer la trêve de Ratiſbonne en paix perpétuelle. Il n'en falloit

Vaine tentative pour faire un électeur de Cologne, ami de la France.

Autres griefs du roi.

pas tant pour armer le roi. Irrité de la ligue d'Augſbourg, impatient de prévenir ſes deſſeins, il rompit la trève & attaqua l'Allemagne. Il rompt la trève.

L'empereur Léopold ſe trouvoit dans une ſituation plus avantageuſe qu'auparavant. Bude avoit été priſe d'aſſaut ſur les Turcs en 1686. Défaits à Mohacz l'année ſuivante par le duc de Lorraine & l'électeur de Bavière, ils avoient perdu l'Eſclavonie. Les états de Hongrie venoient d'abroger l'ancienne loi, qui permettoit de dépoſer le ſouverain en cas de violation de privilèges; ils venoient de rendre la couronne héréditaire pour les mâles d'Autriche, & de conſentir à recevoir les garniſons impériales. C'eſt que l'empereur avoit confirmé les privilèges des Hongrois, & incorporé à ce royaume les conquêtes enlevées aux Turcs. Enfin, ſon fils aîné, Joſeph, étoit déja couronné roi de Hongrie. La guerre continuoit cependant de ce côté-là: diverſion favorable à l'entrepriſe de Louis XIV. Tandis que les Impériaux forçoient Belgrade & ſubjuguoient la Servie, une armée de cent mille hommes, ſous les ordres du dauphin, porta l'effroi dans l'Empire. Léopold faiſoit aux Turcs une guerre heureuſe. Couronne de Hongrie, héréditaire.

1688. La France arme.

En dix-neuf jours de ſiège, le dauphin ſe rendit maître de Philipſbourg. Il acquit dans cette expédition une gloire qui fut bientôt effacée Priſe de Philipsbourg, &c.

par ſon inertie. Mayence, Manheim, Spire, Worms, Trèves ſont entre les mains des François

Palatinat ſaccagé.

Le Palatinat eſt inhumainement livré aux flammes, en 1689. Plus de quarante villes & une infinité de villages brûlés, tout ce beau pays ſaccagé : quel affreux monument de ce qu'on appelle droit de la guerre, ou plutôt de la dureté impitoyable de Louvois ! car ce miniſtre avoit déterminé le monarque à donner des ordres ſi cruels. Étoit-il donc impoſſible que les ennemis pénétraſſent un jour dans le royaume ? & s'ils y pénétroient, à quelles repréſailles devoit-on s'attendre ? La bonne politique reſpecte l'humanité.

Conduite de Jacques II en France.

C'eſt alors que Jacques II, fugitif ſans avoir combattu pour ſa couronne, cherchoit un aſyle en France, où il ſe montra plus jéſuite que roi. Une preuve du peu d'eſtime qu'il inſpira, c'eſt le mot indécent de l'archevêque de Reims, le Tellier : *Voilà un bon homme qui a quitté trois royaumes pour une meſſe !* Sa religion l'auroit certainement rendu admirable, s'il y eût joint les qualités d'un prince & d'un héros. Louis ſignala ſa magnificence en ſa faveur, & parut auſſi grand que Jacques paroiſſoit petit.

Il paſſe en Irlande, & s'y prend mal.

Une forte eſcadre françoiſe tranſporte en Irlande le roi détrôné ; de nouveaux ſecours lui arrivent promptement. Il trouve les Irlandois diſpoſés à

le ſervir ; il eſt reçu à Dublin avec des tranſports de joie. Mais plus les catholiques témoignent de zèle, moins il ménage les proteſtans. Londondery, ville peu conſidérable, où la religion proteſtante dominoit, où le miniſtre Walker donnoit les ordres & inſpiroit l'enthouſiaſme, eſt le premier écueil ſur lequel il va échouer. Il lève le ſiège de cette place, après y avoir perdu neuf mille hommes. L'année ſuivante (1690), Tourville, vice-amiral de Louis, remporte une victoire complette ſur les flottes angloiſe & hollandoiſe, réunies à la hauteur de Dieppe ; victoire qui aſſura l'empire de la mer à la France, pour près de deux ans. Cet avantage eſt inutile au malheureux prince, parce qu'il ne fait que des fautes.

Siège de Londondery.

1690. Les François maîtres de la mer.

Guillaume paſſe en Irlande. Jacques veut courir les riſques d'une bataille. Les deux armées, chacune d'environ quarante mille hommes ſont en préſence, la rivière de la Boyne entre deux. Un boulet de canon effleure l'épaule à Guillaume, tandis qu'il examine le terrain. Les ennemis le croient mort, & en triomphent. Mais ayant raſſuré ſes troupes, en parcourant les lignes à cheval, il donne pour le lendemain l'ordre du combat. L'action fut déciſive. Il paſſa la rivière au milieu des plus grands dangers. Le maréchal

Bataille de la Boyne.

de Schomberg, qui combattoit pour lui avec les François réfugiés, perdit la vie, ſans que ce malheur eût les ſuites qu'on pouvoit craindre. Les Irlandois, preſque toujours facilement vaincus chez eux, s'enfuirent d'abord: les François ſeuls combattirent avec courage, & ſe retirèrent en bon ordre. Jacques ne ſe montra point dans une occaſion, où il lui importoit ſi fort de donner l'exemple. La France le vit bientôt reparoître, moins digne que jamais des ſacrifices qu'elle lui faiſoit.

Jacques vaincu.

L'Irlande ſubjuguée par Guillaume.

En deux campagnes, l'Irlande fut entièrement ſubjuguée par les généraux de Guillaume. Quoique Louis eût envoyé trois mille hommes & des proviſions immenſes à Limerick, cette place très-forte capitula. Une amniſtie générale accordée aux Irlandois, avec la liberté de conſcience, étoit le moyen de les attacher au nouveau gouvernement. Il y en eut cependant douze mille, qui profitèrent de la permiſſion qu'on leur donnoit de ſe retirer. La France devint leur patrie. Mais ils n'y apportoient pas l'induſtrie & les richeſſes, qu'on avoit perdues par l'émigration des proteſtans.

Ennemis de Louis XIV.

Déja Louis XIV avoit contre lui l'Angleterre, la Hollande, l'Eſpagne, le duc de Savoie, preſque toute l'Italie, ligués avec l'empereur & la plus

grande partie des princes de l'Empire. Telles étoient encore ſes reſſources & la vigueur du gouvernement, qu'il conſerva dans cette guerre la ſupériorité de ſes armes. Parcourons ſeulement ici les événemens les plus mémorables.

Sièges de Bonn & de Mayence.

Charles V, duc de Lorraine, & l'électeur de Bavière reprennent en 1689 Bonn & Mayence. Ces villes mal fortifiées furent admirablement bien défendues; la première, par le baron d'Asfeld, qui fut bleſſé à mort dans un aſſaut général; la ſeconde, par le marquis d'Uxelles, (depuis maréchal de France,) qui, après vingt & une ſorties, ſe rendit faute de poudre. A ſon retour, il eſſuya des huées à Paris en plein théâtre. Les François, trop accoutumés à la victoire, le jugeoient d'après leur préſomption.

Campagnes du maréchal de Luxembourg.

Le prince de Waldeck battit, la même année, le maréchal d'Humières à Valcour dans les Pays-bas. Mais il fut défait à Fleurus, en 1690, par le maréchal de Luxembourg, haï de Louvois, & que le monarque cependant avoit choiſi. Le combat de Leuze, en 1691, où vingt-huit eſcadrons en défirent ſoixante & quinze; la ſanglante bataille de Steinkerque en 1692, & celle de Nerwinde en 1693, où le roi Guillaume fut vaincu, mirent le comble à la gloire de Luxembourg, digne élève du grand Condé. Dans

Batailles de Steinkerque & de Nerwinde.

ces dernières actions, de jeunes princes du ſang chargèrent avec une valeur héroïque. Le fils du fameux Turenne fut tué en les imitant. Le roi en perſonne prit Mons & Namur; & Guillaume, à la tête d'une grande armée, ne put ſecourir cette dernière place.

Campagnes de Catinat.

D'un autre côté, on vit le maréchal de Catinat, philoſophe guerrier, toujours le méme dans tous les degrés de la fortune, remporter ſur le duc de Savoie, à Stafarde, une victoire complette, ſuivie de la priſe de Suze, Villefranche, Montalban, Nice, Montmélian, &c. (1691.) Obligé de ſe tenir ſur la défenſive, parce qu'une partie de ſes troupes avoit été rappelée, on le vit encore attaquer & vaincre le duc à Marſaille, dès qu'il eut aſſez de forces pour le combattre ſans imprudence. (1693.) Les François ſe vengèrent alors ſur le Piémont, des ravages que ce prince avoit faits dans le Dauphiné.

Batailles de Stafarde & de la Marſaille.

Guerre en Allemagne & en Catalogne.

Une armée françoiſe, ſous le maréchal de Lorges, eut auſſi des ſuccès en Allemagne, où la guerre ſe faiſoit moins vivement. Le maréchal de Noailles en eut de plus grands en Catalogne. Il prit Roſes en 1693: l'année ſuivante, il prit Palamos, Girone, Oſtalric, Caſtelfollit, après avoir gagné une bataille ſur les bords du Ter.

Le roi d'Eſ-

Le roi d'Eſpagne n'avoit pas d'argent pour payer

des troupes. Il fut réduit à retrancher le tiers des appointemens de ſes officiers, même militaires ; à vendre les vice-royautés du Mexique & du Pérou ; à emprunter à quinze pour cent. Le crédit étoit ruiné avec les finances. Depuis long-temps l'Eſpagne épuiſoit d'or le nouveau monde, au profit des autres peuples. Cette monarchie reſſembloit à un coloſſe qui tombe en pouſſière.

Eſpagne ſans argent.

Mais la France victorieuſe n'acquéroit que de la gloire, & ſe ruinoit auſſi par de vains triomphes. Louis ne put s'empêcher de le ſentir, puiſqu'en 1694, il offrit la paix & la reſtitution de ſes conquêtes. Soit défiance, ſoit ambition, ſoit haine, les ennemis refusèrent alors ce qu'ils acceptèrent depuis à Riſwick. Louvois & Luxembourg étoient morts ; pertes difficiles à réparer, dès que la guerre ne finiſſoit point. Le premier, trop dur & ami de la violence, excelloit néanmoins dans pluſieurs parties du miniſtère : le ſecond, malgré l'envie qui le pourſuivoit, remplaça glorieuſement les Condé & les Turenne.

Louis épuiſé par ſes victoires, offre la paix.

1695. Guillaume reprend Namur, comme Louis l'avoit pris.

Guillaume III ſouvent battu, & pour cette raiſon trop peu eſtimé en France, quoiqu'il fût admirablement ſe relever d'une défaite, prouva bien que le ſuccès des armes ne décide pas toujours de l'habileté du général. On avoit

regardé comme un prodige la priſe de Namur par Louis XIV, en préſence d'une armée de quatre-vingt mille hommes que Guillaume commandoit. On avoit couvert celui-ci de ridicule, parce qu'il n'avoit pu ſauver la place. Il reprit cependant Namur, malgré de plus grands obſtacles. Le maréchal de Boufflers, auſſi bon général que vertueux citoyen, s'y étoit jeté avec ſept régimens, & la garniſon étoit nombreuſe. Le maréchal de Villeroi ſe trouvoit ſur les bords de la Méhaigne, à la tête de plus de quatre-vingt mille hommes. Villeroi ne fit rien. La défenſe fut vive & longue; mais Guillaume triompha. Le parlement d'Angleterre qui le chagrinoit, qui néanmoins prodiguoit tout par haine contre la France avoit donné pour cette campagne plus de quatre millions ſept cents mille livres ſterling. Les ſubſides furent énormes ſous ce règne : on ne pouvoit ſoutenir la guerre qu'en s'épuiſant.

Combat de la Hogue en 1692.

Les eſpérances du roi Jacques furent preſque entièrement évanouies dès l'an 1692, après la fameuſe journée de la Hogue. Deux grandes eſcadres françoiſes devoient ſe réunir pour une deſcente en Angleterre. Le vent contraire empêcha la réunion. Tourville, avec quarante-quatre vaiſſaux ſeulement, fut attaqué par les ennemis,

qui en avoient près de cent. Il ſoutint, avant de ſuccomber, un combat de dix heures. Les François, pourſuivis deux jours, perdirent quatorze grands vaiſſeaux & l'empire de la mer. *Tourville* eſt-il *ſauvé?* dit le roi en apprenant cette nouvelle: *pour des vaiſſeaux on peut en trouver, mais on ne trouveroit pas aiſément un officier comme lui.* C'étoit une des meilleures qualités de Louis, de ſavoir honorer le mérite & enflammer le zèle de ſes ſerviteurs. Perte de la France.

Dieppe, le Havre, Saint-Malo, Calais, Dunkerque, furent bombardés par les Anglois. Qu'avoit-on gagné à inventer les galiotes à bombes? Leur *machine infernale*, beaucoup plus terrible ſi elle avoit réuſſi, échoua heureuſement. Quoique éloignée, ſon exploſion caſſa toutes les vitres de Saint-Malo, renverſa beaucoup de toits, & ébranla la terre juſqu'à trois lieues de diſtance. On ſe vengea de ces bombardemens ſur Bruxelles qui appartenoit à l'Eſpagne. Ainſi, dans le ſiècle de la politeſſe, la guerre avoit encore ſes atrocités. Bombardemens; *machine infernale.*

Elle s'étendoit aux extrémités du monde; car où les Européens portoient leur induſtrie admirable, ils y portoient auſſi leurs animoſités deſtructives. Les Hollandois enlevèrent Pondichéri à la France; les Anglois ravagèrent Expéditions en Aſie, en Amérique, &c.

Saint-Domingue ; les François ſaccagèrent la Jamaïque. Pointis, chef d'eſcadre, joint aux flibuſtiers, ſurprit Carthagène où les Eſpagnols firent une perte conſidérable, évaluée à vingt millions. Duguai-Trouin & Jean Bart, deux armateurs dignes des premiers grades militaires, ruinèrent le commerce des ennemis, qui ruinoient celui de la France.

Création de l'électorat de Hannover.

Une diviſion éclatante s'étoit élevée dans l'Empire, au ſujet d'un neuvième électorat, créé par Léopold dès l'an 1692, en faveur du duc de Brunſwick-Lunebourg-Hannover. L'empereur lui avoit donné l'inveſtiture ; les princes avoient proteſté, avoient même formé une ligue à Ratiſbonne. Si Léopold n'eût pas ſuſpendu en 1693 les effets de l'inveſtiture, une grande partie de l'Allemagne eût vraiſemblablement tourné les armes contre lui, au lieu de ſe battre contre la France. Ce neuvième électorat fut un ſujet de troubles, juſqu'au règne de Joſeph, ſous lequel les états y conſentirent en 1708. On ne doit pas s'étonner que la guerre ſe fît mollement de ce côté-là. Les Allemands agiſſoient peu, & Louis portoit ailleurs ſes plus grandes forces.

Troubles à ce ſujet.

CHAPITRE II.

Paix de Riſwick, néceſſaire à Louis XIV, quoique vainqueur. -- Paix de Carlowitz, où les Turcs reçoivent la loi.

CETTE guerre, ſans néceſſité, dont la haine étoit le principe, que Louis XIV s'étoit attirée en inſpirant trop de terreur, & qu'il auroit évitée en ſe bornant à être l'arbitre de l'Europe; cette guerre qu'on doit attribuer moins à ſes paſſions perſonnelles, qu'au génie deſpotique & aux conſeils violens de ſon miniſtre Louvois, cauſoit des maux infinis au royaume, & accabloit un peuple encore couronné par la victoire. On ne la ſoutenoit qu'à force d'impôts, ou d'expédiens ruineux pour l'état. L'opiniâtreté des ennemis éloignoit la paix, qu'eux mêmes devoient ſouhaiter avec plus d'ardeur. Il falloit détacher de leur confédération quelqu'un de ſes membres; il falloit diviſer ceux que l'on trouvoit inflexibles, étant réunis. La politique ſouple & ambitieuſe de Victor-Amédée, duc de Savoie, ſe plia par intérêt aux vues de la cour de France.

La guerre ruinoit la France victorieuſe.

Opiniâtreté des ennemis.

1696. Louis gagne le duc de Savoie. On le gagna en lui accordant ce qu'il pouvoit désirer de mieux, la restitution de ses états, Pignerol (rasé cependant), les honneurs des têtes couronnées, quatre millions, & le mariage de sa fille avec le jeune duc de Bourgogne, fils du dauphin. Catinat conclut le traité. Innocent XII (Pignatelli) aussi favorable à la France qu'Innocent XI lui avoit été contraire, ne contribua pas peu à décider le duc de Savoie. C'étoit sur-tout la tranquillité de l'Italie que le pape avoit à cœur. Il souhaitoit qu'elle pût être neutre. Les alliés refusant d'y consentir, Victor-Amédée joignit ses armes à celles de Louis XIV.

Innocent XII y contribue.

1697. Négociations & traité de Riswick. Sa défection déconcerta d'autant plus la grande alliance, que Louis avoit encore quatre armées sur pied, & que le duc de Vendôme prit Barcelone, après avoir battu les Espagnols. On négocioit en Hollande à Riswick, près de la Haie. La Suède étoit médiatrice. La médiation du pape, déja offerte inutilement pour la paix de Nimègue, avoit été refusée : la cour de Rome devoit perdre toute influence dans les affaires de l'Europe. Quatre traités, conclus vers la fin de 1697, assurèrent la paix générale, dont les conditions paroissent humiliantes pour Louis, quoiqu'il les eût proposées vainqueur & conquérant.

Ce

Ce prince reſtitue à l'Eſpagne tout ce qu'elle a perdu pendant la guerre, Luxembourg, Mons, Ath, Courtrai, Barcelone, &c; avec tout ce que les chambres de Metz & de Briſac avoient réuni au domaine. Voilà le fruit de ces violentes réunions! Il reconnoît pour roi d'Angleterre ce Guillaume, ſon ennemi perſonnel, que l'on traitoit en France de perfide uſurpateur, & dont l'ambition avoit cauſé un ſi funeſte embraſement. Il s'en tient avec la Hollande aux traités de Munſter & de Nimègue. Il rend à l'empire Kehl & Philipſbourg; à l'empereur, Fribourg & Briſac. Il conſent à raſer les forts conſtruits au-delà du Rhin. Il abandonne les réunions faites hors de l'Alſace, en exigeant néanmoins que dans les lieux qui ont été réunis au domaine de la couronne, la religion catholique demeurera ſur le pied où elle ſe trouve. Les proteſtans eurent beaucoup de peine à y conſentir.

La France cède beaucoup comme ſi elle étoit vaincue.

Enfin, il rétablit le duc de Lorraine Léopold, fils de Charles V, mais en démantelant ſes places. Si petit, à ne conſidérer que la puiſſance, Léopold eſt un grand prince aux yeux de l'humanité & de la ſageſſe. Tout occupé du bonheur de ſes ſujets, il leur fit oublier les maux de la guerre, les maux que l'abſence du ſouverain avoit entraînés. Il leur procura l'aiſance, les arts, les

Léopold, duc de Lorraine, grand prince.

lumières, tous les biens de la nature & d'une ſociété douce & paiſible. Son illuſtre maiſon, depuis ſept cents ans de ſouveraineté & de gloire, n'avoit produit aucun perſonnage ſi digne d'éloges. Ces belles paroles qu'on cite de lui, *je quitterois demain ma principauté, ſi je ne pouvois faire de bien*, étoient l'expreſſion de ſes ſentimens ; ſentimens que devroit inſpirer le pouvoir ſuprême à quiconque en connoît le fondement & les devoirs.

Le beſoin fit faire la paix à Louis XIV.

La paix de Riſwick, comparée à celle de Nimègue, où Louis avoit impoſé la loi, excita les murmures d'une nation enorgueillie par tant de victoires : elle étoit indignée de voir tout le fruit de ſes triomphes ſacrifié aux vaincus. Quelques-uns exaltèrent la modération du monarque ; d'autres imaginèrent fauſſement que ſa politique ſe frayoit par-là un chemin à la ſucceſſion d'Eſpagne. Mais on ſait aujourd'hui, que détrompé des chimères de l'orgueil, il ſacrifia au beſoin réel de ſes ſujets & de ſon état.

Dépenſes énormes de la guerre.

Depuis la funeſte coutume qu'il avoit priſe d'entretenir des armées beaucoup plus nombreuſes qu'autrefois, les dépenſes de la guerre étoient énormes. Et que gagnoit-on par cette coutume ? de ſe ruiner ſoi-même, en forçant les ennemis à ſe ruiner ; car ils augmentoient néceſſairement

le nombre de leurs troupes à proportion de celles de France. Les cinq premières campagnes avoient coûté plus de deux cents millions de dépense extraordinaire. Aussi les finances retomboient-elles dans l'ancien chaos. De peur d'exciter un mécontentement général, en augmentant les taxes dont le peuple étoit accablé, on avoit eu recours aux emprunts, aux créations d'offices, à ces expédiens passagers, qui produisent infailliblement un mal durable, puisqu'ils augmentent la dette publique. On avoit augmenté de trois livres, dès 1689, la valeur du marc d'argent monnoyé, & cette opération avoit fait un tort considérable au commerce. Les revenus du roi diminuoient sensiblement, tandis que le royaume s'appauvrissoit. On établit en 1695 la capitation, impôt de nouvelle espèce : quoique l'on en tirât vingt & un millions, les revenus de cette année ne passèrent que de dix millions ceux de l'année précédente. Il est donc démontré que la guerre, avec tous ses succès, exposoit la France à de grands malheurs. Louis ne laissoit pas de dépenser encore des millions en bâtimens : tant les habitudes, sur-tout dans les princes, résistent aux leçons de l'expérience !

Opérations de finance.

La capitation est établie.

On bâtissoit encore.

Jean Sobieski étant mort en 1696, le trône de Pologne se trouvoit vacant, lorsqu'on négocioit

Le prince de Conti, élu

roi de Pologne.

à Riſwick. L'abbé (depuis cardinal) de Polignac, célèbre aujourd'hui par ſon Anti-Lucrèce, alors ambaſſadeur en Pologne, vint à bout de faire élire le prince de Conti, dont la valeur s'étoit ſignalée aux batailles de Steinkerque &. de Nerwinde. Deux heures après, un autre parti proclama Frédéric-Auguſte, électeur de Saxe, qui avoit l'avantage de la proximité & de l'argent. Louis XIV, certainement hors d'état de porter la guerre dans ce pays, donna au prince de Conti de foibles ſecours, avec leſquels il ne put même entrer à Dantzick. Les Polonois ſe réunirent en faveur du prince allemand ; il paya bien leur couronne.

L'argent de Saxe l'emporte.

Supériorité de l'empereur ſur les Turcs.

La paix de Carlowitz avec les Turcs, en 1699, eſt une époque remarquable, ſoit par l'abaiſſement de ces ennemis du nom chrétien, ſoit par la tranquillité rendue à toute l'Europe. Depuis le ſiège de Vienne, l'empereur Léopold, avec le ſecours des Polonois, des Ruſſes, des Vénitiens ſur-tout, avoit eu une ſupériorité conſtante ſur les Turcs. Le prince Eugène de Savoie, que nous verrons ſi redoutable à la France, les avoit défaits en 1695, à la bataille de Zentha ou Zanta, où ils perdirent plus de vingt mille hommes. Le ſultan Muſtapha II commandoit l'armée. On le dépoſa quelque temps après le traité de Car-

Bataille de Zentha.

lowitz, qui lui attira la haine & le mépris de ſon peuple.

Par ce traité, la Porte cède la Tranſilvanie à l'empereur. C'étoit une principauté reconnue indépendante, quoique ſous la protection du Turc. On ne pouvoit donc, ſuivant M. l'abbé de Mably, ni la céder ni l'acquérir de la ſorte. » Mais depuis, comme il l'obſerve, la cour de » Vienne a acquis les droits les plus légitimes » ſur la Tranſilvanie; cette province aime le gou- » vernement ſous lequel elle vit, & a donné à » ſes maîtres, des preuves non équivoques de ſes » ſentimens *. « Les limites des deux puiſſances ſont déterminées; & l'on convient qu'aucune ne donnera aſyle aux ſujets mécontens de l'autre: ce qui ferme aux Hongrois le refuge en cas de révolte. On convient de plus que les Hongrois & les Tranſilvains, réfugiés pendant la dernière guerre, ne pourront rentrer dans leur patrie.

Paix de Carlowitz.

La Tranſilvanie cédée à l'Autriche.

A l'égard de la Pologne, le Turc lui rend Caminieck, & renonce à toutes ſes prétentions ſur la Podolie & l'Ukraine. Le Nieſter, entre la Moldavie & la Podolie, ſera la limite des deux états.

Ceſſions à la Pologne.

Il cède à Veniſe toute la Morée (le Péloponnèſe), & quelques îles. Veniſe a perdu la Morée

La Morée à Veniſe.

* Droit public de l'Europe.

par la paix de Paſſarowitz en 1718; & la cour de Vienne y a gagné le Bannat de Themeſwar & une partie de la Valachie.

Azow au czar Pierre I.

Le czar Pierre I ne fit à Carlowitz qu'une trève de deux ans. On lui céda cependant Azow ſur les Palus-Méotides, aujourd'hui la mer de Zabache, place importante qui pouvoit lui procurer l'empire de la mer Noire. Ce prince & Charles XII ſon rival, commencèrent en 1700 une guerre de dix-huit ans, qui fixera notre attention. Les détails où je dois entrer ſur deux hommes ſi extraordinaires, romproient ici la chaîne de nos idées, en nous faiſant perdre de vue le midi de l'Europe. Je les renvoie donc à un endroit plus convenable.

CHAPITRE III.

Traité de partage pour la ſucceſſion d'Eſpagne. — Teſtament & mort de Charles II. — Philippe V lui ſuccède, & la guerre commence en Italie.

La ſucceſſion du roi d'Eſpagne, Charles II, prince également foible de corps & d'eſprit, prêt à mourir ſans enfans, étoit un grand objet d'inquiétudes & de manèges politiques. Par les droits du ſang, elle ne pouvoit regarder que la maiſon impériale ou celle de France. Le ſyſtême d'équilibre, qui s'affermiſſoit de jour en jour, s'oppoſoit trop à l'agrandiſſement exceſſif d'une puiſſance, pour qu'il fût poſſible de réunir tant d'états ſur la même tête, déja en poſſeſſion d'autres couronnes. Mais comment prévenir les orages & les guerres que l'on prévoyoit ? La ſucceſſion d'Eſpagne, grand objet de politique.

Il en étoit du malheureux Charles, ſelon l'idée de Voltaire, comme d'un riche vieillard qui meurt ſans enfans. » Sa femme, ſes parens, des » prêtres, des officiers prépoſés pour recevoir » les dernières volontés des mourans, l'aſſiégent » de tous côtés, pour arracher de lui un mot Triſte ſituation de Charles II.

» favorable : quelques héritiers consentent à » partager ses dépouilles ; d'autres s'apprêtent » à les disputer. « Un trait que cet historien ne rapporte point, consigné dans les Mémoires du marquis de Saint-Philippe, fera encore mieux connoître la triste situation du roi malade. Pour éloigner de lui certaines personnes, qui possédoient sa confiance, on lui persuada qu'il avoit été ensorcelé; que de-là venoient ses maladies & ses malheurs; & qu'il trouveroit le remède dans les exorcismes de l'église. Le P. Dias, dominicain, son confesseur, fut l'ame de cette intrigue : le cardinal Portocarréro & le grand-inquisiteur le secondèrent. Ils se rendirent maîtres de l'esprit de Charles; ils le firent exorciser; & une cérémonie si terrible affoiblit encore sa tête. Le confesseur fut ensuite disgracié ; mais Portocarréro fut premier ministre. C'est ainsi que les affaires se conduisoient en Espagne.

Intrigue étonnante pour s'emparer de son esprit.

Premier traité de partage.

Cependant Guillaume en Angleterre, toujours attentif à la balance de l'Europe, avoit adopté un projet des plus étranges, pour maintenir l'équilibre dont il étoit si jaloux. Le partage de la monarchie espagnole, fait à l'insçu du monarque même, fut le moyen qu'on employa. Louis XIV conclut avec l'Angleterre & la Hollande un traité en 1698, par lequel on

assuroit au prince électoral de Bavière, encore enfant, l'Espagne & ce qu'elle possédoit en Amérique; au dauphin, le royaume des Deux-Siciles, la province de Guipuscoa, Final & d'autres villes; à l'archiduc Charles, second fils de l'empereur, le duché de Milan. Louis renonçoit à la succession, mais en acquérant des états considérables.

La cour de Madrid fut indignée, & devoit l'être, d'un traité si contraire à ses droits & à l'ordre naturel des choses. Elle craignoit sur-tout un démembrement de la monarchie. Le roi, n'osant se donner pour héritier un prince de sa maison, fit son testament en faveur du jeune prince de Bavière, son petit-neveu, qui mourut presque aussi-tôt à Bruxelles. Les inquiétudes, les intrigues renaissent. Un nouveau traité de partage en est le fruit.

Charles indigné fait son testament.

1700. Second traité de partage.

Par ce traité, conclu entre les mêmes puissances que le premier, on assigne à l'archiduc Charles l'Espagne & les Indes occidentales, qu'on avoit données au Bavarois : on donne le Milanès au duc de Lorraine; on ajoute la Lorraine au partage du dauphin. On dispose, pour la seconde fois, de la succession d'un monarque vivant. Pourquoi n'avoit-on pas réglé à Riswick, une affaire si essentielle, d'où dépendoit la solidité de

la paix ? apparemment qu'on y apperçut alors des difficultés preſque inſurmontables ; ou qu'impatient de conclure, on négligea l'avenir pour le préſent : faute très-commune, même en politique.

La cour de Vienne dégoûte les Eſpagnols.

Si l'empereur avoit voulu conſentir à ce traité, ſon fils auroit été roi d'Eſpagne. Le marquis de Villars, ambaſſadeur de France, eut ordre de ſolliciter ſon conſentement, de faire valoir tous les motifs qui devoient le décider. Léopold s'aveugla, s'obſtina, refuſa. Il ſe flattoit de recueillir toute la ſucceſſion : il s'expoſoit à la perdre toute entière. A la vérité, Charles II, extrêmement irrité du nouveau partage, fixe ſon choix ſur l'archiduc; mais la cour de Vienne, qui ne pouvoit trop le ménager, lui donne mille dégoûts. Il demande dix mille hommes, & l'empereur ne les accorde point. L'archiduc parle des Eſpagnols en termes injurieux, & ces paroles ſont rapportées. Au contraire, le marquis d'Harcourt, ambaſſadeur de France à Madrid, ſe fait aimer, diſſipe les préventions contre les François, & conduit ſi habilement les choſes, que l'idée d'avoir un roi de cette nation, n'effraye plus une nation rivale.

Le marquis d'Harcourt s'en fait aimer.

Le conſeil d'Eſpagne,

Cependant le foible Charles II ſe raccommode avec Léopold, qui avoit rappelé ſon ambaſſadeur.

Louis rappelle de ſon côté le marquis d'Harcourt, & envoie des troupes vers les frontières d'Eſpagne. On ſe voit à la veille d'une guerre. Le cardinal Porto-carréro eſt d'avis, avec le conſeil d'état, de préférer la maiſon de France à celle d'Autriche. Les juriſconſultes & les théologiens, conſultés ſur cette grande affaire, penſent que rien n'eſt plus juſte. On conſulta même le pape Innocent XII, & il répondit à Charles que les lois d'Eſpagne & le bien de la chrétienté l'obligeoient de prendre ce parti. Le monarque moribond fit alors un teſtament, par lequel il donnoit toute la monarchie au duc d'Anjou, ſecond fils du dauphin; & au défaut des puînés de France, à l'archiduc Charles, puîné de l'empereur, mais à condition que l'empire ne pourroit ſe réunir à la couronne d'Eſpagne; enfin au duc de Savoie, au défaut de ces princes. Charles II mourut quelques mois après, âgé de trente-neuf ans.

pour la France.

Teſtament & mort de Charles II.

Il eſt certain que la maiſon de France avoit pour elle les droits du ſang. Louis XIV, parent au même degré que Léopold, étoit le fils d'une aînée; & le dauphin étoit petit-fils de Philippe IV, dont les enfans de Léopold ne deſcendoient pas. Il eſt certain de plus que la renonciation de Marie-Thérèſe, femme de

Droits certains de la maiſon de France.

Louis XIV, ayant ſur-tout pour objet d'empêcher la réunion des deux couronnes, perdoit ſa force, dès que le teſtament obvioit à cette réunion. Il paroît auſſi certain que les ſuffrages des Eſpagnols devoient être de quelque poids, quoique l'on y eût ſi peu d'égards. Enfin il eſt abſolument faux que le marquis d'Harcourt ait inſpiré le teſtament, puiſqu'il n'étoit plus en Eſpagne depuis ſix mois, & qu'à ſon départ toutes les apparences étoient contre.

Événement qu'on auroit cru impoſſible.

Qu'un prince de la maiſon d'Autriche, de cette maiſon preſque toujours en guerre avec la France depuis deux cents ans, ait fait paſſer la monarchie eſpagnole aux Bourbons; que de petites cauſes, l'humeur, les tracaſſeries domeſtiques, les intrigues de cour, aient préparé un ſi grand événement; que la dernière volonté de Charles II, preſque nul pendant ſa vie, ait produit cet effet, malgré des obſtacles ſans nombre; voilà un phénomène ſingulier, qui fait ſentir l'incertitude de tous les ſyſtêmes politiques.

Quel parti devoit prendre Louis XIV?

On met en queſtion ſi Louis XIV devoit s'en tenir au dernier traité de partage, ou accepter le teſtament du roi d'Eſpagne. Dans le premier cas, il ajoutoit à ſa couronne les Deux-Siciles, la Lorraine, &c; & il ſembloit devoir compter

ſur les ſecours de l'Angleterre & de la Hollande, contre l'empereur. Dans le ſecond, il s'expoſoit à une guerre générale, pour l'établiſſement de ſon petit-fils. Le roi aſſembla un conſeil extraordinaire, où la queſtion fut examinée. Son caractère le pouſſoit aux entrepriſes d'éclat : il accepta le teſtament.

Difficultés inévitables de part & d'autre.

L'auteur du *Droit public de l'Europe* ſoutient que c'étoit le mauvais parti, quoique les Eſpagnols appelaſſent le duc d'Anjou, quoiqu'ils ne vouluſſent point de partage, & que la régence eût ordonné d'offrir la ſucceſſion à l'archiduc, ſi la France ne l'acceptoit pas toute entière. Le marquis de Torci, habile miniſtre, ſoutient l'autre ſentiment dans ſes Mémoires. Il y a pour & contre de fortes probabilités qui laiſſent l'eſprit en ſuſpens. La guerre étoit inévitable, ſoit que le traité ou le teſtament l'emportât. On convient que l'Angleterre & la Hollande n'euſſent jamais rempli pour la France le devoir de vrais alliés. N'eſt-il pas probable auſſi qu'elles auroient bientôt été ſes ennemies ? n'auroient-elles pas ſaiſi l'occaſion de rompre ce traité de partage qui les faiſoit murmurer contre Guillaume ? La France en effet y gagnoit une trop grande augmentation de pouvoir : trop grande, ſelon les idées communes de la politique ; car

il me paroît que l'acquiſition d'un royaume en Italie eût été pour la monarchie françoiſe une cauſe réelle d'affoibliſſement. Enfin, il falloit s'attendre, quoi qu'on fît, à de violentes oppoſitions; & en s'expoſant aux plus grands périls, le monarque embraſſoit du moins une cauſe juſte.

Philippe V, preſque généralement reconnu.

Tel fut l'étonnement de l'Europe, à la vue d'un Bourbon héritant de la domination eſpagnole, qu'excepté l'empereur, tout parut d'abord tranquille. Le duc d'Anjou, ſous le nom de Philippe V, alla prendre poſſeſſion de ſa couronne. *Il n'y a plus de Pyrénées*, lui diſoit ſon aïeul en le quittant. Le pape, le duc de Savoie, Veniſe, les puiſſances du nord, le Portugal même, l'Angleterre & la Hollande, le reconnurent en apparence. On pouvoit compter ſur l'électeur de Bavière, gouverneur des Pays-bas; ſur l'électeur de Cologne, ſon frère. On devoit regarder comme ami le duc de Savoie, donc Philippe V alloit devenir le gendre, ainſi que l'étoit déja le duc de Bourgogne. Le duc de Mantoue reçut garniſon françoiſe. Louis goûtoit une ſatisfaction flatteuſe. Toujours fier de ſa puiſſance, il ne connoiſſoit pas encore aſſez les coups terribles de la fortune.

Prétentions mal fondées de l'empereur.

L'empereur Léopold alléguoit, contre le teſtament de Charles II, des pactes faits entre Charles-Quint & l'empereur Ferdinand I, ſon

frère, pour assurer aux deux branches d'Autriche une succession réciproque; il alléguoit le testament de Philippe IV, qui substituoit à Charles les enfans de Léopold. Comme si des pactes de famille, ou la volonté arbitraire d'un prince, devoient anéantir les lois d'une nation. Les lois d'Espagne appeloient à la succession les femmes avant les collatéraux mâles. D'ailleurs, le droit de tester, qu'avoit Philippe IV, Charles II l'avoit sans doute; & son testament étoit conforme aux lois du royaume. Le consentement des Espagnols n'y mettoit-il pas un sceau inviolable?

Ligue par rapport à l'Italie.

Comme les états de l'Espagne en Italie pouvoient être considérés sous un autre aspect, l'Angleterre & la Hollande se liguèrent avec l'empereur pour les détacher du grand héritage. On verra les alliés étendre leurs vues, à mesure que leurs armes seront plus heureuses.

1701

Eugène en Italie.

Avant que ces puissances maritimes se déclarent, la guerre commence en Italie. Le prince Eugène commande l'armée impériale, composée de trente mille hommes. Il pénètre par le Trentin, quoique la république de Venise soit neutre. Catinat, qui commandoit l'armée françoise, gêné par les ordres de la cour, ne s'étant point opposé à ce passage, mal obéi d'ailleurs

par des officiers généraux, recule devant l'ennemi juſques derrière l'Oglio; & le Milanès ſe trouve en danger. On envoie le maréchal de Villeroi remplacer Catinat : c'étoit un courtiſan à la place d'un général. Villeroi choque par ſa fierté le duc de Savoie, déja diſpoſé peut-être à trahir la France. Il attaque imprudemment Eugène à Chiari. Il y eſt battu, malgré les efforts du duc qui s'expoſoit à tous les périls; malgré ceux de Catinat, qui cherchoit la mort dans l'action, dont il avoit prévu les ſuites. Elles ſeront auſſi funeſtes, que cette première campagne étoit de mauvais augure.

Catinat remplacé par Villeroi.

Combat de Chiari.

Ainſi commencent les maux que le prince Eugène devoit faire à la France, ſa patrie. Il étoit fils du comte de Soiſſons * (de la maiſon de Savoie) gouverneur de Champagne, & d'une Mancini, nièce du cardinal Mazarin. Trop dédaigné à la cour dans ſa jeuneſſe, il alla ſervir l'empereur contre les Turcs, & abandonna la France pour toujours. Le roi parut alors le mépriſer; les courtiſans en parlèrent avec le dernier mépris. Combien les jugemens précipités, ſur-

Qui étoit le prince Eugène.

On l'avoit mépriſé en France.

* L'héritière du comte de Soiſſons, tué à la Marfée ſous le règne de Louis XIII, ayant épouſé un prince de Carignan, ce prince de la maiſon de Savoie, étoit devenu par-là comte de Soiſſons.

tout

tout dans les cours, ſont frivoles & dangereux! Eugène s'eſt montré un des plus grands hommes du monde : il a humilié Louis XIV, pour prix de ſes hauteurs ; il a fait trembler la France. Nous n'aurons que trop ſouvent l'occaſion d'en parler.

Avec plus de perſpicacité & de réflexion, on auroit démêlé dans ſon eſprit ces traits de lumière, & dans ſon ame cette vigueur de caractère, qui élèvent un homme au-deſſus de ſes ſemblables : on auroit prévu qu'en l'aliénant, on le rendroit dangereux ; au lieu qu'on le rendroit fidelle & zèlé, en le ménageant : on auroit jugé enfin que, plus le mérite ſupérieur devenoit rare, plus il étoit eſſentiel de s'attacher quiconque en avoit ſeulement le germe. Le mérite, même modeſte, a une certaine fierté, parce qu'il ſent ſes forces ; & quel avantage ne peut-il pas prendre, dans l'occaſion, ſur ceux dont il a reçu des offenſes ?

Combien le mérite doit être ménagé.

CHAPITRE IV.

Louis XIV donne le titre de roi au fils de Jacques II.—Le roi Guillaume arme l'Angleterre & la Hollande. — Mort de Guillaume III. — Guerre générale. — Révolte des Cévennes.

1701. Louis donne le titre de roi d'Angleterre au fils de Jacques II.

ON ne voyoit encore qu'une étincelle de guerre, quand Louis XIV offrit aux alliés de l'empereur un prétexte pour rendre l'incendie général. Jacques II étant mort à Saint-Germain-en-Laye, il donna le titre de roi d'Angleterre (Jacques III) à ſon fils, après être convenu avec le conſeil de ne pas faire cette démarche périlleuſe. La veuve de Jacques, & madame de Maintenon, que Louis avoit épouſée ſecrètement en 1686, obtinrent de lui en flattant ſa magnanimité naturelle, ce que la prudence ſembloit condamner. C'eſt un mauvais ſigne, de voir deux femmes, l'une tranſportée de douleur, l'autre dévote & qui inſpiroit la dévotion au monarque, renverſer tout-à-coup une délibération unanime du conſeil d'état.

Cette démarche irrite les Anglois.

Les Anglois, indépendamment de ce motif, auroient pu prendre les armes : mais leur ani-

moſité eût été moins vive, moins opiniâtre ; ils euſſent vraiſemblablement moins fait d'efforts, & moins ſacrifié leurs véritables intérêts à une haine furieuſe. Ils contrarioient, ils inquiétoient leur ſouverain. Ils ne témoignèrent plus dès ce moment que de l'ardeur à le ſervir. En vain le roi de France proteſta qu'il s'en tiendroit fidellement au traité de Riſwick, par lequel les droits de Guillaume avoient été reconnus. On ſe croyoit inſulté ; la nation pouſſoit les hauts cris ; Guillaume profitoit admirablement des conjonctures. Les communes s'engagent à entretenir quarante mille hommes, & demandent qu'on ne finiſſe la guerre qu'après une réparation éclatante de l'outrage. Elles portent contre le prétendant, un bill d'*attainder* ou de proſcription, qui le dévoue au ſupplice.

1702. Mort de Guillaume III.

Guillaume infirme animoit tout, faiſoit d'immenſes préparatifs, ſe diſpoſoit à commander en perſonne. Une chûte de cheval lui donna la fièvre. Il en mourut, âgé de cinquante-deux ans. Churchill, alors comte & depuis duc de Marlborough, qu'il avoit envoyé en Hollande comme général & comme négociateur, homme ſupérieur dans ces deux genres, ſe montra bientôt digne de ſon choix, en partageant avec le prince Eugène la gloire d'accabler la France.

Son autorité en Hollande.

Avant de ſuivre les opérations militaires, il eſt à propos de conſidérer quelques circonſtances du règne de Guillaume III. On a eu raiſon de l'appeler le roi des Hollandois & le ſtathouder des Anglois. Autant l'amour & la confiance des premiers le rendoient maître de leur république, autant l'antipathie & la défiance des ſeconds gênoient ſon autorité dans le royaume. La Hollande avoit avancé ſept millions de florins pour ſon expédition d'Angleterre : l'Angleterre s'oppoſa ordinairement à ſes déſirs, quand ils ne furent pas ſoutenus de la haine nationale contre la France. Voici des faits remarquables qui intéreſſent le gouvernement anglois.

Combien il étoit gêné en Angleterre.

On ne ſe contenta point de ſoumettre à l'examen des communes, ainſi que je l'ai déja obſervé, l'emploi d'une grande partie des ſommes qu'on lui accordoit : précaution utile dans cette forme de gouvernement. On l'empêcha d'établir une tolérance qui ne pouvoit être qu'avantageuſe ; on refuſa même la naturaliſation des proteſtans étrangers, parce qu'ils étoient non conformiſtes : elle n'eut lieu que ſous le règne ſuivant. Pour obtenir des ſubſides en 1694, il ſouſcrivit un bill qui rendoit le parlement triennal. On jugea néceſſaire à la liberté, de limiter ainſi la durée du parlement : car la corruption devenoit affreuſe ; la

Parlement triennal.

cour achetoit les ſuffrages ; & que ne pouvoit-elle pas faire, ſi le parlement lui étoit vendu, & qu'elle pût le prolonger tant qu'elle voudroit ?

En 1696, fut découverte une conſpiration contre le roi. On témoigna le plus grand zèle pour ſa perſonne ; les deux chambres firent même une aſſociation, pour le défendre, pour ſoutenir ſon gouvernement. Mais en 1697, après le traité de Riſwick, on ne lui laiſſa que dix mille hommes, de l'armée qu'il vouloit rendre ſubſiſtante. On réduiſit encore ce nombre à ſept mille, en 1699 ; on l'obligea enfin de congédier ſa garde hollandoiſe, ce qui le pénétra de douleur. Les invectives contre ſes fameux traités de partage, les accuſations intentées à ſes miniſtres, empoiſonnèrent encore la fin de ſes jours. La généreuſe imprudence de Louis XIV, à l'égard du prétendant, diſſipa ſeule des orages ſi dangereux. Enfin, avec moins de flegme & d'habileté, avec moins de reſpect pour la liberté & les lois de la nation, Guillaume peut-être n'auroit pu ſe ſoutenir ſur le trône.

Chagrins que Guillaume eſſuya dans ſon royaume.

Il n'avoit point d'enfans. La reine Marie étoit morte. Anne Stuart, ſœur de Marie, épouſe du prince de Danemark, fut reconnue avec joie, ſuivant l'ordre de ſucceſſion que le parlement avoit établi. Agée de trente-ſept ans, vertueuſe,

La reine Anne.

prudente, aimant les lois & la patrie, elle méritoit l'amour & la vénération de ſon peuple. On ſe flattoit vainement en France que la mort du redoutable Guillaume, changeroit le ſyſtême politique : rien ne changea. Marlborough affermit les Hollandois dans la ligue formée contre Louis XIV. La guerre fut déclarée à ce monarque ſous divers prétextes, & le ſuccès ſurpaſſa bien-tôt les vœux des alliés.

En France, tout préſageoit des revers.

Plus Louis avoit de confiance en ſes forces & en ſes lumières, plus il étoit expoſé aux revers de la fortune. Ses finances dérangées ſe trouvoient

Chamillart.

entre les mains de Chamillart, ancien conſeiller au parlement ; honnête homme, mais homme très-médiocre, qui devint encore miniſtre de la guerre. C'étoit une créature de madame de

Madame de Maintenon.

Maintenon. Cette femme d'eſprit, avec des intentions droites, ſuivoit trop la pente des préjugés. Le roi, renfermé avec elle, ſur le déclin de l'âge, n'inſpiroit plus l'activité & l'ardeur qui avoient fait naître tant de prodiges. Il vouloit tout régler dans ſon cabinet ; & les généraux devoient obéir à ſes ordres, plutôt que prendre conſeil du génie & des circonſtances. La diſcipline militaire, dont Louvois étoit l'ame, languiſſoit depuis ſa mort, & s'énerva de jour en jour. La jeuneſſe brilloit à la tête des régimens,

qu'on auroit dû confier à des hommes capables de les conduire. Enfin, ni le gouvernement, ni le miniſtère, ni les troupes, ni l'état de la nation, ne répondoient aux belles années de ce règne. Tout s'uſe, tout décline, quand une fois les principaux reſſorts d'un état ſont affoiblis.

Eugène & Marlborough.

Au contraire, les ennemis avoient à leur tête deux grands généraux, non moins grands politiques, maîtres des opérations de la campagne, gouvernant le conſeil de leurs ſouverains, diſpoſant des tréſors de l'Angleterre & de la Hollande, & (ce qu'il faut ſur-tout obſerver) agiſſant avec une parfaite harmonie; Eugène, Marlborough. On auroit eu beſoin contre eux de Turennes & de Condés, qui ne fuſſent point aſſujettis aux vues courtes d'un Chamillart.

1702. Villeroi ſurpris dans Crémone.

En Italie, Eugène eſt déja près de Crémone, où le maréchal de Villeroi ne craignoit rien. Il fait entrer des troupes dans cette ville par un égout, au mois de février, à la faveur de la nuit. Il y entre bientôt lui-même. Villeroi s'éveille au bruit de la mouſqueterie, ſort de ſa maiſon, eſt fait priſonnier. Si un régiment françois n'avoit été par haſard ſous les armes pour une revue, Crémone ſuccomboit infailliblement, tant les meſures d'Eugène étoient bien priſes. Ce

régiment réſiſte ; la garniſon a le temps de ſe reconnoître ; l'ennemi ſe retire enfin.

Vendôme le remplace.

On envoya le duc de Vendôme, petit-fils de Henri IV, remplacer Villeroi. Plein de courage & de génie, admirable un jour d'action, ayant d'ailleurs très-peu de conduite, négligeant ſurtout la diſcipline, mais adoré des ſoldats qui ſe croyoient invincibles ſous ſes ordres, Vendôme combattit ſouvent avec plus de gloire que d'utilité. La bataille ſanglante de Luzara fit chanter des *Te Deum* aux deux partis. Philippe V étoit à l'armée : le déſir de défendre ſes états l'avoit conduit en Italie ; mais ſa préſence y fut un foible ſecours. Il ſuffit d'obſerver en général, d'après Voltaire, que Vendôme étoit vainqueur toutes les fois qu'il ne combattoit pas le prince Eugène.

Le duc de Bourgogne en Flandre.

Le jeune duc de Bourgogne, dirigé par le maréchal de Boufflers, ne réuſſit point en Flandre. Marlborough, qui avoit appris ſous Turenne l'art de la guerre, qui avoit le ſang-froid & l'habileté de ce héros, avança toujours ſans haſarder de bataille. Il prit Vanlo, Ruremonde, Liége. On voit décliner la réputation des armes françoiſes.

Alliés de Léopold en Allemagne.

Elle ſe ſoutient du moins en Allemagne, au commencement. Léopold avoit engagé dans

l'alliance les cercles d'Autriche, de Souabe, de Franconie, du haut & du bas-Rhin ; & avoit gagné principalement Frédéric, électeur de Brandebourg, en faveur de qui il avoit érigé le duché de Pruſſe en royaume. Le prince de Bade, célèbre par ſes exploits contre les Turcs, commandoit l'armée impériale. Déja maître de Landau, il faiſoit craindre pour l'Alſace. Catinat s'y trouvoit alors, & ne crut pas pouvoir l'attaquer. Le marquis de Villars, lieutenant-général, plus audacieux, plein de cette ambition qu'inſpirent de grands talens & qui déſigne la ſoupleſſe, réſolu d'arracher les récompenſes à force d'actions éclatantes, obtint la permiſſion de combattre les impériaux ; il les vainquit à Fridlingen, les pourſuivit, & reçut le bâton de maréchal.

Premier roi de Pruſſe.

Villars, vainqueur à Fridlingen.

1703.

L'année ſuivante, il paſſa le Rhin, prit Kehl en douze jours, rentra en Alſace pour fournir ſon armée du néceſſaire ; ſe joignit enfin à l'électeur de Bavière, le força en quelque ſorte d'attaquer à Hochſtet près de Donawert, une armée de vingt mille hommes, qui alloit renforcer le prince de Bade. Les Impériaux furent défaits. L'électeur s'empara d'Augſbourg. Vienne ſe vit en danger. Le maréchal de Tallard remporta auſſi une victoire complette à Spire, ſur le prince de Heſſe qu'on verra un jour roi de Suède. Il écrivit

Batailles d'Hochſtet & de Spire.

à Louis XIV : *Votre armée a pris plus d'étendards & de drapeaux qu'elle n'a perdu de ſimples ſoldats.* Il enleva Landau à l'ennemi. Il avoit commencé la campagne avec le duc de Bourgogne, qui après s'être ſignalé par la priſe de Briſac, étant retourné à la cour, y fut retenu malgré lui, parce qu'il avoit trop expoſé ſa perſonne. Du moins c'eſt la raiſon qu'on allégua ; & ſa valeur égaloit réellement ſes autres vertus.

Défection du duc de Savoie.

Les ſuccès de la France vont finir entièrement. Le duc de Savoie, mécontent, intéreſſé, change tout-à-coup de parti, comme dans la dernière guerre. Il abandonne la cauſe de ſes deux gendres ; il ſe vend à l'empereur, qui lui promet le Montferrat, Alexandrie, Valence, &c. Tandis qu'il faiſoit ce marché, on fut inſtruit de la trahiſon ; & le duc de Vendôme eut le temps de déſarmer cinq mille hommes de ſes troupes, encore unis à l'armée françoiſe. Le duc avoit été trop peu ménagé. D'ailleurs, que n'auroit-il pas fait pour s'agrandir ?

& du roi de Portugal.

Pierre II roi de Portugal, frère d'Alphonſe VI qu'il avoit détrôné depuis long-temps, trahit de même le roi d'Eſpagne, pour obtenir un démembrement de ce royaume, qu'on lui promettoit avant d'y avoir mis les pieds. L'empereur & ſon fils aîné Joſeph, roi des Romains, venoient de

céder à l'archiduc Charles leurs droits ſur la monarchie eſpagnole. Charles paſſa en Angleterre & en Hollande, où ſe faiſoient les armemens.

Une autre ſource d'infortunes fut le rappel du maréchal de Villars. Sa fierté, ſon génie libre & ennemi de la ſoupleſſe, choquoient l'électeur de Bavière. Ce prince d'ailleurs, mal conſeillé, foible, incertain & lent, ſuſpect à ſes yeux d'infidélité, lui cauſoit de ſi grandes inquiétudes, que l'un & l'autre deſiroient également de ſe ſéparer. Ils le demandèrent l'un & l'autre. Le roi y conſentit. Villars, fait pour les grandes expéditions, eut ordre d'aller combattre les fanatiques des Cévennes, pauvres montagnards qui donnoient de l'inquiétude. Villars imprudemment rappelé.

C'étoit une ſuite de la révocation de l'édit de Nantes, que le fanatiſme reprît ſon ancienne fureur, & enfantât la révolte. Quelques prédicans revinrent allumer le zèle de ces miſérables. Il s'éleva parmi eux des prophètes, des prophèteſſes, (on les qualifioit ainſi,) dont les extravagances mirent tout en combuſtion. Se délivrer de la tyrannie, ou gagner la palme du martyre; voilà ce que prétendoient les rebelles, connus ſous le nom de camiſards. Leur cri de guerre étoit; *point d'impôts &* Fanatiſme & révolte dans les Cévennes.

liberté de conſcience. Plus on en faiſoit périr dans les ſupplices, plus les autres montroient d'acharnement. Les ſecours qu'ils eſpéroient des alliés, & ſur-tout de la Savoie, entretenoient leur audace. D'affreuſes montagnes, d'où ils ſe précipitoient comme des bêtes féroces, étoient un aſyle où l'on ne pouvoit guères les forcer; tandis que les ennemis du dehors occupoient les troupes. Le maréchal de Montrevel les avoit inutilement pourſuivis. Le maréchal de Villars crut mieux faire en traitant avec un de leurs chefs, nommé Cavalier, garçon boulanger, à qui l'on donna un brevet de colonel, & qui paſſa bientôt au ſervice des ennemis. Quoiqu'il ſe flattât d'avoir ramené au devoir les ſéditieux, ils formèrent de nouveaux projets, quand on l'eut remis à la tête des armées. Le maréchal de Berwick le remplaça en 1705, & les réduiſit, parce qu'il en extermina le plus grand nombre. Combien de fois Louis XIV eut-il lieu de connoître qu'en inſpirant tant de haine à une partie de ſes ſujets par un zèle perſécuteur, il s'étoit fait à lui-même beaucoup de mal, ſans faire à la religion beaucoup de bien!

Maréchaux de France qui font la guerre à ces montagnards.

CHAPITRE V.

Malheurs de la France & de l'Eſpagne, depuis 1704 juſqu'en 1710. — L'eſpérance eſt preſque entièrement perdue.

LES différens théâtres de la guerre, l'Italie même où Vendôme aura encore des ſuccès, changeront bientôt de face. Aux plus brillantes proſpérités ſuccéderont les plus grands malheurs. De toutes les leçons que fournit l'hiſtoire aux princes ambitieux, il n'en eſt point d'auſſi propre que celle-ci à diſſiper l'ivreſſe de la fortune.

Dangers de l'empereur Léopold.

On ſe croyoit au moment de détrôner l'empereur. Paſſau étoit déja entre les mains de l'électeur de Bavière. Les Bavarois & les François, victorieux, pouvoient aiſément former le ſiège de Vienne; & Léopold avoit encore à combattre les Hongrois, qui ſe plaignant de nouvelles oppreſſions, s'étoient révoltés ſous la conduite du prince Ragotzi. Mais le maréchal de Villars manquoit en Allemagne. Marlborough, déjà maître de Bonn, de Hui, de Limbourg, s'avance rapidement pour ſecourir l'empereur. Villeroi, délivré de ſa priſon, commandoit

Marlborough & Eugène en Allemagne

l'armée de Flandre. Il ſuit d'abord Marlborough, & bientôt le perd de vue. L'Anglois force des retranchemens près de Donawert, prend cette ville, paſſe le Danube. Le prince Eugène ſe joint à lui. Leur armée étoit d'environ cinquante-deux mille hommes, contre ſoixante mille.

1704. Bataille d'Hochſtet ou de Bleinheim.

Dans la même plaine où Villars avoit battu les Impériaux en 1703, ſe donna la fameuſe bataille d'Hochſtet ou de Bleinheim, qui fut ſuivie des plus funeſtes déſaſtres. Les maréchaux de Tallard & de Marſin commandoient, ſous l'électeur de Bavière. On peut examiner dans les Mémoires de Feuquières, ce rigide cenſeur des généraux, les douze fautes capitales qu'il leur reproche. Ils en commirent de grandes, ſans doute, puiſqu'à la nouvelle de leurs diſpoſitions, Villars prédit l'événement du fond des Cévennes. * La ſupériorité des généraux ennemis étoit ſeule un préſage ſiniſtre.

Déroute affreuſe, ſuivie de grandes pertes.

Marlborough enfonce l'aîle de Tallard. Celui-ci, ayant la vue très-foible, ſe jette dans un eſcadron ennemi, & y demeure priſonnier. Alors

* Voltaire l'aſſure; les nouveaux mémoires de Villars n'en diſent rien. La lettre du maréchal au préſident de Maiſons, citée par l'auteur du ſiècle de Louis XIV, ne ſeroit-elle donc qu'une chimère?

Eugène, qu'on avoit repouſſé trois fois, renverſe tout de l'autre côté. L'électeur & Marſin ſe retirent, ſans penſer à un corps de douze mille hommes, des meilleures troupes de France, enfermé dans le village de Bleinheim. Cette petite armée eſt réduite, par ſa poſition, à ſe rendre ſans combat. Le Danube & le champ de bataille ſont couverts de morts. A peine raſſemble-t-on vingt mille hommes après la déroute. On perd tout-à-coup environ cent lieues de pays. La Bavière eſt en proie aux Autrichiens, tandis que l'électeur ſe ſauve à Bruxelles. L'Alſace eſt attaquée : Landau & Trarbach ſont pris par les Impériaux; & Marlborough s'empare de Trèves.

Au milieu de ces triomphes, mourut en 1705 l'empereur Léopold, prince foible de caractère, toujours gouverné, & voulant paroître abſolu. Ses miniſtres l'avoient preſque rendu le maître des forces de l'empire, en repréſentant par tout Louis XIV comme un ennemi redoutable & odieux. De-là vint l'aſſociation des cercles; de-là, ces armées de plus de ſoixante mille hommes, qu'on vit ſur les bords du Rhin. Joſeph I, fils aîné & ſucceſſeur de Léopold, profita d'autant mieux de cet avantage, qu'il avoit un génie entreprenant, capable d'agir par

Mort de Léopold.

Joſeph I, ſon ſucceſſeur.

lui-même. Il proſcrivit d'abord les deux électeurs dépouillés, de Bavière & de Cologne ; & il donna une principauté de l'empire à Marlborough, à qui la reine Anne & le parlement d'Angleterre prodiguoient des recompenſes plus flatteuſes.

État critique de Philippe V.

Déja Philippe V chanceloit ſur le trône d'Eſpagne. Quoique le gros de la nation fût pour lui, il y avoit dans les provinces beaucoup de traîtres & de factieux. Des intrigues violentes agitoient ſa cour. Les François y excitoient la jalouſie des Eſpagnols, & l'antipathie nationale s'aigriſſoit de plus en plus. La princeſſe des Urſins, de la maiſon de la Trémoille, femme ambitieuſe, d'un génie élevé, capable de toutes les affaires, poſſédoit la confiance du roi & de la reine. Deux ambaſſadeurs de France, le cardinal & l'abbé d'Eſtrées, ſe brouillèrent ſcandaleuſement avec elle. Cette brouillerie fut une ſource d'embarras, de perplexités & de déſordres. Louis XIV rappela ces ambaſſadeurs, ainſi que la princeſſe, qu'il fallut renvoyer bientôt après. Philippe, d'un caractère foible, quoique intrépide dans les combats, étoit animé par la jeune reine, dont le courage ne ſe démentit jamais, dont l'eſprit & le mérite ſembloient augmenter chaque jour. Leur trône chancelant devoit

devoit eſſuyer les plus terribles ſecouſſes.

L'Angleterre & la Hollande firent des efforts incroyables en faveur de l'archiduc, qu'on appela plaiſamment, *Charles, par la grace des hérétiques, roi catholique.* En Portugal & en Eſpagne, la haine pour l'héréſie étoit ſi violente, que de tels protecteurs devoient rendre odieux le parti qu'ils ſoutenoient. Cependant, peu s'en fallut qu'ils ne le fiſſent triompher. Les Anglois ſur-tout ſe ſignalèrent dans cette entrepriſe. Efforts pour l'archiduc Charles.

Après avoir conduit l'archiduc en Portugal (1704), ils prennent Gibraltar, qu'on n'a jamais pu depuis leur enlever. Une garniſon de cent hommes au plus, une ſécurité profonde, la négligence qu'elle entraîne, un haſard heureux, ſecondant l'audace de leurs matelots, c'eſt ce qui leur procura une conquête ſi imprévue. Le Comte de Toulouſe les battit dans un combat naval près de Malaga; mais ils n'en conſervèrent pas moins la ſupériorité ſur les mers. L'année ſuivante, ils ſoumettent la province de Valence & la Catalogne. Deux tentatives inutiles de la France, l'une contre Gibraltar, l'autre contre Barcelone, annoncèrent encore la ruine de cette marine formidable que Louis XIV avoit établie. Il reſtoit néanmoins des eſpérances; elles vont s'évanouir. Conquêtes en Eſpagne par les Anglois.

1706. Marlborough défait Villeroi à Ramillies.

Villeroi, toujours honoré de la confiance de ſon maître, qu'il méritoit à tout autre titre que celui de général, ſe flatta d'effacer en Flandre, avec une armée de quatre-vingt mille hommes, les taches de ſa réputation. Contre l'avis des officiers généraux, il voulut riſquer une bataille. Il en fit les diſpoſitions, contre les principes de la ſcience militaire; & cette bataille de Ramillies, près de la Méhaigne, fut une déroute honteuſe pour les François. Marlborough les diſſipa en une demi-heure. On perdit vingt mille hommes, & preſque toute la Flandre eſpagnole. Louis eſt admirable ſans doute d'avoir épargné les reproches à Villeroi: *Monſieur le maréchal*, lui dit-il en le revoyant, *on n'eſt pas heureux à notre âge*. Mais la nation n'en gémiſſoit pas moins des déſaſtres, occaſionnés par les mauvais choix de la faveur. Les fautes ſe multipliant, les déſaſtres augmentèrent.

Vendôme victorieux en Italie.

On auroit dû laiſſer Vendôme en Italie, puiſqu'il y faiſoit glorieuſement une guerre difficile. Il avoit repouſſé le prince Eugène, à la bataille de Caſſano, près de l'Adda. (1705.) Il venoit de remporter une victoire complette à Caſſinato ſur un autre général. Enfin, il avoit forcé Eugène de ſe retirer juſques dans le Trentin, pour y attendre du ſecours. On ſe diſpoſoit à porter

le dernier coup au duc de Savoie, par la priſe de la capitale du Piémont. Sur ces entrefaites, on deſtine Vendôme à remplacer Villeroi dans les Pays-bas. Le duc de la Feuillade, gendre du miniſtre Chamillart qui vouloit l'élever aux plus grands honneurs, étoit chargé de faire le ſiège de Turin : nouveaux choix de faveur, nouvelle ſource de maux.

On le deſtine pour la Flandre.

L'auteur du Siècle de Louis XIV donne un détail curieux des préparatifs : cent bataillons & quarante-ſix eſcadrons, cent quarante pièces de canon, cent dix mille boulets, vingt & un mille bombes, environ vingt-huit mille grenades, &c. » Il eſt certain que les frais de tous ces » préparatifs de deſtruction, ſuffiroient pour » fonder & pour faire fleurir la plus nombreuſe » colonie. Tout ſiège de grande ville exige ces » frais immenſes ; & quand il faut réparer chez » ſoi un village ruiné, on le néglige. « Je voudrois copier ſouvent des réflexions pareilles, ne dût-il en naître qu'un ſentiment de pitié ſur le ſort des peuples.

Préparatifs du ſiège de Turin.

Pour juger le duc de la Feuillade, il ſuffit de ſavoir que le maréchal de Vauban lui ayant offert de venir diriger, comme ingénieur, les opérations du ſiège, il rejeta dédaigneuſement cette offre. Auſſi, par la manière dont il attaqua Turin,

Fautes de la Feuillade à ce ſiège.

fit-il croire qu'il ne vouloit pas le prendre, & que la ducheſſe de Bourgogne l'avoit exigé de lui ; un bruit ſi incroyable a été beaucoup répandu. Le ſiège n'avançoit point, après des attaques mal combinées. Le duc de Savoie ſortit de la ville, & échappa. Eugène, qui venoit à ſon ſecours, eut le temps de forcer tous les obſtacles.

Eugène s'avance, & joint le duc de Savoie.

En préſence même de Vendôme, déja nommé pour la campagne de Flandre, & peut-être plus négligent qu'à l'ordinaire, parce qu'il devoit partir ; Eugène paſſe l'Adigé, le Canal-blanc, enfin le Pô. Le duc d'Orléans, à qui Vendôme laiſſe le commandement de l'armée, va joindre la Feuillade devant Turin, n'ayant pu empêcher les Impériaux de joindre le duc de Savoie près d'Aſti. Si le duc d'Orléans avoit été le maître, on auroit marché aux ennemis, plutôt que de les attendre dans les lignes. Un ordre de la cour, dont le maréchal de Marſin étoit chargé, contre ſon propre ſentiment, fit tomber l'avis du prince. Pour obéir à l'ordre de la cour, on s'expoſa aux derniers malheurs.

Déroute de Turin.

En deux heures les lignes ſont forcées, les François diſperſés. Bagages, munitions, caiſſe militaire, tout reſte au pouvoir de l'ennemi. Marſin meurt d'une bleſſure. Le duc d'Orléans, auſſi bleſſé, ſe retire vers Pignerol. On n'a perdu

que deux mille morts : cependant tout eſt perdu en Italie, & le Piémont, & le Milanès, & le Modénois, & le Mantouan, & bientôt le royaume de Naples. En ſe retirant ſous Caſal, on auroit eu quelque reſſource. Le comte de Médavi, deux jours après la déroute de Turin, remporta une victoire complette à Caſtiglioné ſur le prince de Heſſe. Victoire inutile. On capitula pour ſauver ces troupes victorieuſes; on abandonna tout le pays à l'empereur. Une première faute avoit entraîné toutes ces pertes.

On lève de même le ſiège de Barcelone.

Les affaires d'Eſpagne ne parurent pas moins déſeſpérées. Le ſiège de Barcelone, où ſe trouva Philippe V, fut marqué de circonſtances déſaſtreuſes, comme celui de Turin. On ſe croyoit au moment de prendre la place, quand le comte de Toulouſe, fils naturel de Louis XIV, & grand-amiral, qui bloquoit le port, ſe retira devant une flotte angloiſe, trop ſupérieure. Le maréchal de Teſſé leva précipitamment le ſiège : il crut même que le roi ne pouvoit être en ſûreté qu'en ſe retirant par le Rouſſillon, pour revenir par Pampelune. Ce prince courageux fut obligé de prendre un parti ſi humiliant. Preſque ſans ſuite, ſans argent, accompagné du duc de Noailles, qui lui rendit les plus grands ſervices, il fit de la ſorte le tour des Pyrénées, avec une vive im-

patience de tenter encore la fortune. Cependant les ennemis triomphoient. Ils pénétrèrent juſqu'à Madrid; ils y firent proclamer l'archiduc. On imagina en France que Philippe V devoit s'aller établir en Amérique. Ce fut un projet du fameux Vauban; mais qu'auroit-on fait ſans marine?

L'archiduc proclamé à Madrid.

Il reſtoit une reſſource dans la vertu des Caſtillans. Fidèles à leur roi; indignés qu'on voulût les ſoumettre, malgré eux, à un autre prince; enchantés du courage & du mérite de la jeune reine, ils déployèrent tout le zèle d'un peuple intrépide, qu'anime le déſeſpoir. Bientôt la capitale eſt délivrée. Philippe y rentre, y eſt reçu avec des tranſports de joie. Chacun s'empreſſe de lui prodiguer des ſecours. Le maréchal de Berwick, fils naturel de Jacques II, défait les ennemis à Almanza, ſur la frontière de Valence. (1707.) Leur général étoit le comte de Ruvigni, françois, devenu pair d'Angleterre, ſous le nom de milord Galway. Voyant les efforts que faiſoient les Caſtillans, il écrivit à Londres que toutes les puiſſances de l'Europe ne pourroient détrôner un prince ſi chéri de ſes ſujets. Le duc d'Orléans venoit commander en Eſpagne. Il profita de la victoire d'Almanza, pour réduire la Valence & l'Aragon; il prit Lérida en Catalogne, que le grand Condé n'avoit pu prendre autrefois.

Fidélité & zèle des Caſtillans.

1707. Berwick remporte la victoire d'Almanza, qui eſt ſuivie d'autres ſuccès.

Ces événemens ranimoient un peu l'eſpérance. Le maréchal de Villars avoit d'ailleurs des ſuccès en Allemagne, après avoir forcé & raſé les lignes de Stolhoffen, qu'on regardoit comme imprenables; il mit à contribution la Franconie & la Souabe. C'étoit une eſpèce de prodige, qu'après les plus terribles déſaſtres, la France ne fût pas même entamée. Mais le duc de Savoie & le prince Eugène y pénétrèrent enfin par le col de Tende. Ils aſſiégèrent Toulon, qu'une flotte angloiſe bombarda en même temps. Si cette ville eût été priſe, la Provence & le Dauphiné tomboient vraiſemblablement entre les mains de l'ennemi. Le roi fit partir le duc de Bourgogne, pour animer par ſa préſence les troupes & les peuples; mais le jeune prince n'eut pas beſoin de continuer ſa route. La diſette, les maladies, des ſecours venus à propos, firent lever le ſiège & diſſipèrent les alarmes de ce côté-là.

Siège de Toulon.

1708.

On étoit cependant menacé de nouveaux malheurs. Une tentative ſur l'Écoſſe, en faveur du prétendant, n'eut aucun ſuccès. Le chevalier de Forbin ſauva la flotte; & c'étoit beaucoup de la ſauver, malgré les Anglois & les vents contraires. Louis eſpéroit davantage de la campagne de Flandre. Ce duc de Bourgogne, célèbre par les vertus que lui avoit inſpiré Fénelon, y

Tentative ſur l'Écoſſe.

Campagne de Flandre.

commandoit une armée de cent mille hommes ; & Vendôme ſervoit ſous lui. La priſe de Gand & d'Ipres, conquête d'autant plus facile qu'on entretenoit des intelligences dans ces deux places, ſembla préſager de grands ſuccès. Malheureuſement le prince pieux, & ſes courtiſans, ne s'accordoient point avec le général indévot : la différence de caractère & de principes rompit l'union dont ils avoient beſoin pour réuſſir. L'eſſentiel au fond n'étoit pas de bien penſer, mais de bien faire ſon devoir en ſervant l'état. Le prince Eugène & Marlborough, étroitement unis dans l'action, ainſi que dans le conſeil, profitèrent des fautes que cette méſintelligence devoit occaſionner. Ils mirent en déroute l'armée françoiſe à Oudenarde. Ils aſſiégèrent Lille : entrepriſe téméraire en apparence, que l'événement juſtifia. La belle défenſe du maréchal de Boufflers, pendant près de quatre mois, ne ſervit qu'à augmenter la gloire des vainqueurs. Ils s'emparèrent enſuite de Gand, de Bruges. Paris trembloit, & avec raiſon ; car des partiſans ennemis, commandés par un François, s'étoient avancés ſi près de Verſailles, qu'ils avoient enlevé le marquis de Béringhen, premier écuyer, le prenant pour le dauphin.

Le duc de Bourgogne & Vendôme ne s'accordent pas.

Bataille d'Oudenarde ; priſe de Lille, &c.

Terreur dans Paris.

1709. L'année 1709 mit le comble aux calamités.

Clément XI (Albani) favorable à la maiſon de France, voyant l'état eccléſiaſtique menacé par les Impériaux, fut contraint de reconnoître l'archiduc. Son ſuffrage étoit important dans l'opinion de peuples ſuperſtitieux, qui abhorroient les hérétiques dont ce prince tiroit toute ſa force. Les Anglois enlevèrent la Sardaigne à l'Eſpagne, & la donnèrent à l'empereur. Ils avoient pris Port-Mahon, l'année précédente. Les Maures s'étoient emparés d'Oran, ſur les côtes d'Afrique. La monarchie tomboit en ruines de toutes parts.

Philippe V s'affoiblit toujours.

A tant de pertes ſe joignent les fléaux de la nature. Un hiver affreux ne laiſſe aucune eſpérance de récolte. La France épuiſée ſemble incapable de nouveaux efforts. Les provinces retentiſſent de murmures. Louis demande la paix, ſans ſe flatter d'obtenir des conditions ſupportables : il cherche uniquement à convaincre ſes peuples qu'il continue la guerre malgré lui. En effet, le marquis de Torci, miniſtre des affaires étrangères, qui étoit allé négocier en perſonne, eſſuie à la Haie les hauteurs du grand-penſionnaire Héinſius, uni à Marlborough & au prince Eugène dans le deſſein d'accabler la France. Leurs propoſitions révoltent. Ils exigent que le roi ſe joigne à eux pour détrôner ſon petit-fils, qu'il renonce

Louis demande inutilement la paix.

Torci à la Haie.

Propoſitions des ennemis.

à la ſouveraineté de l'Alſace, qu'il cède dix villes de Flandre aux Hollandois, &c. Ces odieuſes propoſitions eurent un bon effet pour Louis XIV. Il expoſa aux yeux du public, par une lettre circulaire, & l'injuſtice cruelle des ennemis, & la néceſſité de ſe défendre contre eux. L'indignation & l'honneur ſuſpendirent le ſentiment des maux que l'on ſouffroit.

Villars & Boufflers en Flandre.

Une armée d'environ ſoixante & dix mille hommes étoit en Flandre, & Villars en avoit le commandement. Le maréchal de Boufflers, quoique ſon ancien, avoit demandé & obtenu de ſervir ſous lui : généroſité plus glorieuſe, ſans doute, qu'un commandement en chef. On venoit de perdre Tournai. Eugène & Marlborough, avec environ quatre-vingt mille hommes, alloient former le ſiège de Mons. Ils attaquent les François, qui veulent s'oppoſer à leur deſſein.

Bataille de Malplaquet.

Cette bataille de Malplaquet l'emporte ſur toutes les autres, par l'opiniâtreté des combattans & par le ſang répandu. Le ſoldat françois avoit manqué de pain la veille. Il jette une partie de celui qu'on vient de lui diſtribuer ; il oublie même ſes beſoins, pour ſe livrer à ſon ardeur martiale. L'aîle gauche des ennemis, compoſée de troupes hollandoiſes, eſt taillée

en pièces. Mais Marlborough gagne du terrein. Villars eſt bleſſé en courant s'oppoſer à ſes progrès : on perd le champ de bataille ; & la retraite ſe fait en bon ordre par Boufflers. La perte de la France ne montoit qu'à environ huit mille hommes : celle des alliés montoit à plus de vingt mille. Cependant ils prirent Mons. L'opinion influe quelquefois prodigieuſement dans les ſuccès de la guerre. Un champ de bataille perdu ſuffiſoit pour abattre la confiance de ceux qui reſtoient les plus forts. Le jour même de l'action, Villars fut d'avis, malgré ſa bleſſure, de marcher le lendemain à l'ennemi. Les coups de vigueur lui parurent toujours préférables, ſur-tout avec des François, à cette prudence quelquefois timide, qu'inſpiroit alors une longue ſuite de malheurs.

Projet des ennemis ſur la Bourgogne, manqué.

On s'étoit vu encore menacé d'une invaſion, de l'autre côté du royaume. Le duc de Savoie avoit paſſé les Alpes, & pris Anneci : il devoit s'avancer juſqu'en Bourgogne, où les Impériaux comptoient le joindre, après avoir pénétré dans la Franche-comté. Cette entrepriſe hardie, concertée avec prudence, échoua par la défaite du comte de Merci à Rumersheim. Le comte du Bourg, (depuis maréchal de France,) eut la gloire de le vaincre, & de raſſurer en partie

le royaume. Mais ſi la guerre ne finiſſoit point, à quoi falloit-il encore s'attendre ? Louis doit s'humilier de nouveau ſous le poids de l'infortune.

CHAPITRE VI.

Suite de la guerre. — Mort de l'empereur Joſeph. — Intrigues à Londres. — Diſgrace de Marlborough, & préliminaires de paix.

1710. Offres humiliantes de Louis XIV.

Ce conquérant terrible, qui en 1672 avoit preſque ſubjugué toute la Hollande, & qui en refuſant aux vaincus des conditions tolérables, leur avoit inſpiré le courage du déſeſpoir, ſe trouve réduit à demander aux mêmes Hollandois une paix humiliante, perſuadé qu'il ne ſauroit l'obtenir que par leur moyen. Il leur offroit une barrière, dans laquelle étoient compris Tournai & Lille; il offroit de rendre Straſbourg & Briſac, de combler le port de Dunkerque, de reconnoître l'archiduc pour roi d'Eſpagne, de ne donner aucun ſecours à Philippe V, &c. On peut juger par ſes offres, de l'épuiſement où ſe trouvoit la nation & de l'affreuſe ſituation du royaume.

On ne pouvoit les rejeter ſans imprudence.

Si le bien général l'eût emporté ſur les paſſions particulières, il n'y avoit point à balancer ſans doute. Les alliés ne ſouffroient-ils pas auſſi? ne s'épuiſoient-ils pas? étoient-ils aſſurés de

vaincre toujours? un revers de fortune ne pouvoit-il pas leur arracher les grands avantages, qu'un trait de plume leur procuroit ſolidement? Mais d'une part, l'ambition d'Eugène & de Marlborough vouloit prolonger la guerre; de l'autre, l'orgueil du grand penſionnaire Héinſius ſe plaiſoit à écraſer Louis XIV. La Hollande n'avoit plus de ſtathouder, depuis la mort de Guillaume III. Cependant Héinſius, moins ambitieux que Guillaume, ſuivoit à l'égard de la France le même ſyſtême de politique, & ſe livroit aux mouvemens que lui imprimoient les deux généraux.

On veut néanmoins qu'il détrône lui-même ſon petit-fils.

Les ambaſſadeurs françois, reçus comme par grace dans la petite ville de Gertruydemberg, (car on ne daigna point les admettre à des conférences avec les autres plénipotentiaires,) voyant leurs propoſitions rejetées d'un ton de mépris, s'abaiſsèrent juſqu'à promettre des ſecours d'argent contre Philippe V. Les ennemis pouſsèrent la barbarie juſqu'à exiger que le roi tournât ſes armes contre lui, qu'il s'obligeât de le détrôner, ſeul, dans l'eſpace de deux mois. Sans cette condition, ils refuſoient de traiter. C'étoit rendre la paix impoſſible, & ſe rendre, aux yeux du genre humain, coupable de toutes les atrocités d'une guerre injuſte.

Pour comble de maux, la fortune excitoit l'arrogance des alliés. Ils prirent Douai, Béthune, Saint-Venant, Aire. Les barrières de la France tomboient l'une après l'autre. La misère publique inſpiroit par-tout le déſeſpoir. Un nouvel édit de finance impoſa le dixième des revenus; & cet impôt, malheureuſement néceſſaire, fut enregiſtré ſans obſtacle. Les affaires n'alloient pas mieux en Eſpagne. On vit le moment où toute eſpérance étoit perdue. Nouveaux malheurs de la France.

Après la bataille d'Almanza, en 1707, ſuivie en 1709 d'une autre victoire, que remporta le marquis de Bay à la Gudina, dans l'Eſtramadoure, Philippe V ſe trouva encore ſur le point d'être chaſſé de ſon royaume. Louis XIV avoit rappelé ſes troupes, pour ſe défendre lui-même. Les Eſpagnols, deux fois battus en Catalogne, ſont encore défaits à Saragoſſe par Stharemberg, célèbre général allemand. Philippe abandonne de nouveau ſa capitale. L'archiduc rentre à Madrid, & s'y fait de nouveau proclamer. Mais la triſteſſe peinte ſur le viſage des Caſtillans annonce leur fidélité au roi légitime. Philippe V abandonne encore Madrid.

On avoit demandé un ſeul homme à la cour de France, le fameux duc de Vendôme, qui ne ſervoit plus depuis la campagne de Lille. Jamais général ne ſut mieux que lui inſpirer l'enthouſiaſme Vendôme en Eſpagne.

militaire. Il arrive ; on croit avoir trouvé un ſauveur. Les grands d'Eſpagne délibèrent ſur le rang qu'on lui donnera : *Tout rang m'eſt bon*, dit ce héros ; *je ne viens point vous diſputer le pas : je viens ſauver votre roi.* Bientôt il a une armée, de l'argent : le zèle de la nation ſemble faire l'impoſſible. L'archiduc ſort de Madrid. Vendôme, y ayant reconduit le roi, court aux ennemis étonnés ; aſſiége dans Brihuéga le général anglois Stanhope, le fait priſonnier avec cinq mille hommes ; & remporte le lendemain, à Villaviciosa, une victoire déciſive ſur Stharemberg. Philippe ſe montra glorieuſement dans cette journée. Il avoit été blâmé, ainſi que l'archiduc, de ne point animer les troupes par ſa préſence. Le comte de Peterborough diſoit, après la bataille d'Almanza : *On eſt bien bon de ſe battre pour eux !* Cependant Philippe étoit brave, il avoit combattu pluſieurs fois ; il auroit toujours été à la tête de ſes troupes, ſi des raiſons d'état n'avoient retenu ſon ardeur.

Siège de Brihuéga ; bataille de Villaviciosa

1711. L'empereur Joſeph I, dont le bonheur s'étoit conſtamment ſoutenu, qui avoit démembré à ſon profit une partie de la monarchie eſpagnole, qui avoit diſpoſé arbitrairement des états de l'électeur de Bavière, qui triomphoit de l'humiliation du roi de France, qui venoit encore de dompter les

Mort de l'heureux empereur Joſeph.

les rebelles de Hongrie, mourut le 17 avril âgé de trente-trois ans, au comble des proſpérités humaines. Son frère, Charles (VI), qu'on s'efforçoit d'élever ſur le trône d'Eſpagne, étoit ſon héritier, & fut élu empereur après un interrègne de ſix mois. La paix devoit être le fruit de cet événement imprévu.

Charles VI lui ſuccède.

Elle ſe préparoit en Angleterre depuis quelque temps. Des intrigues de cour y ſervirent l'humanité. C'eſt une circonſtance trop remarquable pour ne pas fixer l'attention. Rien ne prouve mieux combien le caprice, la fantaiſie, les petites choſes, influent quelquefois dans le ſort des peuples & des empires.

Intrigues ſecrètes pour la paix en Angleterre.

Il y avoit toujours entre les Whigs & les Torys une oppoſition d'autant plus vive, que la religion ſe joignoit à la politique pour les diviſer; car les premiers conſervoient des principes de preſbytériens, & les autres étoient zélateurs de l'épiſcopat. Marlborough étant déclaré en faveur des Whigs, cette faction dominoit, perſécutoit même. Ennemie de la paix, elle entroit dans toutes les vues du général, qui fondoit ſur la guerre ſon crédit & ſon immenſe fortune. La ſoif de l'or, paſſion indigne d'un ſi grand homme, ne contribuoit pas moins que celle des honneurs, à le rendre l'ennemi irréconciliable des Bourbons.

Les Whigs dominoient à Londres.

Crédit & vices de Marlborough.

Sa femme gouvernoit la reine Anne ; le grand-tréſorier, Godolphin, étoit ſon ami & beau-père d'une de ſes filles ; le comte de Sunderland, ſecrétaire d'état, ſon gendre, ne lui étoit pas moins dévoué. Ainſi il pouvoit diſpoſer de tout, tant que la cour ne changeroit point.

Sa femme abuſe de la faveur.

Mais la ducheſſe de Marlborough, fière juſqu'à l'inſolence, oublia que l'on doit ménager la faveur avec adreſſe pour ſe mettre à l'abri des diſgraces. Elle fit trop ſentir à la reine l'empire qu'elle exerçoit ſur ſon ame : elle lui donna tant de dégoûts, qu'en 1708 une autre favorite, milady Masham, ſa parente & ſa créature, étoit déja une rivale prête à la ſupplanter. Dès-lors on forma des cabales contre le duc. Les Torys ſe ranimèrent. Harley, depuis comte d'Oxford, ſecrétaire d'état, & le fameux Saint-Jean, depuis comte de Bolingbroke, formèrent le plan d'une révolution.

Harley & Bolingbroke.

Les Torys mettent en jeu la religion.

Dans les pays où le peuple a de l'influence, il faut néceſſairement le remuer, ſelon les vues qu'on ſe propoſe, par des moyens analogues à ſa manière de penſer ou de ſentir ; & les reſſorts de la religion ſont preſque toujours les plus efficaces. Le docteur Sacheverel, un de ces enthouſiaſtes ardens qui, ſans lumières, peuvent entraîner la multitude, prêcha, imprima ſes

Sacheverel.

déclamations en faveur de l'obéiſſance paſſive, en faveur de l'intolérance religieuſe, en un mot contre les principes & le gouvernement des Whigs. La chambre des communes l'accuſa en 1709. Son procès échauffa les têtes. Le clergé, le peuple, ſe déclarèrent ſes partiſans, avec tant de chaleur qu'on craignit une ſédition. La reine aſſiſta aux ſéances, comme ſpectatrice. On n'ignoroit pas qu'elle approuvoit une doctrine favorable à la royauté. Pluſieurs des principaux Torys avouèrent que les ſermons du docteur étoient abſurdes; mais ils ſoutinrent qu'il n'y avoit pas matière de condamnation. Sacheverel fut jugé coupable, ſeulement à la pluralité de dix-ſept voix. Le parlement fit brûler ſes ſermons, & lui interdit la chaire pour trois ans. On s'attendoit à une ſentence plus rigoureuſe. Les Torys ſe crurent triomphans, & intriguèrent davantage.

Ses ſermons ſont brûlés par ordre du parlement.

Tel étoit le foible de la reine pour la ducheſſe de Marlborough, que celle-ci, en modérant ſon humeur altière, auroit pu ſe maintenir encore long-temps. Elle ſe rendit enfin inſupportable par ſes hauteurs, par ſes vivacités. La nouvelle favorite, qu'elle inſulta, ſaiſit les occaſions de vengeance. Anne, bleſſée au vif, rompit ſes liens. Bientôt Godolphin, Suderland, & les

Diſgrace de la ducheſſe de Marlborough.

Grand's chan-

gemens par de petits moyens.

autres chefs du parti Wigh, furent congédiés de la cour. Le miniſtère changea de face. Il falloit changer auſſi le parlement On fit reparoître ſur la ſcène le docteur Sacheverel; on lui donna un bénéfice : le clergé & le peuple ſe livrèrent à une ſorte d'enthouſiaſme, qui dirigea preſque toutes les élections ſur des Torys. Sans ce petit moyen, peut-être la révolution ne ſe faiſoit pas. Le peuple eſt par-tout le même.

Déchaînement des Torys contre le duc de Marlborough.

Dès que les Torys furent les plus forts, ils devinrent, comme les Whigs, inſolens & perſécuteurs. Ils ſe déchaînèrent contre les anciens miniſtres, & contre le duc de Marlborough. Les grandes actions, les grands ſervices de ce général, étoient effacés par la haine du parti. On ne parloit que de ſon inſatiable avidité ; on lui imputoit les choſes les plus odieuſes ; on inſultoit à ſes talens ; on mettoit en problême juſqu'à ſon courage. La légéreté & l'ingratitude des Athéniens ſembloient dominer le génie anglois : ou plutôt les Anglois, dans l'effervescence des factions, ſe montroient ce qu'ils ont toujours été en pareilles circonſtances, moins raiſonnables qu'emportés & injuſtes.

Obſtacles à la paix.

Cependant la cour n'oſoit pas ôter à Marlborough le commandement de l'armée. Tant que la guerre dureroit, il étoit preſque sûr de con-

ſerver beaucoup de pouvoir ; & quelque diſpoſition que la reine Anne eût à la paix, les préjugés de la nation contre la France, & l'orgueil de la victoire, y oppoſoient de puiſſans obſtacles.

Après la mort de Joſeph I, les motifs de guerre ne ſubſiſtoient plus.

Mais l'empereur Joſeph étant mort, l'archiduc Charles héritant de tous ſes états, l'Angleterre devoit ſuivre un autre ſyſtême. Elle s'épuiſoit pour la cauſe d'autrui ; elle ſupportoit le poids de la guerre : la Hollande & la maiſon d'Autriche en recueilloient les avantages. Si l'équilibre de l'Europe avoit fait prendre les armes ; ſi l'on avoit craint que la maiſon de France, établie ſur le trône d'Eſpagne, n'emportât la balance de ſon côté, falloit-il mettre ſur la même tête toutes les couronnes, qui avoient rendu autrefois la maiſon d'Autriche trop redoutable ? N'étoit-il pas temps de finir les calamités de l'Europe ? n'étoit-ce pas ce que l'Angleterre pouvoit exécuter de plus glorieux ?

Négociations ſecrètes à Verſailles.

Les engagemens pris avec les alliés, gênoient la reine Anne & ſes miniſtres. On avoit déja entamé avec la cour de Verſailles une négociation ſecrète, par le moyen d'un prêtre inconnu, nommé Gaultier, qui aſſura le miniſtre de Louis XIV, que, ſi l'on vouloit, la paix pouvoit ſe faire ſans l'entremiſe de la Hollande. *C'étoit*,

ſelon l'expreſſion de Torci lui-même dans ſes Mémoires, *demander à un malade attaqué d'une longue & dangereuſe maladie, s'il veut en guérir.* Le poëte Prior fut employé dans cette négociation; & ce qui eſt rare, on agiſſoit de part & d'autre avec une égale ſincérité.

Marlborough prend Bouchain.

On continuoit cependant la guerre. Si, d'un côté, la priſe de Girone par le duc de Noailles (janvier 1711) augmenta les eſpérances en Eſpagne; de l'autre, Marlborough fit encore trembler la France. Quoique Villars eût remporté quelques avantages, au commencement de la campagne, il vint à bout de forcer nos lignes. Il tenta le ſiège de Bouchain; entrepriſe hardie où il eut le même ſuccès. Il n'avoit preſque plus d'obſtables à rencontrer juſques à Paris.

Préliminaires de paix.

Heureuſement les vues pacifiques de la cour de Londres enchaînèrent l'ambition de ce général. Malgré l'empereur & les états-généraux, on ſigna enfin les préliminaires de la paix, par leſquels on aſſuroit une barrière aux alliés, la démolition de Dunkerque, &c. Marlborough fut dépouillé de ſes charges, mais conſerva les richeſſes qu'il avoit acquiſes pendant la guerre. Accuſé de péculat, il auroit peut-être été la victime des Torys, ſi la reine, par une prudente modération, n'eût fait traîner en longueur ce procès trop odieux.

Il perd ſes charges.

En vain le prince Eugène ſe rendit à Londres, dans la vue de croiſer les projets du miniſtère. Il y reçut des honneurs, & perdit ſon eſpérance. Du moins il fit éclater ſon eſtime pour le héros diſgracié. Dînant un jour chez le comte d'Oxford (Harley), l'auteur de la révolution, & ce miniſtre lui diſant, qu'il ſe félicitoit d'avoir chez lui le plus grand général de l'Europe: *Si je le ſuis*, répondit Eugène, *c'eſt à vous que je le dois.* Marlborough ne pouvoit être mieux loué, ni mieux vengé des inſultes de ſes ennemis.

Eugène à Londres.

Ce fut pour les Hollandois une juſte punition de leur arrogance, de voir l'Angleterre ſur le point de les abandonner. On leur déclara, au nom de la reine Anne, que s'ils différoient de concourir aux préliminaires, on prendroit ce retardement pour un refus. Ils conſentirent alors à ouvrir des conférences à Utrecht, où nous verrons naître une paix que toutes les nations devoient déſirer avec ardeur.

Les Hollandois forcés de conſentir aux conférences.

ÉPOQUE
DE LOUIS XIV.

LIVRE QUATRIÈME.

Contenant la fin du règne de Louis XIV; & l'hiſtoire du czar Pierre I & de Charles XII.

CHAPITRE PREMIER.

Négociations d'Utrecht.—Victoires de la France.—Fin de la guerre en 1714.

1712. L'empereur & la Hollande oppoſés à la paix.

LE congrès d'Utrecht s'ouvrit en janvier 1712, & ne répondit pas d'abord aux eſpérances de Louis XIV. Quelque deſir que la reine Anne eût de la paix, elle vouloit, autant qu'il ſeroit poſſible, ſatisfaire ſes alliés, dont les ſentimens n'étoient rien moins que pacifiques. L'empereur Charles VI s'oppoſoit à tout démembrement de la monarchie eſpagnole. Les Hollandois ne bornoient point leurs prétentions ſur la barrière qu'ils exigeoient,

On les avoit toujours vu négocier avec une mauvaiſe foi hériſſée d'épines, ne s'expliquant pas ſur l'objet de leurs demandes, ſe réſervant à demander ſelon les conjonctures, & voulant que la France ſe mît preſque à leur diſcrétion.

Embarras des plénipotentiaires anglois.

D'un autre côté, les plénipotentiaires anglois, réſervés & timides, par la crainte des changemens ſi communs en Angleterre, crainte d'autant mieux fondée que l'on prévoyoit un nouveau règne: « ces plénipotentiaires, dit Torci, loin » de s'ouvrir à ceux de France, parloient encore » en ennemis. Ils ſuivoient à la lettre les ordres » qu'ils avoient reçus; leurs inſtructions étoient » les garans de leur conduite. Il eſt dangereux » d'en tenir une différente dans un pays de » variations, où, ſuivant la ſupériorité des » partis, on eſt jugé digne ou de récompenſe ou » de punition; incertitude malheureuſe, que » les plénipotentiaires de France n'avoient point » à craindre, obéiſſant au roi ſeul, n'ayant à » plaire qu'à lui, & sûrs d'y parvenir en exécutant ponctuellement les ordres clairs & précis, » que ſa majeſté leur donnoit ſans réſerve de » ſecret. » Ce trait donne une idée aſſez juſte de la différence des gouvernemens. Torci devoit, ſans doute, préférer celui de Verſailles.

Nouvel obſtacle par la mort des enfans de France.

A tant de cauſes de lenteur, ſe joignit un obſtacle imprévu, dont le principe étoit affreux pour Louis XIV. Il avoit perdu en 1711 le dauphin, ſon fils unique. Le duc de Bourgogne, ſecond dauphin, mourut auſſi, âgé de trente ans; prince digne de tous les regrets, puiſqu'on attendoit de lui le règne d'un ſage. La dauphine ſa femme l'avoit devancé au tombeau, de ſix jours. Peu de jours après, expira le duc de Bretagne, leur fils aîné. Le duc d'Anjou, le cadet (depuis Louis XV) étoit auſſi menacé d'une mort prochaine. Le droit de ſucceſſion à la couronne pouvoit donc bientôt paſſer au roi d'Eſpagne, ſecond fils du premier dauphin; & par cet enchaînement de malheurs, l'union des deux couronnes, objet des alarmes de l'Europe, n'étoit plus contraire à la vraiſemblance.

On exige une renonciation de Philippe V.

C'eſt ce qui détermina la reine Anne à demander, comme une condition eſſentielle de la paix, que Philippe V renonçât purement & ſimplement à la couronne de France, & tranſmît ſes droits au duc de Berri, ſon frère cadet. Dans le conſeil de Verſailles, on jugea qu'une telle renonciation ſeroit nulle par les lois fondamentales du royaume. On eut la bonne foi de le déclarer; & Torci appuya ce jugement ſur un paſſage de Jérôme Bignon, qui ſuppoſe que la

Elle ſeroit nulle, ſelon la cour de Verſailles.

loi fondamentale dont il s'agit, eſt aux yeux de la nation l'ouvrage de dieu même, & que dieu ſeul a le pouvoir de l'abolir. On pouvoit mieux raiſonner que Jérôme Bignon ſur cet objet, ſans porter atteinte aux droits inconteſtables de la famille règnante. Dans les grandes affaires ſur-tout, il importe de n'alléguer que de ſolides raiſons.

Réponſe de Bolingbroke.

Bolingbroke, ſecrétaire d'état de la reine, répondit avec ſageſſe: « Nous voulons croire » que vous tenez en France, qu'il n'y a que » dieu ſeul qui puiſſe abolir la loi, ſur laquelle » votre droit de ſucceſſion eſt fondé. Mais vous » nous permettrez auſſi de croire en Angleterre, » qu'un prince peut ſe départir de ſes droits par » une ceſſion volontaire, & que celui en faveur » de qui il auroit fait la renonciation, pourroit « être ſoutenu avec juſtice dans ſes prétentions, » par les puiſſances qui en auroient garanti le » traité. »

Alternative propoſée au roi d'Eſpagne.

La néceſſité, plus forte que tous les raiſonnemens, perſuade bientôt Louis XIV. Il exhorte ſon petit-fils à cette démarche indiſpenſable. Pour faciliter la paix, l'Angleterre propoſe encore une alternative: ou que Philippe faſſe la renonciation demandée, ou qu'il cède l'Eſpagne au duc de Savoie, dont il aura en échange les états,

avec le Montferrat, le Mantouan, les royaumes de Naples & de Sicile. En cas qu'il parvînt à la couronne de France, lui ou quelqu'un de ſes deſcendans, on conſentoit qu'elle fût réunie à tous ces états, excepté la Sicile qui en ſeroit détachée pour la maiſon d'Autriche. Louis préféroit ce dernier expédient. « Je regarderai » comme le plus grand bonheur de ma vie, écri- » voit-il au roi d'Eſpagne, que vous preniez la » réſolution de vous rapprocher de moi, & de » conſerver des droits que vous regretterez un » jour inutilement, ſi vous les abandonnez. » Mais Philippe préféra l'Eſpagne : il crut le devoir à ſa gloire & au zèle de ſes ſujets. Il conſentit à la renonciation, & l'on convint d'une ſuſpenſion d'armes. Les Anglois voulurent qu'on leur remît Dunkerque juſqu'à la concluſion de la paix : on le fit, parce qu'une confiance mutuelle règnoit entre les deux cours, & parce qu'on étoit preſſé de conclure.

Il conſent à la renonciation, contre les vœux de Louis XIV.

Cependant la Hollande avoit redoublé ſes efforts pour la premiere campagne. Eugène prit le Queſnoi. Il propoſa au duc d'Ormond, général de l'armée angloiſe, de livrer une bataille. C'eſt alors que la ſuſpenſion d'armes entre la France & l'Angleterre fut déclarée. Le duc ſe retira ; mais la plupart des troupes étrangères, qui

Les Anglois ſe ſéparent des alliés.

étoient à la ſolde de la reine Anne, refusèrent de le ſuivre. Encore ſupérieur par le nombre, Eugène forma le ſiège de Landreci. La France étoit aux abois. On délibéra ſi le roi quitteroit Verſailles. Il ſe montra réſolu, en cas de nouveau malheur, de convoquer toute la nobleſſe, de la conduire à l'ennemi, & de mourir en combattant. Ce monarque, plus grand dans l'adverſité que dans le faſte de ſes triomphes, intéreſſe les cœurs ſenſibles, après avoir long-temps ébloui les yeux.

Eugène aſſiège Landreci.

Courage du roi.

Il étoit temps que les ennemis éprouvaſſent, à leur tour, combien on s'aveugle en comptant ſur la fortune. Un curé & un magiſtrat de Douai imaginèrent les premiers, qu'il ſeroit facile d'attaquer deux poſtes eſſentiels du prince Eugène, dont les lignes s'étendoient extrêmement, & dont le camp ſe trouvoit fort éloigné. Une idée conçue au haſard, peut faire éclore de grands deſſeins. Sur l'avis qu'en eurent les maréchaux de Villars & de Monteſquiou, fut tracé le plan d'une expédition qui ſauva la France. Que n'avoit-on pas à craindre, ſi elle ne réuſſiſſoit point?

Projet d'attaquer les ennemis.

Villars feint de vouloir attaquer le camp d'Eugène; il l'amuſe, & va fondre ſur Denain, où le duc d'Albemarle étoit retranché. Il force les

Journée de Denain & ſes ſuites.

24 juillet.

retranchemens, il fait priſonnier le général avec tout ce qui reſte de troupes. Il emporte bruſquement les différens poſtes le long de la Scarpe. Il attaque Marchiennes, le dépôt des magaſins de l'ennemi, & s'en rend maître au bout de trois jours. Eugène lève le ſiège de Landreci. On lui reprend Douai, le Queſnoi, Bouchain. Il ſe retire, ayant perdu ſans bataille une grande partie de ſon armée, dont quarante bataillons reſtent priſonniers. La ſupériorité ſe trouve dès-lors du côté de la France; & les ennemis de la paix ſont punis de leur imprudente & cruelle ambition. Si Villars avoit eu moins d'audace & d'activité, s'il n'avoit pas ſaiſi tous les momens, s'il s'étoit rendu aux avis de quelques-uns des officiers généraux, le roi n'auroit point trouvé dans cette campagne déciſive la fin de ſes infortunes.

Renonciation de Philippe V; comment publiée en France.

Alors ſe fit ſolennellement la renonciation de Philippe V. La cour de Londres avoit demandé que les états-généraux de France la ratifiaſſent. » Mais, dit Torci dans ſes Mémoires, l'autorité » que les étrangers attribuent aux états étant » inconnue en France, le roi changea cette » clauſe : il promit ſeulement qu'il accepteroit » la renonciation du roi ſon petit-fils; qu'elle » ſeroit enſuite publiée par ſon ordre, & regiſtrée

» dans tous les parlemens du royaume de la » manière la plus ſolennelle. « Effectivement, depuis 1614, on ne connoiſſoit plus d'aſſemblée nationale que par l'hiſtoire. Le duc de Berri, frère de Philippe, renonça de même à la couronne d'Eſpagne en cas qu'il parvînt à celle de France; le duc d'Orléans auſſi. Le meilleur garant de ces renonciations étoit, ſans doute, l'inquiétude de l'Europe pour l'équilibre.

Les *cortès*, autrefois ſi puiſſantes en Eſpagne, aujourd'hui nulles comme nos états-généraux, confirmèrent la renonciation de Philippe. Elles firent plus : l'ordre de la ſucceſſion fut changé en faveur des mâles. Au lieu que les filles héritoient de la monarchie eſpagnole, préférablement aux princes plus éloignés qu'elles, on régla que les mâles auroient déſormais la préférence. Sans cela, les deſcendans de Philippe V auroient pu voir la couronne paſſer un jour à des étrangers, par mariage; & la renonciation auroit tourné à leur préjudice. Un objet ſi important étoit digne de l'aſſemblée des *cortès*.

Les *cortès* changent l'ordre de la ſucceſſion en Eſpagne.

Tout obſtacle etant levé du côté de la cour de Londres, les Hollandois changèrent de ton. Ils demandèrent humblement à renouer les conférences, rompues avec eux. L'abbé de Polignac, ſecond plénipotentiaire de Louis XIV, écrivit

La Hollande s'humilie à ſon tour, pour avoir la paix.

en ces termes : « Nous prenons la figure que » les Hollandois avoient à Gertruydenberg, & » ils prennent la nôtre. C'eſt une revanche com- » plette. Le comte de Sinzendorf (miniſtre de » l'empereur) ſent bien vivement ſa décadence ». Conſternés de la dernière campagne, il falloit que les états-généraux ſuiviſſent les mouvemens de l'Angleterre, quelque effort que fît la cour de Vienne pour les retenir.

1713. Traité d'Utrecht.

Enfin la paix fut ſignée à Utrecht, conformément aux préliminaires dont Louis étoit convenu. Indiquons les principaux articles des traités.

Articles pour l'Angleterre.

1°. La France s'oblige à ne pas ſouffrir ſur ſes terres le Prétendant, à ne point reconnoître les droits des Stuarts. Elle garantit l'ordre de ſucceſſion établi en faveur de la maiſon de Hannover. * La baie de Hudſon, les îles de Saint-Chriſtophe & de Terre-neuve, l'Acadie ou

* Le parlement d'Angleterre avoit déclaré que, ſi la reine Anne mouroit ſans enfans, la couronne paſſeroit à la princeſſe Sophie, fille de l'électeur Palatin Frédéric V, petite-fille de Jacques I, & mère de Georges de Brunſwick, électeur de Hannover, qui règna en vertu de cet acte. On a compté quarante-cinq perſonnes, que le droit de la naiſſance auroit dû faire paſſer avant lui. Mais les Anglois n'avoient conſulté que leur haine pour la ligue catholique.

nouvelle Écoſſe, ſont cédées à l'Angleterre; acquiſitions importantes en Amérique. On comblera le port, & on démolira les fortifications de Dunkerque, avec promeſſe de ne les jamais réparer. L'Eſpagne cède aux Anglois, Gibraltar, l'île de Minorque, & l'*aſſiento* ou le commerce des Nègres pour trente ans.

Barrière de la Hollande.

2°. La France s'engage de remettre les Pays-bas eſpagnols aux états-généraux, pour la maiſon d'Autriche qui les poſſédera en toute ſouveraineté. Aucune place de ces provinces ne pourra jamais appartenir à cette couronne, ni même à aucun prince du ſang. Les Hollandois auront garniſon dans les places deſtinées à leur barrière, (ſelon un traité qu'ils avoient conclu avec l'Angleterre.) On ajoute aux places dont il s'agit, Tournai, Ipres, Menin, &c. Mais en échange Lille, Aire, Béthune & Saint-Venant, ſont reſtitués à Louis XIV.

Le duc de Savoie roi de Sicile, &c.

3°. Le duc de Savoie eſt reconnu pour héritier de la monarchie eſpagnole, au défaut de la poſtérité de Philippe V. Le ſommet des Alpes ſervira de limite entre la France & ſes états. La France lui cède Exille, Féneſtrelle, Château-dauphin, &c. L'Eſpagne lui cède le royaume de Sicile, ſous la clauſe de réverſion, au défaut d'héritiers mâles. Victor-

Amédée gagnoit beaucoup par ſa défection.

Maiſon de Bavière.

4°. L'électeur de Bavière gardera le Luxembourg & le comté de Namur juſqu'à ce qu'il ſoit dédommagé de ſes pertes. (Philippe V lui avoit donné la ſouveraineté des Pays-bas eſpagnols, dont il ne conſervoit que cette partie.) On lui accorde auſſi le royaume de Sardaigne. Le rétabliſſement de ce prince & de l'électeur de Cologne, ſon frère, fut toujours un des principaux objets de la généroſité du roi de France.

Maiſon d'Autriche; l'Empire.

5°. Outre les Pays-bas, on laiſſe à la maiſon d'Autriche le royaume de Naples & le Milanès. Louis abandonne à l'empire Landau, Kehl & Briſac. L'électeur de Brandebourg eſt reconnu roi de Pruſſe, & on lui cède la Gueldre eſpagnole.

Portugal; Eſpagne.

6°. Le Portugal fut compris dans la paix générale. Toutes les puiſſances contractantes reconnurent Philippe V, qui ne perdit que des états dont la poſſeſſion étoit peut-être plus funeſte qu'avantageuſe à l'Eſpagne, parce qu'ils en étoient trop ſéparés.

Charles VI, puni de n'avoir pas fait la paix.

En acquieſçant à la paix d'Utrecht, l'empereur Charles VI auroit gagné des avantages certains, & auroit heureuſement terminé une guerre, qui enſanglantoit l'Europe depuis treize ans. Il ſe flatta d'arracher de nouvelles conceſſions, ſans

le ſecours de l'Angleterre & de la Hollande : eſpérance téméraire ! il eut lieu de s'en repentir. Villars prit Landau, paſſa le Rhin, défit le général Vaubonne, ſe rendit maître de Fribourg, força ainſi l'empereur de faire la paix, & eut la gloire de la conclure à Raſtadt avec le prince Eugène. Celui-ci dit au maréchal, avant la concluſion : *la paix ne ſeroit jamais faite ſi d'autres que nous la négocioient. C'eſt que nous traitons en gens d'honneur & d'une manière bien éloignée de toutes les fineſſes que pluſieurs eſtiment néceſſaires dans les négociations. Pour moi, j'ai toujours penſé, & je ſais que vous penſez de même, qu'il n'y a pas de meilleure fineſſe que de n'en pas avoir.* Leur droiture en effet leva de grandes difficultés & épargna aux deux cours de dangereuſes lenteurs.

1714. Traité de Raſtadt.

Par ce traité, la France conſerva Landau ; & les frontières furent préciſément les mêmes qu'après la paix de Riſwick. Charles VI eut, de la monarchie eſpagnole, ce qu'on lui avoit cédé à Utrecht. Il rétablit les électeurs de Bavière & de Cologne dans leurs états. Ni lui ni l'empire ne reconnurent le roi d'Eſpagne, qui de ſon côté ne reconnut point l'empereur. Mais les droits n'en étoient pas moins fixés. Le traité avec l'empire fut ſigné à Bade.

La politique ambitieuſe, trompée.

Combien la politique ambitieuſe eſt ſujette à ſe tromper dans ſes calculs ! La France, qu'on croyoit dépouiller de pluſieurs provinces, perdit ſeulement en Europe quelques unes des places conquiſes. Rappellons-nous les offres de Louis aux conférences de Gertruydenberg : nous ſentirons qu'indépendamment des intérêts de l'humanité, c'eſt une folie de refuſer la paix quand on la peut faire utilement. Et que penſerons-nous des conquêtes de Louis XIV, achetées au prix de tant de guerres auſſi ruineuſes que ſanglantes ?

On ſoumet enfin la Catalogne.

Il ne reſtoit plus à ſoumettre, pour le roi d'Eſpagne, que la Catalogne opiniâtrément rebelle à ſes lois. Privée de tout ſecours, elle oſa ſe livrer encore à l'enthouſiaſme de la liberté. Louis envoya des troupes & une eſcadre. Barcelone, aſſiégée par mer & par terre, ſe défendit avec fureur. Les prêtres, les moines y excitoient le courage par le fanatiſme. Il en périt, dit-on, plus de cinq cents, les armes à la main. Enfin le maréchal de Berwick força cette grande ville à capituler. On punit les plus coupables & on abolit les priviléges de la province.

Second mariage de Philippe V, avec Éliſabeth Farnèſe.

Tranquille poſſeſſeur de ſon royaume, Philippe avoit toujours une ſorte de ſoumiſſion pour la princeſſe des Urſins, ſa favorite, qui avoit gouverné l'eſprit de la reine, Marie-Louiſe de

Savoie, & qui avoit rendu de grands ſervices, malgré les reproches auxquels l'expoſoit ſon ambition. La reine venoit de mourir. Le bruit courut que la princeſſe des Urſins lui ſuccéderoit. Cependant, par les rapports trompeurs d'Albéroni, eccléſiaſtique Plaiſantin, de baſſe naiſſance, elle détermina le roi à épouſer en ſecondes noces Éliſabeth Farnèſe, héritière de Parme, de Plaiſance & de la Toſcane. L'habile italien la peignit comme une ame foible, un eſprit ſimple, facile par conſéquent à ſe laiſſer dominer. Rien n'étoit plus faux que ce portrait. A peine Éliſabeth eut mis les pieds en Eſpagne, que la favorite ayant tenu quelques propos imprudens, elle la fit chaſſer, & changea tout le miniſtère. On renvoya en France Orri, dont le zèle pour rétablir les finances ſoulevoit les Eſpagnols, & ſur-tout l'inquiſition; car il touchoit aux immunités de l'égliſe. Albéroni gouverna bientôt. Génie vaſte & audacieux, il forma des projets immenſes, qui entraînèrent ſa ruine, comme nous le verrons ailleurs.

Révolution de cour.

CHAPITRE II.

Mort de la reine Anne, & affaires d'Angleterre. — Fin de Louis XIV.

Combien la paix étoit glorieuſe à la reine Anne.

SI l'eſprit de faction n'étouffoit pas les ſentimens de la nature, & n'offuſquoit pas les lumières de la raiſon, on auroit célébré par-tout la reine Anne comme la bienfaitrice du genre humain. Elle avoit terminé une guerre affreuſe, où les parens étoient armés contre les parens; où l'intérêt particulier de quelques princes livroit au fer & aux flammes les plus belles contrées de l'Europe; où l'ambition de quelques généraux ſacrifioit ſans néceſſité le ſang & la fortune des peuples. Elle avoit eu tous les égards poſſibles pour ſes alliés, quoiqu'ils n'euſſent pas fourni leur contingent, quoiqu'ils s'obſtinaſſent contre ſes meſures équitables. Elle avoit déchargé glorieuſement ſon royaume du fardeau d'une guerre ruineuſe, qui n'intéreſſoit que la puiſſance autrichienne. Elle avoit obtenu l'approbation du parlement, où les communes ſe plaignirent même que l'état eût été ſurchargé de dix-neuf millions ſterling pendant cette guerre. Enfin,

on ne devoit qu'applaudir au grand ouvrage qui couronnoit la gloire de ſon règne.

Cependant les Whigs ſe récrièrent contre la paix avec une furieuſe licence. Les ſatires, les libelles inondèrent la nation. On ſema les bruits les plus propres à enflammer les têtes ardentes. La reine, diſoit-on, veut mettre ſur le trône le Prétendant, ſon frère; le papiſme règnera, les lois ſont menacées, la conſtitution eſt en péril. Ces rumeurs ſéditieuſes remuèrent le parlement; & malgré les ſages repréſentations de la reine, on publia une promeſſe de cinq mille livres ſterling pour quiconque ſaiſiroit le Prétendant, s'il entreprenoit une deſcente dans le royaume. Il s'étoit retiré en Lorraine.

Cependant les Wighs éclatent contre elle.

1714. Anne, dévorée de chagrins qui augmentoient ſes infirmités, mourut dans la cinquantième année de ſon âge: bonne princeſſe, d'un eſprit médiocre, d'un caractère foible, mais aimant ſon peuple & pratiquant la vertu. Son règne fut une ſuite non interrompue de proſpérités, qu'elle dut à ſes miniſtres & à l'habileté de ſes généraux.

Anne meurt.

Elle exécuta en 1706 un projet inutilement tenté par Guillaume III, la réunion de l'Angleterre & de l'Écoſſe en un ſeul royaume, ſous la dénomination de *Grande-Bretagne*. L'indocilité

Réunion de l'Angleterre & de l'Écoſſe en un royaume.

des Écoſſois, l'antipathie mutuelle des deux peuples, les troubles ſans ceſſe renaiſſans de ces principes, rendoient le projet fort utile, & en même temps multiplioient les obſtacles. On conclut enfin le traité, dont les principaux articles ſont : 1°. Que tous les ſujets de la Grande-Bretagne auront les mêmes priviléges & les mêmes lois ; 2°. Que le royaume ſera repréſenté par un ſeul parlement, dans lequel entreront ſeize pairs d'Écoſſe, & quarante-cinq députés écoſſois à la chambre des communes ; 3°. Que tous les pairs d'Écoſſe participeront aux prérogatives de ceux d'Angleterre, excepté le droit de ſéance au parlement. Cette exception fut attaquée comme contraire aux lois fondamentales, & aux droits eſſentiels de la pairie. L'égliſe preſbytérienne d'Écoſſe fourniſſoit encore matière de diſputes ; car l'antipathie de ſecte n'étoit pas éteinte. On exagéroit les inconvéniens, on atténuoit les avantages. Mais aujourd'hui que la fermentation eſt diſſipée, ce qui paroiſſoit alors un monſtre, n'eſt preſque plus rien. L'expérience fait tôt ou tard diſparoître les chimères ; & il eſt ſi rare de faire un grand bien public ſans quelque inconvénient particulier !

Propriété requiſe pour

Une loi de ce règne porte, que le repréſentant d'un comté au parlement doit avoir ſix cents

livres ſterling de revenu en biens fonds, & le repréſentant d'un bourg, la moitié. C'étoit pour exclure les ſimples commerçans d'une aſſemblée, où les poſſeſſeurs des terres paroiſſent plus dignes de repréſenter la nation. Guillaume avoit introduit l'indigne pratique de corrompre, & les électeurs, & les membres élus. Le mal étoit de nature à croître toujours : il augmentera ſous une maiſon étrangère, qui aura plus beſoin de ce reſſort pour maintenir ſon autorité.

entrer au parlement.

Corruption très-commune.

Telles étoient les préventions cauſées par le zèle imprudent du dernier Stuart, que dans la crainte de voir un catholique ſur le trône, on aimoit mieux la domination d'un étranger que celle d'un prince de la maiſon royale, que celle d'un Anglois. La princeſſe Sophie étant morte, l'électeur de Hannover, ſon fils, fut reconnu ſans difficulté ſous le nom de Georges I. C'étoit un énorme inconvénient, que le roi d'Angleterre eût, comme prince d'Allemagne, des intérêts plus qu'indifférens à ſon royaume. Mais on ne penſoit qu'à ſe délivrer d'une maiſon catholique, & qu'à bannir pour jamais l'idée du papiſme.

Un étranger préféré aux Stuarts par les Anglois.

Agé de cinquante-quatre ans, diſtingué par ſon mérite perſonnel, Georges devoit, ce ſemble, tenir la balance entre les Whigs & les Torys, plutôt que de fomenter l'eſprit de faction,

Georges I, trop déclaré pour les Whigs.

en ſe déclarant pour les uns contre les autres. Soit qu'il jugeât la choſe impoſſible, ſoit que ſon inclination ou ſon intérêt l'entraînât du côté le plus contraire aux Stuarts, les Whigs eurent d'abord ſa confiance. Marlborough fut rétabli dans le commandement militaire. Bolingbroke perdit la place de miniſtre. Un parlement, compoſé au gré de la cour, (qui ne négligea point les moyens de corruption,) après avoir fixé à ſept cent mille livres ſterling le revenu ordinaire de la couronne, ſe montra bientôt perſécuteur des Torys. Le duc d'Ormond, Bolingbroke & Oxford, furent accuſés de haute-trahiſon. Les deux premiers, retirés en France, ne comparoiſſant point, on porta contre eux le bill d'*attainder*. Oxford, que la reine Anne avoit diſgracié depuis peu, reſta deux ans priſonnier avant d'être renvoyé abſous. Encore l'excepta-t-on d'une amniſtie trop tardive.

Tout change à la cour.

Rigueurs injuſtes.

Mouvemens des Jacobites.

Il étoit impoſſible que les rigueurs du nouveau gouvernement n'excitaſſent des troubles. Les Jacobites, ou le parti du Prétendant, ſe diſpoſoient à la révolte. Le miniſtère ſe voyoit expoſé aux mêmes orages, dont tant d'illuſtres citoyens étoient les victimes. C'eſt ce qui inſpira un projet hardi, dangereux pour la conſtitution, mais fort utile à l'autorité royale, & que Georges vit réuſſir

au-delà de ſes eſpérances. Comme le parlement actuel étoit docile, on propoſa d'en étendre la durée à ſept ans. Les prétextes ſpécieux l'emportèrent ſur toutes les bonnes raiſons. Le bill paſſa en loi. Ainſi la triennalité du parlement, cette barrière oppoſée ſous Guillaume III aux entrepriſes de la couronne, fut détruite par l'influence de la cour. On a fait depuis quelques efforts pour la rétablir ; on en fera peut-être encore ſans ſuccès.

Le parlement, ſeptennal.

Louis XIV ſurvécut peu à la reine Anne, & cependant il éprouva de nouveau la fierté angloiſe. Ayant démoli Dunkerque, comme il s'y étoit obligé, il faiſoit à Mardick un port comparable à celui que l'on perdoit. L'ambaſſadeur d'Angleterre s'en plaignit avec hauteur ; & pour éviter une rupture, on abandonna cet ouvrage.

Travaux de Mardick.

De nouvelles diſputes théologiques, ſuſcitées par le confeſſeur du roi, empoiſonnèrent la fin de ſon règne. Le P. le Tellier, homme violent, théologien entêté, dur & orgueilleux, tournoit à ſon gré la conſcience de ce vieux monarque, plus ſuſceptible que jamais des impreſſions du faux zèle. Les *Réflexions* du P. Queſnel, oratorien, ſur le nouveau teſtament, avoient la teinture du janſéniſme. Il étoit facile d'y recon-

Le Tellier, confeſſeur dangereux.

Livre du P. Queſnel.

noître, avec des yeux attentifs, l'eſprit de Port-royal, ſi ſuſpect alors & ſi décrié. Mais il n'étoit pas moins facile de prévoir qu'en perſécutant l'auteur, les lecteurs, les partiſans de l'ouvrage, on feroit infiniment plus de mal que n'en pouvoient faire quelques fauſſes propoſitions, répandues dans quatre volumes de piété. C'eſt à quoi ne pensèrent jamais ceux qui prétendoient ſubjuguer les opinions humaines.

Bulle *Unigenitus* de Clément XI.

Cent & une propoſitions de Queſnel, que le Tellier vouloit flétrir, furent condamnées en 1713 par la fameuſe bulle *Unigenitus* du pape Clément XI. Il eût peut-être mieux valu en diminuer le nombre, & ne pas s'expoſer au reproche d'y mettre des vérités reſpectables. *La crainte d'une excommunication injuſte ne doit point empêcher de faire ſon devoir :* c'étoit une des propoſitions. Quelque mauvais ſens qu'on y attachât, elle fourniſſoit matière de diſpute & d'invectives. L'acceptation & l'enregiſtrement de cette bulle, devinrent une affaire d'état. Le confeſſeur du roi, rencontrant des obſtacles ſans nombre, quoiqu'il eût entre les mains la feuille des bénéfices, employa les intrigues les plus odieuſes, répandit les lettres de cachet, ſouleva une grande partie du public, attira une haine irréconciliable à ſa ſociété, empoiſonna les dernières années de

Excès du P. le Tellier, ſource de troubles.

ſon maître, pour ériger en loi de l'égliſe & du royaume la conſtitution du pape.

Par un édit enregiſtré en 1714, le roi appeloit à la couronne les princes légitimés, au défaut des princes du ſang, & les mettoit au niveau de ces derniers : édit révoqué en 1717. Son teſtament, par lequel il établiſſoit un conſeil de régence, n'a pas eu plus de force après ſa mort. Le duc d'Orléans le fit caſſer par un arrêt du parlement.

Édit pour les princes légitimés.

1715.

Si Louis XIV avoit commis de grandes fautes, pendant un règne de ſoixante & douze ans, il en avoua une partie, lorſqu'il dit à ſon ſucceſſeur ces paroles mémorables : *Tâchez de conſerver la paix avec vos voiſins. J'ai trop aimé la guerre ; ne m'imitez pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenſes que j'ai faites. Prenez conſeil en toutes choſes, & cherchez à connoître le meilleur pour le ſuivre toujours. Soulagez vos peuples le plus tôt que vous le pourrez, & faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-même.* Il l'exhorte ſur-tout de ne jamais oublier ce qu'il doit à dieu : puiſſant motif pour inſpirer aux ſouverains ce qu'ils doivent aux hommes.

Louis avoue ſes fautes.

Il conſerva juſqu'à la fin le courage d'eſprit, qui caractériſe une ame forte. *Pourquoi pleurez-*

Sa mort. On s'en réjouit, parce

qu'il ne reſſembla point à Henri IV.

vous, dit-il à ſes domeſtiques ; *m'avez-vous cru immortel ?* Il mourut le premier ſeptembre 1715, dans la ſoixante & dix-huitième année de ſon âge, laiſſant l'état chargé de deux milliards de dettes. Les malheurs qu'on éprouvoit depuis long-temps, les impôts, la misère publique, la fermentation que cauſoit la bulle, firent oublier alors les belles années de ſon règne, & les ſentimens qu'il méritoit à pluſieurs titres. « On prétend que la reine ſa » mère lui avoit dit un jour dans ſa grande » jeuneſſe : *Mon fils, reſſemblez à votre grand* » *père, & non pas à votre père.* Le roi en » ayant demandé la raiſon : *C'eſt*, dit-elle, *qu'à* » *la mort de Henri IV on pleuroit, & qu'on a* » *ri à celle de Louis XIII.* » (Voltaire.)

Cependant on lui doit beaucoup.

En général, la mort de Louis XIV cauſa plutôt de la joie que de la douleur. Mais les arts, les lettres, les ſciences, l'urbanité, les agrémens de la vie, les lois civiles, le bon ordre, la tranquillité intérieure, la gloire du nom françois, la perfection en pluſieurs genres, enfin une partie des avantages dont nous jouiſſons, doivent immortaliſer ſa mémoire. Il eut l'ame & le génie d'un grand roi ; & il fut peut-être moins admirable dans la proſpérité que dans l'infortune.

CHAPITRE III.

Commencemens du czar Pierre le Grand, juſqu'à la guerre avec Charles XII.

Le nord doit fixer l'attention, ſous le czar Pierre I & Charles XII.

DEPUIS long-temps nous avons perdu de vue les puiſſances du nord, parce qu'elles ne ſont point entrées dans la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne. Cependant Charles XII, roi de Suède, & ſur-tout le czar Pierre I, ſon rival, ſe rendoient célèbres par leur courage & leurs entrepriſes. Plaçons ici l'abrégé de leur hiſtoire. Elle eſt trop intéreſſante pour qu'on puiſſe l'ignorer; elle ſe lie même néceſſairement avec celle de l'Europe méridionale. Pierre le Grand, qui ſe préſente le premier, fut en quelque ſorte le prodige de ſon ſiècle. La Ruſſie ou Moſcovie, preſque inconnue avant lui, eſt devenue, par ſes travaux, digne de fixer tous les regards : ce qui s'y eſt exécuté, ce qui s'y exécutera encore d'étonnant, on peut dire qu'il en a créé & développé le germe.

L'empire de Ruſſie, immenſe & inconnu.

Cet empire, dans ſa longueur d'orient en occident, embraſſe une étendue d'environ dix-neuf cents lieues, (dont quatorze cents ſoixante

& dix appartiennent à la Sibérie,) & environ ſept cents lieues dans ſa principale largeur. L'empire romain ne fut jamais ſi étendu. Mais ſans arts, ſans commerce, ſans police, ſans lumières, ſans politique, une immenſité de pays preſque déſerts ne forme qu'une puiſſance obſcure, incertaine, ſujette à mille révolutions. Ce qui fait la gloire des états en doit auſſi faire la force.

Chriſtianiſme des Ruſſes.

Le chriſtianiſme avoit été introduit en Ruſſie, vers la fin du dixième ſiècle, par le zèle d'une princeſſe, comme il l'a été en France, en Angleterre, en Pologne, en Hongrie, &c. où les femmes ont eu tant de part à la converſion des princes, dont celles des peuples a été la ſuite. L'égliſe ruſſe, d'abord ſoumiſe au patriarche de Conſtantinople, eut à la fin du ſeizième ſiècle ſon patriarche indépendant. Du reſte le chriſtianiſme de cette nation, à l'exemple des anciens barbares, ne conſiſtoit guère qu'en ſuperſtitions abſurdes : le patriarche en profitoit pour aſſujétir le ſouverain.

Jean Baſilowitz, &c.

J'ai parlé, en ſon temps, du czar Jean Baſilowitz, qui délivra les Ruſſes du joug des Tartares, qui pouſſa ſes conquêtes juſques à la mer Caſpienne, qui ajouta Caſan & Aſtracan à ſes provinces. On a vu la Ruſſie déchirée après ſa mort, & les faux Démétrius y mettre

mettre tout en combuſtion. Michel Romanow *, fils d'un archevêque qu'il fit patriarche, fut placé ſur le trône par les principaux ſeigneurs, en 1613, au milieu des troubles civils & des ruines de la maiſon royale. Il règna paiſiblement, après avoir cédé Smolensko à la Pologne, & l'Ingrie à la Suède. Son fils, Alexis Michaëlowitz, qui lui ſuccèda en 1645, reprit Smolensko, & fit d'autres conquêtes ſur les Polonois. Il diſputa même la couronne de Pologne, offrant d'y unir la ſienne. Il publia le premier code qu'aient eu les Ruſſes; il établit quelques manufactures, peupla quelques déſerts : enfin il donna le jour à Pierre le Grand.

Michel Romanow.

Alexis Michaëlowitz.

Fœdor Alexiowitz, fils aîné & ſucceſſeur d'Alexis, travailloit comme ſon père à policer la Ruſſie. Mais il mourut jeune, en 1682, ſans laiſſer d'enfans. Connoiſſant l'incapacité de Jean, ſon frère du premier lit, il avoit nommé pour ſon héritier Pierre, né d'un ſecond lit, prince de dix ans, dont les qualités ſupérieures commençoient à ſe développer. La princeſſe Sophie, ſœur de ces deux princes, commit des excès affreux pour mettre Jean ſur le trône, ou plutôt

Pierre, ſucceſſeur de Fœdor.

Entrepriſes de la princeſſe Sophie.

* *Ow*, à la fin des noms ruſſes, ſe prononce *of* en françois.

pour s'emparer du gouvernement. Elle excita la fureur des ſtrelitz, milice d'environ trente mille hommes, ſemblable aux janiſſaires de Turquie. Elle réuſſit à faire proclamer les deux frères, auxquels on l'aſſocia en qualité de co-régente. Elle règna ainſi quelques années, avec Baſile Galitzin, ſon favori. Une conſpiration contre la vie de Pierre, vraiſemblablement tramée par elle-même, entraîna ſa propre ruine. Pierre aſſembla des troupes, punit les ſéditieux, relégua Sophie dans un monaſtère, ne laiſſa qu'un vain titre à Jean, & devint le maître de l'état en 1689.

Projet de réformer l'empire.

Ce prince, élevé dans l'ignorance par une ſœur ambitieuſe, adonné au vin & à la débauche, d'un tempérament porté à toute ſorte d'excès, mais d'un génie capable des plus grandes choſes, formoit déja le deſſein de réformer ſon empire. Il vouloit y introduire les arts, les ſciences, la diſcipline militaire, les avantages de la marine, & tout ce qui rendoit floriſſans d'autres états de l'Europe. Il vouloit créer, pour ainſi dire, une nouvelle nation. Si l'on penſe que les Ruſſes avoient tous les préjugés de la barbarie, qu'ils ſe faiſoient un crime de ſortir de leur pays, qu'ils voyoient d'un œil d'averſion les étrangers; on regardera ce projet comme chimérique. Si l'on réfléchit ſur la force de l'autorité, & ſur-

Ce grand projet n'eſt point chimérique.

tout de l'exemple d'un ſouverain abſolu ; ſur l'aſcendant de ſon génie, ſoutenu par une fermeté invincible de caractère, & ſur les moyens que pouvoient fournir les connoiſſances répandues ailleurs ; on admirera le projet, & l'on attendra l'événement pour juger avec ſageſſe.

Le Fort lié avec le czar.

Un premier rayon de lumière conduit quelquefois les grands hommes à des ſuccès incroyables. Il ne falloit au czar que des idées. Le Fort, genevois, lui en donna & fut le principal inſtrument de la plus merveilleuſe révolution. C'étoit un jeune homme bien né, que la vivacité de l'âge, & le déſir de s'avancer, avoient entraîné juſqu'à Moſcou. Pierre le connut, lui accorda ſon amitié. Les plaiſirs formèrent peut-être les liens d'une union ſi ſolide. Mais dans les plaiſirs même, la ſociété de le Fort étoit un germe de grands deſſeins. Il avoit beaucoup vu ; & ſans avoir rien approfondi par l'étude, ſon génie pénétrant devoit éclairer & diriger celui du czar.

Premiers eſſais pour les troupes & la marine.

Deux objets principaux fixèrent d'abord les yeux de ce prince, les troupes & la marine. Réſolu de caſſer un jour les ſtrelitz, dont les terribles ſéditions ébranloient le trône, il entreprend de former des officiers, des ſoldats, & de les ſoumettre à une diſcipline inconnue. Le

Fort commence par une compagnie, qui devient un régiment de douze mille hommes. Pour donner aux boyards l'exemple de la ſubordination, Pierre veut ſervir en qualité de tambour; il veut paſſer lentement d'un grade militaire à l'autre: il ſuivra ſon plan avec une ardeur admirable, & la force de ſa conſtance le fera parvenir à ſon but. On le voit prendre les mêmes meſures pour la marine, faire conſtruire par des étrangers quelques bâtimens, s'y exercer à la manœuvre. Il nomme le Fort amiral, quoiqu'il ait à peine une ombre de flotte; & il étend toujours ſes vues dans la carrière glorieuſe qu'il s'eſt ouverte.

Traité de paix avec les Chinois.

En 1689, il conclut un traité avec l'empereur de la Chine, Camhi, au ſujet de quelques forts qu'on diſputoit vers le fleuve Amur. Sept ambaſſadeurs chinois ſe tranſportèrent ſur les lieux, & l'on y régla les limites. Jamais la Chine n'avoit envoyé d'ambaſſade, ni fait de traité avec une autre puiſſance. » Cette nation, dit » M. de Voltaire, ſi renommée pour la morale, » ne connoiſſoit point ce que nous appelons » *droit des gens*, c'eſt-à-dire, ces règles incer- » taines de la guerre & de la paix, ces droits » des miniſtres publics, ces formules de traités, » les obligations qui en réſultent, les diſputes » ſur la préſéance & le point d'honneur. » Deux

miſſionnaires jéſuites applanirent les difficultés d'une négociation inouie, entre deux peuples dont les langues n'avoient rien de commun. Ils rédigèrent le traité en latin; on le grava ſur deux groſſes pièces de marbre, deſtinées à ſervir de bornes. *Le ſeigneur ſouverain de toutes choſes* y eſt invoqué contre les parjures. Il ſemble que de part & d'autre on rende hommage au même dieu.

Guerre avec les Turcs.

L'empereur Léopold, la Pologne & Veniſe étoient alors en guerre avec le Turc. La Ruſſie avoit déja fait une diverſion en leur faveur. Pierre, voulant aguerrir ſes troupes, & profiter des conjonctures favorables, entreprit le ſiège d'Azow. Cette place, ſituée à l'embouchure du Don (l'ancien Tanaïs), domine la mer de Zabache, d'où l'on paſſe dans la mer Noire. L'empire othoman avoit donc le plus grand intérêt à la conſerver, comme l'empire ruſſe à la conquérir. Un premier ſiège en 1695 ne réuſſit point. L'année ſuivante, le czar en fit lui-même un ſecond, & réuſſit. Sa petite flotte battit les ſaïques * de Conſtantinople; avantage propre à augmenter ſa confiance. Une entrée triomphale, qu'il fit à Moſcou, marchant à la ſuite des généraux, dans la foule des officiers, n'étoit

Priſe d'Azow.

Triomphe à Moſcou.

* Eſpèce de vaiſſeaux propres à la Méditerranée.

pas moins propre à exciter & le courage & l'obéiſſance militaire.

Pierre veut voyager pour s'inſtruire.

Sans les étrangers qu'il avoit à ſon ſervice, le génie de Pierre eût été dans les entraves. Quels modèles trouver en Ruſſie? quels moyens d'exécution? Plus il apprenoit de ces étrangers, plus il ſentoit la néceſſité de s'inſtruire. Sa paſſion pour les grandes choſes lui inſpira d'aller lui-même à la ſource des connoiſſances. Il crut devoir s'éloigner pour un temps de ſes états, voyager en homme, non en monarque, & chercher au bout de l'Europe ce qui pouvoit être utile à ſon empire. Il nomma trois ambaſſadeurs, le Fort & deux Ruſſes, deſtinés à viſiter les puiſſances avec leſquelles il entretenoit des liaiſons. Il ſe mit à la ſuite de l'ambaſſade, après avoir ſagement pourvu aux beſoins & aux affaires publiques.

Sa route.

Son voyage commence par la Livonie, la plus fertile province du Nord, ſoumiſe à la couronne de Suéde. Le gouverneur de Riga, en lui refuſant le plaiſir de voir les fortifications, aigrit ſans doute cette ame fière, déja occupée de projets contre le jeune Charles XII. De-là on paſſe en Allemagne, où les débauches de table n'étoient que trop conformes aux habitudes du

Emporte-

czar. Échauffé par le vin dans un repas, il tira

l'épée contre le Fort; mais le repentir dont il fut pénétré & le pardon qu'il demanda, effacèrent ce trait d'emportement. Le meurtrier de Clitus, Alexandre, fut moins excuſable, puiſqu'en violant les devoirs de la nature & de l'amitié, il étouffoit les principes d'une excellente éducation. ment contre le Fort.

C'eſt en Hollande que Pierre ſe fait admirer, ſous un habit d'artiſan, ſous le nom de *maître Pierre* (Peterbas), apprenant tout ce qui regarde la conſtruction des vaiſſeaux, vivant & travaillant avec les ouvriers; étudiant de plus l'anatomie, l'hiſtoire naturelle, les arts utiles; mettant ſa grandeur à pratiquer ce qu'il veut établir dans ſes états. Il alla ſe perfectionner en Angleterre; il y apprit les proportions mathématiques des vaiſſeaux; il en conſtruiſit un que l'on regarda comme un modèle. Enfin ayant attaché à ſon ſervice des hommes choiſis, de toute claſſe, officiers de marine, pilotes, chirurgiens, canoniers, matelots, &c. il retourna par Vienne, ſoit pour examiner la diſcipline allemande, ſoit pour traiter de politique avec l'empereur Léopold, ſon allié contre les Turcs. Il étoit parti de Moſcou en avril 1697; il n'y reparut qu'en ſeptembre 1698. Sa préſence étoit devenue néceſſaire. Le czar en Hollande, en Angleterre. Son retour.

Mécontentement des Ruſſes ; révolte des ſtrelitz.

Un peuple barbare & ignorant s'irrite plus qu'un autre des nouveautés, qui bleſſent ſes mœurs & ſes coutumes. On voyoit une foule d'étrangers introduire des uſages inconnus ; on s'indignoit que le ſouverain s'abſentât pour acquérir des connoiſſances, qu'il fît voyager ſes ſujets pour en faire des hommes habiles. On taxoit d'impiété la permiſſion qu'il avoit donnée aux Anglois de vendre du tabac en Ruſſie ; car les prêtres y défendoient le tabac comme un péché. Ce dernier motif excita ſur-tout les ſéditieux. Ils réſolurent de mettre la princeſſe Sophie ſur le trône. Les ſtrelitz, diſperſés vers la Lithuanie, ſe raſſemblent, ſe révoltent, marchent à Moſcou. Les nouvelles troupes régulières, commandées par Shein, pruſſien, & par Gordon, écoſſois, remportent ſur eux une victoire, qui fait haïr davantage les étrangers.

Cette milice dangereuſe eſt caſſée

Heureuſement le czar paroît, lorſqu'on s'y attend le moins. Son caractère le portoit à la cruauté : il la croit néceſſaire dans les circonſtances : il ordonne les ſupplices. Deux mille ſtrelitz ſont immolés, les autres confinés pour la plupart aux extrémités de l'empire. Ce qui en reſte forme quelques régimens, dont on ne craint plus d'entrepriſes dangereuſes. » Le ſultan » des Turcs, Oſman, (dit M. de Voltaire,)

» fut dépoſé dans le même ſiècle, & égorgé, » pour avoir laiſſé ſeulement ſoupçonner aux » janiſſaires qu'il vouloit diminuer leur nombre. » Pierre eut plus de bonheur, ayant mieux pris » ſes meſures. « Que ne peut pas un gouvernement vigoureux, quand il prépare avec prudence l'exécution de ſes deſſeins ?

La réforme devient générale.

Alors commence une réforme générale, non-ſeulement dans le militaire, mais dans l'adminiſtration, dans les mœurs, les coutumes, & même dans l'égliſe. Il falloit un prince abſolu pour l'entreprendre. Le czar y déploya tout ſon deſpotiſme ; par-là du moins il jeta les fondemens de la grandeur réelle de ſon empire ; on peut ajouter, du bonheur des Ruſſes, ſi les peuples, en ſe poliçant, deviennent véritablement heureux, ſans être libres. Le Fort venoit de mourir, & cette perte ne changeoit rien aux ſyſtêmes de réforme. Comme l'averſion pour les étrangers étoit un des grands obſtacles aux deſſeins du czar, il crut devoir abolir les marques extérieures qui diſtinguoient d'eux ſes ſujets, la barbe longue & l'habit long. Son exemple ſuffiſoit à la cour. Le peuple s'obſtina, au point qu'il fallut uſer de violence. On mit une taxe ſur les réfractaires. On coupoit la barbe & la robe à ceux qui refuſoient de payer. Selon l'hiſtorien du czar, tout cela

Barbe & habit longs défendus & coupés.

s'exécutoit gaiement, & cette gaieté même prévint les ſéditions. Il y avoit de quoi en exciter, ſans doute. La crainte fit vraiſemblablement plus qu'une gaieté peu naturelle. Du reſte le peuple en géneral conſerve encore l'ancien habit.

Plus de patriarche.

Pierre avoit éprouvé combien les miniſtres de la religion, quand ils ont trop de pouvoir, ſe rendent quelquefois dangereux par leurs préjugés & leurs cabales. Le patriarche étant mort, il ſupprima cette grande dignité, il en réunit les biens à la couronne, il donna des lois à l'égliſe, & la tint toujours dans l'obéiſſance. Voulant diminuer le nombre des moines, qu'il jugeoit d'autant plus nuiſible, que l'empire manquoit de population, il défendit l'entrée du cloître avant l'âge de cinquante ans. Si cette loi avoit ſubſiſté, elle auroit infailliblement détruit l'état monaſtique, toujours ſoutenu par de zélés défenſeurs.

Loi pour diminuer le nombre des moines.

Autres réformes.

Le commencement de l'année, fixé au premier janvier, au lieu du premier ſeptembre; l'uſage du papier, ordonné pour l'écriture; la coutume de ſe marier ſans s'être vus, abolie ſagement, ſont encore des réformes du czar. L'eſprit de ſociété ſe répandit avec de nouvelles connoiſſances. Le temps ſeul pouvoit le perfectionner.

Quand ce prince travailloit dans les atteliers de Sardam, en Hollande, à la conſtruction & à la manœuvre des vaiſſeaux, il méditoit, ſans doute, d'établir une puiſſante marine, qui pût le rendre reſpectable en Europe, & attirer le commerce dans ſes états. Mais le port d'Archangel, ſur la mer blanche, d'où il faut tourner la Laponie & la Norwége, convenoit peu à ſes deſſeins, puiſqu'il eſt inabordable ſept mois de l'année. La mer d'Azow & la mer Caſpienne convenoient moins encore dans l'éloignement, quoique utiles à d'autres égards. L'eſſentiel étoit de s'étendre du côté de la mer Baltique. Si l'ambition inſpira le déſir d'enléver à la Suède ce qu'elle y poſſédoit, ce fut l'ambition d'un vaſte génie qui ne ſe repaît pas de chimères.

Projet de s'étendre vers la mer Baltique.

Par le traité de Carlowitz avec le Turc en 1699, Pierre gardoit l'importante conquête d'Azow. Mais il n'avoit obtenu qu'une trève de deux ans. Il vint à bout de la faire prolonger juſqu'à vingt ans, & ſe livra tout entier à ſes projets d'agrandiſſement du côté de l'Europe. Nous l'allons voir aux priſes avec un autre Alexandre.

Traité de Carlowitz.

CHAPITRE IV.

Commencemens de Charles XII, roi de Suède. — Il triomphe de tous ſes ennemis, & détrône Auguſte, roi de Pologne.

Jeuneſſe de Charles XII.

A LA mort de Charles XI roi de Suède, en 1697, ſon fils Charles XII n'avoit que quinze ans, & paroiſſoit incapable d'acquérir de la réputation ſur le trône. Quelques traits de ſa jeuneſſe annonçoient pourtant des qualités héroïques. Opiniâtre, ennemi de l'étude, en le prenant par le motif de la gloire, on lui faiſoit ſurmonter ſes répugnances. Il aimoit ſur-tout la lecture de Quinte Curce. Son précepteur lui demandant un jour ce qu'il penſoit d'Alexandre, il répondit: *Je penſe que je voudrois lui reſſembler. — Mais il n'a vécu que trente deux ans*, ajouta le précepteur — *Ah! n'eſt-ce pas aſſez, quand on a conquis des royaumes?* Cette repartie du jeune prince fit dire à ſon père, qu'il iroit plus loin que le grand Guſtave. Toutes les eſpérances s'évanouirent, quand on le vit, devenu roi, & affranchi de la régence de ſa mère, ne montrer que de l'inapplication, de la fougue, de la hauteur. Le péril

Indices de ſon penchant à la guerre.

Ennemis

développe tout-à-coup ſon caractère & ſon génie. Trois puiſſans ennemis ſe liguent pour l'accabler, & c'eſt le moment où il devient un grand homme. Remontons à l'origine d'une guerre de dix-huit ans, qui dévaſta le nord, pendant que le midi de l'Europe étoit en feu pour la ſucceſſion d'Eſpagne.

dont il eſt menacé.

Des milliers d'exemples atteſtent que le deſpotiſme eſt contraire aux véritables intérêts des ſouverains : en voici un des plus remarquables. En deçà du golfe de Finlande, la Suède avoit acquis l'Eſtonie & la Livonie ; acquiſition cimentée par le traité d'Oliva. Elle avoit laiſſé aux Livoniens leurs priviléges, car on ménage d'abord les nouveaux ſujets. Mais, ſelon la coutume des deſpotes, Charles XI viola ces priviléges, quand il s'y crut intéreſſé. Patkul, à la tête d'une députation de la province, ayant réclamé les droits de ſa patrie avec une liberté courageuſe, fut condamné à mort. Il ſe ſauva, reſpirant l'indignation & la vengeance. Après la mort du monarque, il perſuada ſans peine au roi de Pologne (Auguſte, électeur de Saxe,) & enſuite au czar Pierre, que la foibleſſe du jeune Charles XII offroit une occaſion précieuſe de reprendre ſur la Suède les provinces qu'on avoit perdues autrefois.

Charles XI avoit violé les privilèges des Livoniens.

Patkul excite trois ſouverains contre la Suède.

Sujet de guerre avec le Danemarck.

Frédéric IV, roi de Danemarck, n'étoit pas moins diſpoſé à profiter des circonſtances. L'ancienne convention de Chriſtian III avec ſon frère Adolphe, au ſujet des duchés de Holſtein-Gottorp & de Sleſwick, que le roi de Danemarck & la branche de Holſtein devoient poſſéder en commun, étoit une ſource intariſſable de querelles entre les deux branches. Le duc de Holſtein, beau-frère de Charles, attaqué par Frédéric, avoit paſſé à Stockholm; & les armes danoiſes menaçoient déja la Suède.

Réſolution étonnante du jeune Charles.

On délibéra dans le conſeil ſur les moyens d'éloigner tant de périls. Quelques-uns opinant pour les voies de négociation, le jeune roi prit la parole: *J'ai réſolu*, dit-il, *de ne jamais faire une guerre injuſte; mais de n'en finir une légitime que par la ruine de mes ennemis. J'irai attaquer le premier qui ſe déclarera, & quand je l'aurai vaincu, j'eſpère faire peur aux autres.* Sur le champ, il donne ſes ordres pour la guerre. Il change ſa façon de vivre; il ſe réduit à l'habillement le plus ſimple, à la table la plus frugale; il renonce à tout plaiſir; il ſe dévoue pour toujours aux fatigues & aux combats.

1700. Frédéric IV forcé à la paix.

Le roi de Danemarck s'étoit jeté ſur le Holſtein, le roi de Pologne ſur la Livonie; & les Ruſſes fondoient ſur l'Ingrie, province voi-

ſine, qui appartenoit auſſi à la Suède. Charles XII s'embarque, aborde à l'île de Seeland où Coppenhague eſt ſituée; il fait trembler cette capitale. Frédéric ſe hâte de conclure la paix, en dédommageant le duc de Holſtein. Cette première guerre fut terminée en ſix ſemaines. Entendant pour la première fois le ſifflement des balles qu'on lui tiroit, Charles avoit dit: *Bon, ce ſera là dorénavant ma muſique.* Il ne s'y accoutuma que trop. On voit naître le penchant irréſiſtible d'un guerrier que rien ne pourra déſarmer: c'eſt une ſource d'infortunes pour ſes peuples & pour lui-même.

Bataille de Narva, gagnée ſur les Ruſſes.

Déja Auguſte, roi de Pologne, avoit levé le ſiège de Riga, capitale de la Livonie. Charles, impatient de ſe venger du czar, qu'il accuſoit avec raiſon d'avoir violé des traités de paix tout récens, vole en Ingrie au mois de ſeptembre, à la tête d'environ neuf mille hommes. L'armée ruſſe, d'environ ſoixante mille, aſſiégeoit Narva. Il les attaque, à la faveur d'une groſſe neige que le vent pouſſoit contre eux. Il force leurs retranchemens. Une terreur panique les ſaiſit, au milieu de la confuſion cauſée ſur-tout par le défaut de diſcipline. Trente mille hommes ſe rendent priſonniers à un petit nombre de Suédois. L'artillerie, de quarante-cinq pièces de canon,

le camp, les bagages, tout reſte au pouvoir du vainqueur. Telle fut la première campagne d'un roi de dix-ſept ans.

Le czar ne ſe décourage point.

Tandis que les ruſſes faiſoient des complaintes à ſaint Nicolas, leur patron, & lui récitoient une oraiſon bizarre, compoſée par un évêque, où les Suédois étoient déſignés comme d'exécrables ſorciers; le czar travailloit à réparer ſon malheur. Loin de ſe décourager, il ſentoit que l'excellente diſcipline de ſes ennemis, & leurs victoires mêmes ſerviroient à former ſes troupes. *Ils ſeront long-temps ſupérieurs*, diſoit-il; *mais enfin ils nous apprendront à les vaincre.* Pierre fait donc de nouveaux préparatifs. Les cloches de Moſcou ſont changées en canon. Les lacs Peipus & de Ladoga ſont couverts de demi-galères, pour combattre les vaiſſeaux ſuédois. Le prince dirige tous ces ouvrages, & en recueille peu-à-peu le fruit. Les campagnes de 1701 & 1702 furent mêlées de pertes & de ſuccès, tant ſur terre, que ſur les lacs. Une victoire, que remporta le général Sheremetow fut ſuivie de la priſe de Marienbourg, petite ville aux confins de la Livonie & de l'Ingrie. C'eſt là qu'on prit une jeune Livonienne, nommée Catherine, qui devoit paſſer un jour de la captivité ſur le trône, ſuccéder au czar, & le remplacer dignement.

Ses préparatifs, ſuivis de ſuccès.

Notebourg,

Notebourg, aujourd'hui Shluſſelbourg (*ville de la clef,*) place forte, bâtie dans une île du lac de Ladoga, & qu'on peut appeler la clef de l'Ingrie & de la Finlande, ne put réſiſter aux efforts des Ruſſes. Ils montoient à l'aſſaut par trois brèches. A peine reſtoit-il cent Suédois en état de ſervir. Les Suédois ne capitulèrent cependant, qu'après avoir obtenu la permiſſion de conſtater qu'ils ne pouvoient plus ſe défendre. Leur ancienne diſcipline faiſoit toujours des miracles. Mentzikow, garçon pâtiſſier dans ſa jeuneſſe, alors favori du czar, décoré du titre de prince, digne de la faveur par ſes talens & ſes ſervices, fut gouverneur de la nouvelle conquête. Sa fortune pouvoit inſpirer autant d'émulation que de jalouſie; & il importoit ſurtout d'élever les hommes nés pour de grandes choſes.

Conquête importante des Ruſſes.

Diſcipline ſuédoiſe.

Le prince Mentzikow.

Cependant le roi de Suède, toujours vainqueur, avoit ſoumis la Courlande, traverſé la Lithuanie, pénétré au cœur de la Pologne. Il alloit détrôner Auguſte, & tomber enſuite ſur la Ruſſie avec toutes ſes forces. Pierre n'en a que plus d'ardeur à exécuter ſes deſſeins. Faiſant la guerre, envoyant des ſecours à ſon allié, il jette encore les fondemens de Péterſbourg, au fond du golfe de Finlande, dans un terrein marécageux,

Fondation de Peterſbourg, pendant les victoires de Charles.

ſur la Narva qui ſe joint au lac de Ladoga. On ſurmonte une infinité d'obſtacles pour cette entrepriſe. Au bout de cinq mois, un vaiſſeau hollandois vient trafiquer à Péterſbourg. Il n'y avoit encore que deux maiſons de briques & des cabanes. (1703.) Le fort de Kronſlot mit bientôt en ſûreté la ville naiſſante.

Priſe de Narva; conquête de l'Ingrie par les Ruſſes.

En 1704, Narva eſt aſſiégée, & priſe d'aſſaut, par le czar en perſonne. Il efface ainſi la honte de la fameuſe défaite de ſes troupes par Charles XII; &, ce qui lui fait plus d'honneur, il s'efforce d'arrêter la fureur brutale des ſoldats, ſi difficiles à contenir après un aſſaut, dans l'ivreſſe de la victoire. Il en tue deux qui déſobéiſſent à ſes ordonnances. Poſant enſuite ſon épée ſur la table de l'hôtel-de-ville : *Cette épée*, dit-il aux vaincus, *eſt teinte du ſang de mes ſoldats, que j'ai répandu pour vous ſauver la vie.* Trop ſouvent cruel, il rend ici hommage à l'humanité. Toute l'Ingrie ſubit le joug. Le prince Mentzikow en eut le gouvernement. Pierre avoit été depuis peu lieutenant de bombardiers, ſous ſes ordres.

Suivons rapidement le héros de la Suède, qui donne la loi en Pologne, qui détrône Auguſte, qui fait élire un autre roi, & qui ſemble ne combattre que pour humilier ſes ennemis, ſans vouloir profiter de ſes victoires.

Dans un état auſſi mal conſtitué que la Pologne, où le peuple eſt eſclave & cruellement opprimé; où les provinces ſont très-pauvres, quoique très-fertiles; où la nobleſſe, indépendante, s'aſſujettit à peu de devoirs; où les délibérations des diètes ſont rompues par l'oppoſition d'un ſeul gentilhomme; où les grandes affaires ſe décident ſouvent avec le ſabre; où des confédérations ſéditieuſes déchirent la république, en prétendant ſoutenir les lois; où l'autorité d'un roi élective fait toujours ombrage à la licence, plutôt qu'à la liberté des nobles; où les mécontens ont toujours à lui oppoſer les *pacta conventa*, dont il jure l'obſervation à ſon ſacre, en diſpenſant ſes ſujets de l'obéiſſance s'il oſe jamais les violer; où le pays eſt ouvert, parce qu'on appréhende que des places fortes ne ſervent à l'aſſervir; où la diſcipline militaire n'eſt pas moins ignorée que le bon ordre civil; où enfin ſubſiſtent tous les abus de l'ancien gouvernement tudeſque; avec cette différence, que le corps de la nation eſt compté pour rien, & que la nobleſſe corrompue vend pour l'ordinaire ſes ſuffrages: dans cette république ſi malheureuſe, & que la nature ſemble deſtiner à faire un état ſi floriſſant, il étoit preſque impoſſible à Auguſte de ſe ſoutenir contre Charles XII.

Tableau de la Pologne, malheureuſe par ſon gouvernement.

Le roi Auguſte y étoit expoſé à des cabales.

Accoutumé en Saxe au gouvernement abſolu, il avoit porté en Pologne des principes & des idées peu conformes au génie national. Les Polonois n'approuvoient point ſon projet de conquérir la Livonie, prévoyant que cette conquête le rendroit plus redoutable à eux-mêmes. Ils ſe récrièrent contre une guerre entrepriſe ſans leur agrément. Déja le parti qui s'étoit oppoſé d'abord à ſon élection, formoit des cabales. Le cardinal Radjouski, archevêque de Gneſne, primat du royaume, tout-puiſſant par ſa dignité, non moins dangereux par ſes artifices, méditoit ſecrètement une révolution. Les généraux, les grands officiers de la couronne, quoique redevables au roi de leurs charges, ne dépendent guère de lui, parce qu'il les nomme ſans pouvoir les deſtituer. Auguſte, n'étant sûr que de ſes Saxons, pourſuivi par un vainqueur terrible & opiniâtre, ſe trouva réduit aux plus rudes extrémités. On doit lire dans l'hiſtoire de Charles XII les détails intéreſſans que je ſupprime.

Charles le pourſuit.

Il devient le maître en Pologne.

Charles, en 1702, ſe rend maître de Varſovie, & déclare qu'il ne donnera point la paix, à moins qu'on n'éliſe un autre roi. Auguſte étoit à Cracovie. Il prend la réſolution de livrer bataille. Il eſt vaincu à Cliſſaw, avec une armée

double de celle des ennemis. Cracovie eſt priſe. Un général ſaxon eſt battu l'année ſuivante. Dantzick, Thorn, Elbing, villes libres par leurs privilèges, ſous la domination de la Pologne, ſont rançonnées pour avoir fait réſiſtance. Le primat, juſqu'alors couvert d'un maſque de fidélité, ſe déclare contre le roi dans une aſſemblée de Varſovie, & l'on y décide que le trône eſt vacant. (1704.) Sur le refus du prince Alexandre Sobieski, un des fils du fameux roi de ce nom, Charles fait élire Staniſlas Leczinski, palatin de Poſnanie & tréſorier de la couronne, jeune ſeigneur en qui il trouvoit pluſieurs traits de ſon propre caractère.

Élection de Staniſlas Leczinski.

Le czar n'abandonna point Auguſte. Dans une conférence qu'ils eurent à Grodno en Lithuanie, on fit un nouveau plan d'opérations. Soixante mille Ruſſes, diſperſés dans la Pologne, ne ſervirent qu'à ravager le pays. Les Suédois les battoient par-tout en détail. Shullenbourg, habile général ſaxon, fut défait & mis en déroute à la bataille de Franſtadt en 1706, par le général Renshild qui lui étoit extrêmement inférieur en nombre de troupes. La terreur fit plus que les armes: tout fut décidé preſque en un moment. Charles XII envahit bientôt la Saxe, y exige de fortes contributions, mais

Les Suédois battent les Ruſſes & les Saxons.

y maintient cette diſcipline rigoureuſe, la principale ſource de ſes triomphes.

Auguſte négocie ſecrètement.

Sans eſpérance alors, Auguſte lui demande ſecrètement la paix. Le vainqueur preſcrit pour conditions, qu'il renonce à ſa couronne, qu'il reconnoiſſe Staniſlas, enfin qu'il livre Patkul. Ce livonien étoit au ſervice de Ruſſie, & le czar l'avoit envoyé au roi de Pologne en qualité de général & d'ambaſſadeur. Pendant la négociation, le prince Mentzikow, à qui Auguſte cachoit tout avec ſoin, le força en quelque façon d'attaquer un général ſuédois à Kalisk. Les Ruſſes remportèrent la victoire: jamais ils n'avoient encore pu vaincre les Suédois en bataille rangée.

Il ſe ſoumet à tout, après une victoire.

Cependant Auguſte plie honteuſement ſous les lois de Charles. Il ſigne le traité, ſans pouvoir obtenir d'autres conditions que les premières. Il eſt même obligé d'écrire une lettre de compliment à Staniſlas. Patkul, déja empriſonné injuſtement ſur un ſoupçon, eſt livré au roi de Suède, qui, malgré les plaintes du czar, fait périr par le ſupplice de la roue ce miniſtre d'un ſi grand prince. La ſentence qualifioit Charles de prince très-clément. *Quelle clémence!* dit Patkul. S'entendant condamné comme traître à la patrie: *Hélas! je ne l'ai que trop bien ſervie*, ajouta-t-il. On voit juſqu'où

Supplice de Patkul.

peut aller l'injuſtice du deſpotiſme, même dans une grande ame.

Cette paix conclue au camp d'Altrenſtat près de Leipſick, mit le comble à la renommée de Charles XII. Il reçut dans ſon camp une foule d'ambaſſadeurs. La guerre allumée contre la France & l'Eſpagne agitoit tous les états. Chacun déſiroit ſon alliance. On le croyoit diſpoſé à s'unir avec Louis XIV, quoiqu'il eût promis la neutralité en 1700. Le duc de Marlborough, auſſi grand négociateur que grand capitaine, vint le ſonder; & démêlant bientôt ſon deſſein de porter la guerre en Ruſſie, ne lui fit aucune propoſition. L'empereur Joſeph, heureux & fier, fléchit ſur pluſieurs points qu'exigea le roi de Suède avant de quitter l'Allemagne, ſur-tout en faveur des proteſtans de Siléſie. Ambaſſade à Charles XII.

La Saxe fut délivrée des Suédois en 1707. Ils partirent enrichis de ſes dépouilles. Leur héros, qui ſe jouoit de toute eſpèce de danger, prend fantaiſie de viſiter Auguſte en paſſant. Il court devant l'armée, avec quelques officiers généraux. Il ſe préſente, ſous un faux nom, à la porte de Dreſde; il entre en bottes dans la chambre du roi, qu'il vient de réduire à ſon électorat; il déjeûne Sa viſite à Auguſte détrôné.

avec lui, visite les fortifications, & rejoint enfin ses troupes fort inquiètes. *Je me suis fié*, disoit-il, *sur ma bonne fortune.*

CHAPITRE V.

Charles XII vaincu à Pultawa, fugitif en Turquie. — Campagne du Pruth, funeſte pour le czar. — Sa paix avec les Turcs. — Suite de la guerre du Nord.

PEU s'en fallut que le czar ne fît élire un troiſième roi de Pologne. On y penſa dans une diète de Lublin : on propoſa quelques palatins ; & c'eût été pour cette république dévaſtée une nouvelle ſource de deſtruction & d'horreurs. Cependant le miniſtre de France en Saxe tentoit de réconcilier le Suédois & le Ruſſe. Charles dit ſans détour, qu'il traiteroit dans Moſcou avec le czar. Sa préſomption donna lieu à ces belles paroles de Pierre le Grand : *Mon frère Charles veut faire l'Alexandre ; mais il ne trouvera pas en moi un Darius.* Voici l'époque des revers pour un héros, auſſi digne de blâme par ſes fautes & ſon entêtement, que d'admiration par ſon héroïſme.

Obſtination de Charles XII contre le czar.

A la tête de quarante-cinq mille hommes, il paſſe en Lithuanie où étoit le czar ; il lui enlève Grodno ; il s'avance vers le Dniéper (le Bo-

1708. Il s'enfonce imprudem-

ment dans l'Ukraine.

ryſthène); il bat à Holozin un grand corps de Ruſſes, avantageuſement retranché derrière un torrent & un marais. Il ſe trouve ſur le chemin de Moſcou; mais au lieu de le ſuivre, ayant paſſé le Dniéper, il tourne au midi, & s'enfonce dans l'Ukraine, pays des Coſaques; comptant la ſoumettre bientôt & fondre enſuite ſur la capitale de la Ruſſie. Le vieux Mazeppa, hetman ou chef des Coſaques, qui trahiſſoit le czar ſon ſouverain, avoit inſpiré au roi de Suède cette fatale réſolution. Il lui promettoit de le joindre avec une armée, de lui fournir des vivres, de l'argent: promeſſes que la prudence auroit dû peſer, & ſur leſquelles on ſe repoſa ſans examen.

Mazeppa ne peut faire révolter les Coſaques.

On marche, à travers beaucoup de périls, vers la Deſna qui ſe jette dans le Dniéper. C'étoit le lieu où Mazeppa devoit joindre Charles. Mais il s'efforçoit en vain d'engager les Coſaques à la révolte. Il n'arrivoit point, & les vivres manquoient déja. Le général Lewenhaupt amenoit cependant de Livonie ſeize mille hommes, & toutes ſortes de proviſions. Une ſi grande reſſource s'évanouit. Pierre ſuivit ce général au-delà du Dniéper; l'attaqua trois jours conſécutifs; le défit enfin. Les Suédois perdirent plus de huit mille hommes, avec leur canon & leur convoi. Dans le fort de l'action, le czar voyant reculer

Pierre défait Lewenhaupt.

ſes troupes, avoit ordonné de tirer ſur les fuyards, & ſur lui-même s'il se retiroit.

Inſtruit de la perfidie de Mazeppa, il envoie en Ukraine le prince Mentzikow. On prend Bathurin, la capitale, & les magaſins & les tréſors de l'hetman. Celui-ci eſt pendu en effigie. Toutes ſes promeſſes n'avoient abouti qu'à joindre Charles avec deux ou trois mille hommes : les autres Coſaques avoient refuſé de le ſuivre. Il ſe venge de Mazeppa.

Malgré la défaite de Lewenhaupt, qui n'amena que les débris de ſon armée ; malgré le froid exceſſif, qui, dans une ſeule marche, tua près de deux mille Suédois ; le roi de Suède s'obſtine à continuer ſa route, ſans proviſions, dans un pays inconnu, expoſé ſans ceſſe aux attaques de l'ennemi. Il traverſe toute l'Ukraine, au fort de l'hiver de 1709. Il arrive devant Pultawa ; il aſſiège cette ville, d'où il eſpère prendre le chemin de Moſcou, pour renverſer le trône du czar. Charles continue ſa route.

La fameuſe bataille de Pultawa diſſipa enfin ſes eſpérances. Les deux monarques ſignalèrent également & leurs talens & leur courage dans cette journée. Charles, bleſſé depuis quelques jours, ſe faiſoit porter ſur un brancard ; ſon brancard fut mis en pièces d'un coup de canon. Pierre ſe trouvoit comme lui dans le plus grand feu. Deux heures de combat coûtèrent la vie à Bataille de Pultawa, où il eſt vaincu par le czar.

neuf mille Suédois. Quatorze mille ſe rendirent priſonniers. De ce nombre furent le comte Piper, premier miniſtre, dont les ſages conſeils n'avoient pas toujours été ſuivis, Renshild, Lewenhaupt, & d'autres généraux. Les Ruſſes ne perdirent qu'environ treize cents hommes. « Ce qui eſt plus » important dans cette bataille, dit l'hiſtorien » célèbre du czar, c'eſt que de toutes celles qui » ont jamais enſanglanté la terre, c'eſt la ſeule » qui, au lieu de ne produire que la deſtruction, » ait ſervi au bonheur du genre humain, puiſ- » qu'elle a donné au czar la liberté de policer » une grande partie du monde. » Il eſt certain du moins que la grandeur de la Ruſſie tenoit à la tête d'un ſeul homme : nous verrons ſi elle a été bien policée.

Sa fuite en Turquie.

Ce terrible Charles XII, réduit à prendre la fuite, fuyant même à cheval, lui qui n'avoit pu y monter dans l'action, ne ſera déſormais qu'un illuſtre exemple des viciſſitudes de la fortune, ou plutôt des malheurs qu'on s'attire en abuſant de la fortune. Épuiſé de forces, il paſſe le Dniéper, enſuite le Bogh (l'ancien Hypanis). Il cherche un aſyle en Turquie, & ne daigne pas écrire au grand-viſir. Son indomptable fierté & ſon obſtination l'empêchèrent toujours de ſe régler ſur les circonſtances.

Pierre, incomparablement plus ſage, penſoit à profiter de la victoire. Ayant invité à ſa table les principaux priſonniers ſuédois, il leur dit : *Je bois à la ſanté de mes maîtres dans l'art de la guerre ;* paroles qui ne lui font pas moins d'honneur qu'à eux-mêmes. Il continua de montrer que leurs leçons l'avoient rendu digne d'être leur vainqueur. Il court rétablir en Pologne le roi Auguſte. Il fait une ligue avec ce prince, avec le roi de Dannemarck, avec l'électeur de Brandebourg, premier roi de Pruſſe. Après une entrée triomphale dans Moſcou, où il ne paroît qu'en qualité de général-major, (combien de telles cérémonies devoient animer les Ruſſes !) il va prendre Wibourg, capitale de la Karélie en Finlande ; il ſe rend maître de Riga, capitale de la Livonie. Ces deux provinces tombent ſous ſa domination.

Comment le czar profite de la victoire.

1710. Conquête de la Karélie & de la Livonie.

Un général ſuédois avoit encore onze mille hommes en Poméranie. La régence de Stockholm, ne ſachant ſi le roi étoit mort ou vivant, ſigna une neutralité pour ces troupes. Dès que Charles XII l'eut appris, il écrivit au ſénat qu'*il enverroit une de ſes bottes pour les gouverner.* Croyoit-il commander à des eſclaves ? ou penſoit-il qu'un ſénat doit compter pour rien la vie des hommes, parce que le ſouverain a paru n'en faire aucun cas ?

Trait du deſpotiſme de Charles.

Intrigues à Conſtantinople en ſa faveur.

Avec ſa ſuite, de dix-huit cents hommes, il campoit près de Bender. La cour de Conſtantinople le traitoit généreuſement; mais il vouloit qu'elle armât en ſa faveur, & ſes agens y intriguoient, avec autant d'adreſſe qu'il mettoit de hauteur dans ſa conduite. Un grand-viſir, peu favorable à ſes deſſeins, fut diſgracié. Un autre, qui jugeoit qu'on n'avoit aucune cauſe légitime de guerre, le fut bientôt après pour des raiſons peu connues. Un troiſième décida le ſultan, Achmet III, à prendre les armes. Le kan des Tartares de Crimée influa beaucoup dans cette réſolution. Voiſin d'Azow, il avoit tout à craindre des Ruſſes; & comme vaſſal de la Porte, il avoit des intérêts communs avec elle.

L'ambaſſadeur du czar y eſt arrêté.

Dès que la guerre fut réſolue, le divan (conſeil du grand-ſeigneur) fit arrêter l'ambaſſadeur du czar. C'eſt l'uſage odieux des Turcs, fondé ſur leur mépris pour les chrétiens. Le droit des gens, à cet égard, leur eſt d'autant plus indifférent, qu'ils n'ont point d'ambaſſadeur ordinaire dans les cours. Une choſe étrange, c'eſt que le czar avoit reçu depuis peu le même affront à Londres en pleine paix. Son ambaſſadeur y fut empriſonné pour dettes, à la pourſuite d'un marchand. Comme les lois angloiſes ne ſtatuoient pas la peine de mort, pour un attentat de cette

Affront pareil à Londres.

nature, difficile à prévoir, toute la ſatisfaction qu'il put obtenir, fut qu'on déclara coupables les auteurs de la violence; que le parlement confirma les privilèges des miniſtres étrangers; & que la reine Anne lui fit faire des excuſes ſolennelles. Quant au Turc, il le falloit vaincre, ou ſes outrages reſtoient impunis.

Catherine, nouvelle épouſe de Pierre.

Pierre hâta ſes préparatifs. Avant de commencer la guerre; il donna encore un exemple ſingulier de cette force d'eſprit, qui l'élevoit au-deſſus des préjugés. La jeune captive Livonienne, Catherine, dont j'ai annoncé d'avance la fortune, étoit parvenue à lui plaire, à gagner ſa confiance, par un mérite qu'on trouve rarement dans les plus hautes conditions. Il avoit répudié en 1696 ſa première femme, née ſa ſujette. C'eſt la coutume de Ruſſie, que le czar aſſemble un nombre des plus belles femmes de ſon empire, & choiſiſſe parmi elles une épouſe, ſans que la nobleſſe ſoit un titre de préférence. Quelque étonnante que ſoit à nos yeux une pareille coutume, fort ancienne en Orient, on peut douter ſi celle des princes de l'Europe eſt beaucoup meilleure; ſur-tout quand on voit tant de guerres & de révolutions, produites par leurs mariages avec des princeſſes étrangères. Enfin, le czar avoit épouſé ſecrètement Catherine en 1707. Il déclara ce mariage le jour même qu'il ſe

Coutume des czars, d'épouſer une de leurs ſujettes.

mit en marche contre les Turcs. Catherine le ſuivoit par-tout, bravoit avec lui les fatigues & les dangers, adouciſſoit ſes peines, modéroit ſes emportemens. Elle va lui rendre un ſervice plus eſſentiel.

1711. Le vaivode Cantemir trompé par de fauſſes eſpérances.

La même faute qu'avoit commiſe Charles XII, en comptant ſur les Coſaques, Pierre la fit en comptant ſur une révolte, qui ne s'effectua point. Cantemir, vaivode de Moldavie, lui donnoit des eſpérances trompeuſes. Cette province & la Valachie, dépendantes des Turcs, autrefois connues ſous le nom de Dacie, étoient gouvernées par de petits princes ou vaivodes chrétiens, à la nomination du grand-ſeigneur: tant il eſt vrai, (comme nous l'avons déja obſervé,) qu'une tolérance politique entre dans le ſyſtême du mahométiſme. Malgré la haine mutuelle des muſulmans & des chrétiens, ceux-ci devoient craindre de ſe révolter, à moins d'être sûrs de réuſſir. Les intrigues de Cantemir, pour gagner l'autre vaivode, ne produiſirent qu'une courte agitation. Les deux provinces demeurèrent ſoumiſes; & le czar qui, croyant y trouver des vivres & des troupes, s'étoit avancé témérairement, ſe trouva dans la poſition la plus périlleuſe.

Campagne du Pruth.

Il avoit paſſé le Nieſter, fleuve ſur lequel Bender eſt ſitué. Il avoit pénétré dans la Moldavie juſqu'à Jaſſi,

Jaſſi, ſur le Pruth. L'armée othomane, qu'on fait monter à près de deux cents cinquante mille hommes, y compris les Tartares, paſſe le Pruth, enveloppe le czar, coupe la communication à un renfort conſidérable qu'il attendoit. Il n'avoit qu'environ quarante mille combattans, pour réſiſter à cette effroyable multitude. Telle étoit déja la diſcipline des Ruſſes, que leur arrière-garde ſoutint un combat de trois heures contre les Turcs, & les repouſſa, après leur avoir tué ſept mille hommes. Mais la diſette de vivres, ou la ſupériorité de l'ennemi, ſembloit annoncer un déſaſtre ſans remède.

Extrême danger des Ruſſes.

Dévoré d'inquiétudes, qui lui donnoient même des convulſions, le czar défendit l'entrée de ſa tente. Heureuſement Catherine eut le courage de violer ſes ordres. Elle lui conſeilla & lui perſuada de négocier avec le grand-viſir. Elle raſſembla tout ce qu'elle put, pour les préſens qu'on fait toujours aux Orientaux, avant de traiter d'affaires. Elle choiſit l'envoyé, & fit les diſpoſitions convenables. En attendant la réponſe, les généraux & les miniſtres déclarèrent qu'ils étoient d'avis qu'on perçât au travers des ennemis, plutôt que de mettre bas les armes.

Catherine engage le czar à négocier.

Soit éloignement de la guerre, ſoit foibleſſe ou prudence, (car le reproche de corruption

Traité de Falkſen avec le grand viſir.

paroît mal fondé dans la bouche des Suédois,) le viſir accorda la paix, à condition que le czar rendroit Azow, démoliroit le port de Tangarok ſur la mer de Zabache, avec les forts bâtis de ce côté-là; & qu'il n'inquiéteroit point le roi de Suède, s'il retournoit dans ſon royaume.

Démarches du roi de Suède, irrité.

Charles XII, furieux à la nouvelle du traité, alla trouver le grand-viſir, ne lui épargna aucun reproche, déchira même avec ſon éperon la robe de ce général miniſtre; il intrigua plus que jamais par ſes agens à Conſtantinople; il s'attira un ordre de partir de la Turquie, quoique le viſir eût été diſgracié; il mépriſa l'ordre; & dans ſon petit camp de Bender, il oſa ſoutenir un ſiège contre une armée en 1713. Entrepriſe que l'on prendroit pour une aventure de Don Quichotte, s'il étoit poſſible de la révoquer en doute.

Il perd ſes états d'Allemagne.

Le fruit de ſon opiniâtreté fut la perte de ſes états d'Allemagne. Il envoyoit toujours en Suède ordre de combattre & de ne rien céder. Le royaume étoit épuiſé d'hommes & d'argent. Mais on n'oſoit déſobéir; on ſacrifioit tout, on ſouffroit tout, à l'exemple d'un héros, dont la cruelle ſituation & la patience étoient connues. Le général Steenbock, qui avoit battu les Danois après la défaite de Pultawa, remporta encore une victoire

dans la Poméranie en 1712 : il mit Alténa en cendres : il fut cependant obligé bientôt de ſe rendre priſonnier de guerre, avec ſa petite armée. Sans nous arrêter aux détails, obſervons ſeulement, qu'en 1713, Bremen, Verden, Stettin, & une partie de la Poméranie, étoient au pouvoir de l'ennemi; & que le czar s'emparoit de la côte de Finlande. Staniſlas, voulant renoncer à la couronne de Pologne, pour faciliter la paix, avoit paſſé en Turquie, dans la vue de fléchir l'obſtination de Charles. Tous deux étoient priſonniers des Turcs. La Suède ne pouvoit plus ſe ſoutenir; & le czar, le roi Auguſte, le roi de Danemarck, l'électeur de Hannover, ligués enſemble, lui enlevoient les anciennes conquêtes de Guſtave-Adolphe.

Staniſlas en Turquie.

1714.

Si Pierre le Grand regrettoit Azow & l'empire de la mer Noire, qu'il venoit de perdre par le traité de Falkſen avec les Turcs, il fut bien dédommagé par ſes ſuccès ſur la mer Baltique, où il lui importoit principalement de ſe rendre reſpectable. Il s'empare de l'île d'Aland, voiſine de la Suède. Il y gagne une bataille navale ſur les Suédois, & fait priſonnier leur amiral Renshild. Il eſt maître de la Finlande. Couvert de gloire, plus que jamais, il fait une entrée triomphale à Petersbourg, au milieu des monumens de ſes

Succès du czar ſur la mer Baltique.

travaux. Là, il prononce, après la cérémonie, un diſcours mémorable, dont Voltaire donne le précis en ces termes :

Diſcours qu'il prononce à Peterſbourg.

» Mes frères, eſt-il quelqu'un de vous qui eût » penſé, il y a vingt ans, qu'il combattroit avec » moi ſur la mer Baltique, dans des vaiſſeaux » conſtruits par vous-mêmes; & que nous ſerions » établis dans ces contrées, conquiſes par nos » fatigues & par notre courage?... On place » l'ancien ſiège des ſciences dans la Grèce. Elles » s'établirent dans l'Italie, d'où elles ſe répan- » dirent dans toutes les parties de l'Europe. C'eſt » à préſent notre tour, ſi vous voulez ſeconder » mes deſſeins, en joignant l'étude à l'obéiſſance. » Les arts circulent dans le monde, comme » le ſang dans le corps humain; & peut-être ils » établiront leur empire parmi nous, *pour retour-* » *ner dans la Grèce*, leur ancienne patrie. J'oſe » eſpérer que nous ferons un jour rougir les » nations les plus civiliſées, par nos travaux » & par notre ſolide gloire. « Ce diſcours eſt digne du génie créateur qui préparoit une ſi grande révolution. En diſant *pour retourner dans la Grèce*, penſoit-il que les Ruſſes y reporteroient quelques jours eux-mêmes les arts & les ſciences? Quelque hardie que fût la prédiction, on ne pourroit la taxer abſolument de chimérique.

L'ordre de Sainte-Catherine fut inſtitué par le czar, en l'honneur de ſon épouſe, qu'il avoit fait reconnoître ſolennellement : nouvelle preuve de la reconnoiſſance dont il ſe ſentoit pénétré pour ſes ſervices. Ordre de Sainte-Catherine.

CHAPITRE VI.

Charles XII retourne dans ſes états. = *Intrigues du baron de Gortz.* = *Mort du roi, & révolution dans le gouvernement de Suède.* = *Paix du Nord.*

Retour du roi de Suède dans ſes états.

DANS le combat de Bender, les Turcs avoient épargné Charles XII, qu'ils pouvoient aiſément tuer, & qui en tua pluſieurs de ſa main. On le gardoit à Démotica, près d'Andrinople. Il demanda enfin à partir, n'eſpérant plus d'armer l'empire Othoman pour ſa cauſe particulière. Un nouveau grand-viſir (car les révolutions du ſérail ne finiſſoient point,) voulut qu'il fixât le jour du départ. Charles, toujours extrême dans ſa conduite, envoya une ambaſſade faſtueuſe pour prendre congé; quoiqu'on ne pût fournir à cette dépenſe que par des emprunts humilians. Il ſe mit en marche, au commencement d'octobre 1714, après plus de cinq années de ſéjour en Turquie. Arrivé ſur les frontieres, il congédia ſon eſcorte turque, ſe ſépara de ſes gens, ſe déguiſa, & avec deux officiers fit preſque le tour de l'Allemagne, courant la poſte à cheval ou en charrette, ſans s'arrêter. Il arriva le 2 novembre à

Stralſund en Poméranie, ville importante ſur la mer Baltique, dont ſes ennemis vouloient faire la conquête.

1715.

Les Danois, les Pruſſiens & les Saxons l'y aſſiégèrent l'année ſuivante. Il fit, à ſon ordinaire, des prodiges de valeur. On bombarde la ville. Une bombe perce le toît de ſa maiſon, éclate près de ſa chambre, tandis qu'il dicte une lettre. La plume tombe des mains du ſecrétaire: *Continuez*, lui dit-il froidement: *qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte?* Les ennemis donnent l'aſſaut à l'ouvrage à corne: il les repouſſe deux fois, combattant parmi ſes grenadiers; mais l'ouvrage eſt emporté. Cédant enfin aux inſtances des officiers généraux, il ſe retira dans une petite barque, où le canon d'une batterie danoiſe lui tua deux hommes. Stralſund ſe rendit le lendemain. Wiſmar ſuccomba bientôt après. Charles enfin ne poſsède plus rien en Allemagne.

Il eſt aſſiégé dans Stralſund.

Sa retraite.

Il paſſe l'hiver à Carleſcroon, ſans vouloir ſe montrer dans ſa capitale, après quinze ans d'abſence. Il ordonne de nouveaux préparatifs de guerre. On enrôle les jeunes gens, on achève de ruiner l'état par tous les impôts imaginables.

Nouveaux préparatifs de guerre.

» Le peuple, accablé de tant d'exactions, (dit » Voltaire) ſe fût révolté ſous tout autre roi. » Mais le payſan le plus malheureux de la Suède

Exactions.

» ſavoit que ſon maître menoit une vie encore » plus dure & plus frugale que lui. Ainſi tout ſe » ſoumettoit ſans murmure à des rigueurs que le » roi enduroit le premier. » Qu'auroit-ce donc été, ſi l'on n'avoit pas eu ſujet de lui imputer tant de maux? Le royaume étoit en péril. Charles néanmoins entreprend de conquérir la Norwége ſur le Danemarck. Il y entre avec une armée de vingt mille hommes, ſans avoir pourvu à leur ſubſiſtance. La diſette de vivres l'oblige de revenir ſur ſes pas.

Intrigues du baron de Gortz.

Cependant le baron de Gortz, né en Franconie, devenu ſon premier miniſtre, & gouvernant cet eſprit juſqu'alors indomptable, tramoit des intrigues qui ſembloient devoir produire une grande révolution. Génie vaſte, actif, adroit, inſinuant, audacieux, capable de prendre toutes les formes & tous les moyens, ce miniſtre avoit pour but de conclure la paix & une alliance avec le czar, & d'accabler enſuite les autres ennemis de la Suède. Il dirigeoit ſur-tout ſes deſſeins contre Georges I, roi d'Angleterre, électeur de Hannover, qui avoit acheté du roi de Danemarck les villes de Bremen & de Verden, & leurs dépendances. Il ſe propoſoit non-ſeulement de lui enlever ces provinces, mais d'établir le Prétendant ſur le trône d'Angleterre. Le cardinal Albéroni, mi-

Le cardinal

niſtre d'Eſpagne, d'un caractère ſemblable à celui de Gortz, entra dans ſes vues. Le czar, à qui on devoit abandonner ce qu'il avoit conquis, y entra de même, continua mollement la guerre, & fit le voyage de France.

Albéroni entre dans ſes vues.

1717.

Le comte de Gyllenburgh, miniſtre de Suède à Londres, conſpiroit en faveur du Prétendant. Gortz étoit en Hollande, muni d'un plein pouvoir de ſon maître. Des lettres interceptées découvrirent le complot. Les deux miniſtres furent arrêtés, interrogés même; & leur détention de ſix mois aigrit le reſſentiment de Charles XII. Dès que le baron de Gortz fut élargi, il courut auprès du czar; il flatta ſon ambition d'un établiſſement en Allemagne, par lequel, devenu membre de l'empire, ce prince pourroit aſpirer à la couronne impériale. Enfin Pierre indiqua l'île d'Aland, pour des conférences.

Deux miniſtres de Suède ſont arrêtés.

De retour en Suède, le miniſtre, dans le beſoin extrême d'argent où il ſe trouvoit, donna la valeur de l'argent à une monnoie de cuivre; de ſorte qu'une pièce de cuivre, valant un demi-ſou, paſſa pour quarante ſous avec le coin du monarque. Cette monnoie, qu'il fallut multiplier au-delà des bornes, parce que la défiance fit hauſſer prodigieuſement le prix de tout, fut bientôt entièrement décriée, & excita la haine publique

Monnoie de cuivre pour de l'argent.

Gortz déteſté en Suède.

contre Gortz. Le clergé, dont il exigeoit un impôt, le taxa hautement d'athéiſme. Chacun le maudiſſoit, on le craignoit. Charles, peut-être par opiniâtreté, ne s'en livra que plus à ſes conſeils, lui abandonna le gouvernement, & le laiſſa maître des négociations avec la Ruſſie.

1718. Mort de Charles XII.

Ces négociations tendoient à leur fin, lorſqu'un événement fatal rompit toutes les meſures. Le roi de Suède venoit de repaſſer en Norwége, dont il ambitionnoit la conquête, pour humilier Frédéric IV, roi de Danemarck, qui s'étoit enrichi de ſes dépouilles. Il aſſiégeoit Frédéricshall, au mois de décembre, bravant la rigueur du froid que les ſoldats même ne pouvoient preſque ſupporter. Les ennemis tiroient à cartouche ſur un endroit de la tranchée, qu'il viſitoit ſans précaution : il y fut tué d'une balle, à l'âge de trente-ſix ans.

Jugement de M. de Voltaire ſur ce héros.

Son hiſtorien François dit, avec beaucoup de raiſon : » Il a porté toutes les vertus des héros » à un excès où elles ſont auſſi dangereuſes que » les vices oppoſés. Sa fermeté, devenue opiniâ» treté, fit ſon malheur dans l'Ukraine, & le » retint cinq ans en Turquie ; ſa libéralité, » dégénérant en profuſion, a ruiné la Suède ; » ſon courage, pouſſé juſqu'à la témérité, a » cauſé ſa mort ; ſa juſtice a été quelquefois

» juſqu'à la cruauté ; & dans les dernières années, » le maintien de ſon autorité approchoit de la » tyrannie. Ses grandes qualités, dont une ſeule » eût pu immortaliſer un autre prince, ont fait » le malheur de ſon pays.... Dur pour les autres » comme pour lui-même, comptant pour rien » la peine & la vie de ſes ſujets, auſſi bien que » la ſienne ; homme unique, plutôt que grand » homme ; admirable plutôt qu'à imiter : ſa vie » doit apprendre aux rois combien un gouver- » nement pacifique & heureux eſt au-deſſus de » tant de gloire. » Charles XII, ſelon le même auteur, méritoit d'être le premier ſoldat de Pierre le Grand.

La couronne redevenoit élective.

La Suède gagna, ſans doute, par la mort de ce héros, qui l'avoit ſacrifiée à ſes chimères de gloire. Elle recouvra une liberté précieuſe ; elle établit une nouvelle forme de gouvernement, qu'elle crut propre à la cimenter, & dont elle ne prévit point les abus. Cette révolution intéreſſante mérite quelques détails. Le roi étant mort ſans enfans ; & ſes deux ſœurs ayant été mariées, l'une au duc de Holſtein, dont le roi de Danemarck occupoit alors les états, l'autre au landgrave de Heſſe-Caſſel ; la couronne redevenoit élective, ſelon une loi de 1604, renouvelée dans pluſieurs diètes, portant que *la fille d'un roi ou*

d'un prince, qui eſt regardée comme habile à ſuccéder à la couronne, doit être dans le célibat, & ne doit ſe marier que du conſentement & avec l'approbation des états du royaume. C'étoit donc le moment de pourvoir au bien public.

On abolit le pouvoir arbitraire.

On ſentoit combien le pouvoir qu'on avoit accordé à Charles XI, avoit produit de maux, en particulier ſous le règne de ſon fils, que cependant la nation aimoit & révéroit comme un grand homme. On ne vouloit pas s'expoſer au deſpotiſme d'un autre prince. On diſoit: » Que » ſera un monarque vicieux, ſi Charles XII a » fait lui-même notre malheur ? « Sa ſœur, Ulrique-Éléonore, épouſe du landgrave, miſe ſur le trône par la diète, au commencement de 1719, ſe prêta aux deſirs ou plutôt à la volonté des Suédois. On la remercia de l'*averſion juſte & raiſonnable qu'elle avoit témoignée pour le pouvoir arbitraire & abſolu ;* on décida d'abolir ce pouvoir, & l'on régla le gouvernement.

Conſentement de la reine Ulrique-Éléonore.

Forme du gouvernement ſuédois.

En voici la forme, preſcrite par les lois qu'on fit en 1720, ou qu'on renouvela en partie : le landgrave, devenu roi à la recommandation de ſa femme, ſous le nom de Frédéric I, fut obligé de s'y ſoumettre. La puiſſance légiſlative réſide dans la diète. La puiſſance exécutrice eſt proprement dans le ſénat, compoſé de ſeize perſonnes,

Sénat.

où le roi préſide, & n'a que voix prépondérante en certains cas. — C'eſt la diète qui nomme aux places de ſénateurs : elle préſente trois ſujets, le roi en choiſit un. Quant aux principaux emplois, tant militaires que civils, le ſénat y nomme ſur la préſentation du roi. — La diète doit ſe tenir tous les trois ans au mois de janvier. Si la convocation ne ſe faiſoit pas au temps ordinaire, elle a le droit de s'aſſembler, & tout ſeroit nul dans l'intervalle. On ne peut, ſans ſon conſentement, déclarer la guerre. Lorſqu'elle eſt aſſemblée, on ne peut auſſi conclure ni paix, ni trève, ni alliance, ſans ſon conſentement. — La durée de la diète eſt de trois mois : ſes membres ayant ſeuls le pouvoir de la diſſoudre, ont par-là celui de la prolonger. — Toutes les lois & ordonnances ſe publient au nom du roi ; mais s'il eſt abſent, ou qu'il diffère trop de ſigner, la ſignature du ſénat ſupplée à la ſienne. — En montant ſur le trône, il prête ſerment à la diète. Il eſt déclaré ennemi de l'état, & déchu du trône, en cas qu'il viole les *aſſurances* qu'on lui fait donner. — Outre les députés du clergé, de la nobleſſe & de la bourgeoiſie, à l'aſſemblée générale, l'ordre des payſans y a les ſiens : les communes en éliſent un de cet ordre dans chaque *territoire* ; & il faut que le député n'ait point appartenu

Diète.

Signature pour le roi.

Serment & aſſurances du roi.

Payſans.

à un autre ordre. Un payſan ſuédois eſt donc véritablement citoyen : on ne peut le mépriſer, & il ſeroit dangereux de l'opprimer. Mais des hommes groſſiers, ſans inſtruction, ſont-ils bien capables d'opiner ſur les affaires publiques ?

Lois ſur l'éducation des princes ;

Des lois remarquables émanent de cette conſtitution. Elles impriment dans l'ame des princes, le ſentiment dont ils ont le plus beſoin : elles leur apprennent qu'ils ne ſont que des hommes, *égaux en foibleſſe au reſte des hommes.* Elles veillent à leur éducation, & en rendent les effets durables. Elles veulent que les princes *entrent ſouvent dans les cabanes des payſans, pour voir par eux-mêmes la ſituation des pauvres ; qu'ils ſoient entretenus médiocrement en habits & en nourriture, afin que leur propre économie ſerve d'exemple aux ſujets ; ce qui eſt très-utile chez une nation pauvre, mais libre.* Elles condamnent comme un abus la pompe & la repréſentation, par le moyen deſquelles *les ſujets ont contracté un génie ſervile, & ſe ſont accoutumés au joug.* Elles proſcrivent abſolument le luxe, poiſon mortel dans un état ſans opulence, où la liberté eſt le fondement du bonheur public. Enfin, elles ſemblent avoir guéri ce peuple belliqueux de la funeſte paſſion des conquêtes ; mais les diſſenſions inteſtines n'ont que trop altéré cet avantage.

contre la pompe & la repréſentation ;

& contre le luxe.

La Suède, avec un roi héréditaire, ſembloit ſe garantir des troubles que produiſent les élections, des fléaux qu'entraîne le deſpotiſme, des inconvéniens qui naiſſent d'une minorité, ou de l'incapacité & des vices d'un monarque. L'équilibre des pouvoirs ſembloit annoncer un gouvernement très-heureux. Pour que l'effet répondît à ces apparences, il falloit que les Suédois fuſſent exempts de corruption; que l'intérêt particulier ne pût prévaloir ſur le bien public, ni l'eſprit de parti étouffer la voix de la patrie; que le ſénat fût aſſez modéré, quoique ſi puiſſant, pour ne point abuſer de ſon pouvoir; & que la prérogative royale, trop reſtreinte, eût du moins aſſez d'influence pour contenir les factieux, & pour former un centre d'union entre les parties de l'état. Comment eſpérer tant de vertu & tant de ſageſſe dans notre ſiècle? L'expérience a démontré les vices de cette nouvelle conſtitution. Des partis violens, animés par l'eſprit d'intérêt, ſe ſont acharnés les uns contre les autres, pour le malheur de la Suède. Les *Chapeaux*, partiſans de la France, les *Bonnets*, partiſans de l'Angleterre & de la Ruſſie, oppreſſeurs & opprimés tour à tour, vendus aux étrangers, ont ſacrifié aux paſſions perſonnelles & l'honneur & la patrie. Deux rois ſans pouvoir,

Avantages apparens de la Suède; maux réels.

Frédéric I & Adolphe Frédéric, dignes de l'amour de leurs ſujets, ont eſſuyé des affronts d'autant plus étranges que le nom de roi étoit encore infiniment reſpecté. Ni l'un ni l'autre n'ayant l'avantage d'être Suédois, (car Frédéric mourut ſans enfans, & l'on élut un prince de Holſtein-Eutin) l'un & l'autre manquèrent de moyens pour délivrer le royaume d'une anarchie pire que le deſpotiſme. Mais l'excès du déſordre préparoit les voies au triomphe d'un nouveau Guſtave. *

---

* La révolution arrivée récemment en Suède, exécutée par un jeune roi, ſans effuſion de ſang, & avec l'applaudiſſement de tous les ordres, prouve en effet que l'on ſe trouvoit mal du gouvernement. Le cri national a confirmé, non-ſeulement les plaintes du ſouverain, mais les eſpérances qu'il a données d'un ſort plus heureux. Voici les traits mémorables de ſon Diſcours aux états, le 21 août 1772. » C'eſt ainſi que la liberté, le droit le plus » noble de l'humanité, a été changée en un deſpotiſme » ariſtocratique; dans la main du parti dominant qui » étoit bientôt terraſſé par le parti oppoſé, lequel étoit » ſubjugué lui-même par un petit nombre de particuliers. » On trembloit aux approches d'une diète..... La » ſeule fin que je me ſuis propoſée, c'eſt de rétablir une » vraie liberté; elle ſeule, mes chers ſujets, peut vous » rendre heureux.....Pour parvenir à ce bonheur, il » faut que le royaume ſoit gouverné par une loi invariable,

Pour

Pour revenir à l'époque de 1719, quand le nouveau gouvernement fut établi, le ſyſtême du baron de Gortz s'écroula. Ce miniſtre paya de ſa tête les mauvais conſeils qu'il avoit donnés à Charles XII. On ſentoit vivement la néceſſité de la paix. On la conclut par différens traités; d'abord avec le roi d'Angleterre, comme électeur de Hannover, en lui cédant le duché de Bremen & la principauté de Verden, pour un million de rishdales; enſuite avec le roi de Pruſſe, Frédéric-Guillaume, qui rendit Stralſund & l'île de Rugen, & garda Kettin, l'île d'Uſedom & celle de Wollin; enfin, la même année 1720, avec le roi de Danemarck, qui retint la partie du duché de Sleſwick conquiſe ſur le duc de Holſtein, & abandonna

Paix avec Hannover, la Pruſſe & le Danemarck.

» dont la lettre claire & préciſe ne laiſſe point lieu à de » fauſſes interprétations; qui lie, non-ſeulement le roi, » mais réciproquement les états; qui ne puiſſe être abrogée » ni changée, ſans le conſentement libre du roi & des » états; qui permette à un roi zélé pour la patrie de con- » ſulter avec les états, ſans que ces derniers s'en faſſent » un ſujet d'alarmes & d'épouvante; qui réuniſſe enfin » le roi & les états dans un même intérêt, le bien commun » du royaume, &c. « Guſtave III à l'âge de vingt-ſix ans, dans les troubles d'une diète, s'eſt montré par ſa prudence, ſon courage, ſes talens & ſes vertus, digne de l'admiration & des applaudiſſemens de ceux même dont il renverſoit les ſyſtêmes & les eſpérances.

Wiſmar, à condition que les fortifications n'en pourroient être rétablies.

Le czar impoſe des conditions, & garde ſes conquêtes.

La guerre continue avec la Ruſſie. Georges I envoie, comme il s'y étoit engagé, une eſcadre angloiſe au ſecours de la Suède. Mais cette eſcadre n'agit point, ou fait peu de choſe. Les Ruſſes au contraire prennent des frégates aux Suédois, & leur brûlent dans une deſcente quarante villages. On ouvre de nouvelles négociations à Nyſtad en Finlande. Le czar impoſe les conditions de paix. Il garde les provinces qu'il a conquiſes, la Livonie, l'Eſtonie, l'Ingrie, la Karélie, une partie de la Finlande. (1721.)

Son titre d'empereur.

Ses ſujets lui décernent alors le titre d'*empereur*, titre que les puiſſances de l'Europe ont reconnu, mais fort inutile à ſa gloire.

CHAPITRE VII.

Fin de Pierre le Grand. — Ses établiſſemens & ſes lois. — État de la Ruſſie, juſqu'au règne de Catherine ſeconde.

Guerre du czar avec la Perſe.

Ce conquérant légiſlateur, dont les voyages, les entrepriſes & les ſuccès ſurpaſſent ceux de Charlemagne, finit ſa carrière par une expédition du côté de la Perſe. Le ſophi Huſſein étoit attaqué par des rebelles, qui ſurprirent la ville de Shamachie, près de la mer Caſpienne, où les Ruſſes faiſoient un commerce conſidérable. Tout y fut pillé, maſſacré. Pierre, ne pouvant obtenir ſatisfaction, porta la guerre dans ce pays. Il ſe propoſoit, non de s'y agrandir ſans utilité réelle, mais de s'aſſurer l'empire de la mer Caſpienne, pour faire paſſer en Ruſſie le commerce de la Perſe & d'une partie de l'Inde. En 1722, il franchit le mont Caucaſe; il prit Derbent; il retourna triompher à Moſcou. L'année ſuivante, pour obtenir ſa protection contre l'uſurpateur Mahmoud, meurtrier d'Huſſein, le nouveau ſophi lui céda trois provinces, formant une grande partie de l'ancien royaume des Mèdes. Ces pro-

vinces ont été abandonnées depuis. Un empire déja trop étendu par lui-même ne peut que perdre en s'étendant davantage.

Comment ſon fils Alexis s'étoit rendu odieux.

Il manqua au bonheur de Pierre, de laiſſer un héritier de ſa couronne. Alexis Pétrowitz, qu'il avoit eu de ſa première femme, étoit mort en 1718 de la manière la plus tragique. Nous devons rapporter ici quelques détails ſur la cataſtrophe de ce prince infortuné, dont le procès a fait tant de bruit. Sa mère lui avoit tranſmis une aveugle ſuperſtition, qui lui faiſoit déteſter les innovations du czar. Des prêtres, non moins ſuperſtitieux, abusèrent de ſa confiance pour entretenir ſes préjugés. Il y joignoit les plus groſſières débauches. Il fit bientôt mourir de chagrin la princeſſe de Brunſwick, ſa femme, belle-ſœur de l'empereur Charles VI. En un mot, il ſembloit né pour détruire un jour les grands ouvrages de ſon père.

Réprimandes & avis du père.

Pierre le réprimanda, le menaça inutilement. *Ne vous repoſez pas ſur le titre de mon fils unique*, lui écrivoit-il; *car ſi je n'épargne pas ma propre vie pour ma patrie & pour le ſalut de mon peuple, comment pourrai-je vous épargner? Je préférerai de tranſmettre mes états plutôt à un étranger qui le mérite, qu'à mon fils qui s'en rend indigne.* Il lui diſoit dans une autre lettre: *Corrigez-*

vous, rendez-vous digne de la ſucceſſion, ou faites-vous moine. Le prince répondit qu'il vouloit ſe faire moine. Le czar lui donna ſix mois pour délibérer; & partit dans le deſſein de voir la France, où il pouvoit trouver encore des inſtructions.

Fuite d'Alexis.

Arrivé à Copenhague, il apprend que ſon fils ne voit que des mécontens. Il lui ordonne de venir le joindre. Alexis feint d'obéir, & ſe réfugie à la cour de Vienne, en 1717. Des ordres menaçans, accompagnés de promeſſes de grace, le déterminent à retourner en Ruſſie. Il arrive à Moſcou. (1718.) Pierre, qui y étoit déja, le fait arrêter, le déshérite ſolennellement, & déclare pour ſon ſucceſſeur un enfant né depuis peu de Catherine. Non content de cet acte de ſévérité, il veut qu'on interroge juridiquement Alexis, & lui ordonne de ne rien cacher, ſous peine de mort. On l'interroge ſur ſes penſées même, ſur ſes deſirs ſecrets; on applique à la queſtion ſon confeſſeur, accuſé par lui de n'avoir pas déſapprouvé qu'il ſouhaitât la mort de ſon père. De pareils procédés annonçoient de terribles réſolutions.

Son procès en 1718.

Aveu de l'accuſé.

Le dernier aveu que ſigna le jeune prince, porte : « qu'il a été bigot dans ſa jeuneſſe; qu'il » a fréquenté les prêtres & les moines, bu avec

» eux, & reçu d'eux les impreſſions qui lui » donnèrent de l'horreur pour ſes devoirs, & » même pour la perſonne de ſon père ; qu'il » vouloit arriver à la ſucceſſion *de quelque manière* » *que ce fût, excepté la bonne.* »

Déciſion ſur le pouvoir abſolu du czar.

Cependant huit évêques, & d'autres membres du clergé, conſultés par le czar ſur cette affaire, diſoient dans un écrit ſigné de leur main : » Le » pouvoir abſolu, établi dans l'empire de Ruſſie, » n'eſt point ſoumis au jugement des ſujets ; mais » le ſouverain y a toute l'autorité. «

Condamnation du jeune prince.

Enfin cent quarante-quatre juges, reconnoiſſant auſſi que le jugement d'une affaire de cette nature n'appartenoit de droit qu'à la volonté abſolue du ſouverain, condamnèrent unanimement à mort le jeune prince. Un auteur anglois écrit que, dans le parlement d'Angleterre, de cent quarante-quatre juges, aucun n'auroit prononcé la moindre peine en pareil cas. C'eſt que le deſpotiſme & la liberté ont des yeux tout différens. Le czar, ſelon l'hiſtorien déja cité pluſieurs fois, pouvoit faire mourir ſon fils coupable de déſobéiſſance, ſans conſulter perſonne ; & le czarowitz étoit coupable envers toute la nation, de vouloir la replonger dans les ténèbres dont ſon père l'avoit tirée. Ce procès même ne prouve-t-il pas qu'on étoit encore dans les ténèbres ?

Alexis, à la lecture de ſon arrêt, tomba en convulſion. Il mourut le lendemain, après avoir demandé pardon au czar, qui lui pardonna publiquement. Les bruits injurieux, répandus au ſujet de ſa mort, ſur-tout contre la czarine, ſont réfutés par le fameux écrivain dont nous tenons les détails de cette hiſtoire. Pierre & Catherine perdirent l'année ſuivante, (1719) l'enfant auquel le trône étoit deſtiné.

Sa mort violente.

Il paroît certain que l'intention du czar fut que ſon épouſe règnât après lui. Il la fit couronner & ſacrer en 1724; cérémonie inconnue chez les Ruſſes, & propre à faire ſur eux l'impreſſion qu'elle faiſoit autrefois parmi nous. Cependant Catherine ne put obtenir la grace d'une dame d'atours, ſa favorite, convaincue d'avoir reçu des préſens: ce qui étoit ſévérement défendu à toute perſonne en place. Le czar, irrité de ſes inſtances, pouſſa la colère juſqu'à briſer une glace de Veniſe. *Tu vois*, lui dit-il, *qu'il ne faut qu'un coup de ma main, pour faire rentrer cette glace dans la pouſſière dont elle eſt ſortie.* Catherine le calma, en répondant avec douceur: *Eh bïen! vous avez caſſé ce qui faiſoit l'ornement de votre palais; croyez-vous qu'il en devienne plus beau?* Mais elle obtint ſeulement qu'au lieu de onze coups de

La czarine expoſée aux emportemens de Pierre.

Le knout. *knout* *, la dame d'atours n'en reçût que cinq.

Mort du czar. Pierre mourut en 1724, âgé de cinquante-trois ans. Il n'avoit point nommé d'héritier. La couronne pouvoit paſſer à ſa fille, Anne Petrowna, mariée au duc de Holſtein qu'il ſe propoſoit de rétablir, ou à Pierre, ſon petit-fils, né du malheureux Alexis, dont on a vu l'exhérédation & la mort. Le prince Mentzikow, toujours ami de l'impératrice, prévint les partis contraires, s'aſſura du tréſor & des gardes, gagna des évêques. On aſſembla promptement les ſénateurs & les officiers généraux. Un prélat ayant déclaré que, la veille du couronnement de Catherine, le czar avoit dit qu'il vouloit la faire règner; on la proclama le même jour, & ce fut le bonheur de l'empire.

Catherine lui ſuccède.

Établiſſemens de Pierre le Grand. Revenons aux établiſſemens de Pierre le Grand; car notre ſiècle fournit peu d'objets auſſi dignes d'une curioſité raiſonnable. C'eſt en 1718, au retour de ſon voyage de France, où il avoit encore acquis des idées, qu'il travailla principalement à perfectionner la réforme. Un tribunal de police, établi à Peterſbourg, étendit ſa vigilance ſur les provinces. On purgea les villes de

Police, commerce, &c.

* Le knout eſt une ſorte de flagellation ſanglante.

ces mendians pareſſeux qui ne ſont pas moins nuiſibles qu'incommodes. On pourvut à l'éducation de la jeuneſſe, à la ſubſiſtance des orphelins. On raſſembla dans Peterſbourg & dans Moſcou tout ce qu'exigent la propreté, le bon ordre & l'utilité publique. Les manufactures & fabriques devinrent floriſſantes. L'uniformité des poids & des meſures facilita le commerce. Un canal de communication de la mer Caſpienne à la Baltique, par le Wolga, fut creuſé avec autant de ſuccès que d'intelligence. Il y eut des traités de commerce, même avec la Chine. On comptoit déja par an plus de deux cents vaiſſeaux étrangers qui venoient commercer à Peterſbourg. Aujourd'hui, on y compte quatre cents mille ames. C'étoit en 1702 un marais inacceſſible.

Lois; juſtice; ſénat.

La légiſlation devoit occuper un prince, ſi attentif aux véritables objets du gouvernement. Il publia un code, tiré en partie des lois de Suède. Il caſſa une cour de boyards, qui jugeoit en dernier reſſort ſans avoir la ſcience néceſſaire. Il établit un ſénat, & fit des réglemens pour que la juſtice fût prompte & peu diſpendieuſe. Il défendit, ſous peine de mort, à tous les juges de s'écarter de la loi, & d'y ſubſtituer leur opinion particulière. Il ordonna qu'un boyard flétri par la juſtice, perdroit ſa nobleſſe; qu'un ſoldat

deviendroit gentilhomme en devenant officier. Ses lois ne pouvoient être parfaites, ſans doute; mais on doit les regarder comme la ſource des meilleures lois qui viendront enſuite.

Réforme eccléſiaſtique.

Dans un pays barbare & plein de ſuperſtitions, la réforme eccléſiaſtique n'étoit pas moins difficile qu'importante. Les préventions du clergé & des moines, leurs cabales, leur empire ſur les eſprits, mettoient les plus grands obſtacles aux changemens, dont le czar ſentoit la néceſité. Il avoit ſupprimé le patriarcat, pour ôter un chef trop puiſſant à ce corps, que la religion mal entendue rendoit dangereux. Un archevêque de Nowogorod, inſtruit par les voyages, le ſeconda très-utilement dans l'exécution de ſes deſſeins. On établit un ſynode perpétuel de douze membres, à la nomination du prince; eſpèce de tribunal, auquel fut attribuée la juridiction du patriarche. Pierre y préſida ſouvent, & en dirigea toujours les ordonnances.

Synode perpétuel.

Réglemens ſur les moines & les religieuſes.

Comme l'état monaſtique, dans l'égliſe grecque, eſt un degré néceſſaire pour l'épiſcopat, on reſtreignit la défenſe de ſe faire moine avant l'âge de cinquante ans; on permit d'entrer à trente ans dans les monaſtères. Mais défenſe aux ſoldats, aux laboureurs, à quiconque eſt au ſervice de l'état, d'embraſſer ce parti ſans une permiſſion

expreſſe. Le travail des mains eſt ordonné aux moines. Ils auront ſoin des ſoldats invalides, & d'autres véritables pauvres qu'on diſtribuera dans les couvens. Les religieuſes doivent travailler de même à des ouvrages utiles. Juſqu'à l'âge de cinquante ans, où elles recoivent la tonſure, elles peuvent ſe marier; on les y exhorte.

Motifs de la réforme monaſtique.

Les motifs de l'ordonnance du czar Pierre I, pour la réforme des moines, ſont remarquables. Il remonte à l'inſtitution de leur ordre; il en obſerve les abus, introduits par le relâchement. » Les moines, ajoute-t-il, ſont devenus le » ſcandale & le mépris des autres religions, l'op- » probre de la nôtre. Ils ſont même dangereux à » l'état, puiſque la plupart ſont des fainéans » inutiles, attirés dans les cloîtres par l'amour » de l'oiſiveté, qui, comme on ne le ſait que » trop, enfante les ſuperſtitions, les ſchiſmes » & même les troubles..... Ils avoient dans » leur village la triple charge de contribuer pour » la ſubſiſtance de leur maiſon, pour l'état & pour » le ſeigneur. Dès qu'ils ſont moines, ils ne » ſavent plus ce que c'eſt que beſoin: leur ſub- » ſiſtance eſt toujours prête. Si par haſard ils » travaillent dans l'état monaſtique, ce n'eſt que » pour eux-mêmes. Mais, diſent-ils, nous prions.

» Tout le monde ne prie-t-il pas? Saint Baſile » a détruit cette vaine excuſe. Quel avantage la » ſociété retire-t-elle donc des monaſtères? on » ne peut répondre que par un ancien proverbe : » *Aucun, ni pour dieu ni pour les hommes*, &c. * «

Point d'encre & de papier aux moines.

Combien de tels ſentimens devoient-ils révolter de mauvais moines ! Leurs libelles contre le czar l'avoient déja déterminé, en 1703, à leur interdire l'encre & le papier. L'archimandrite ou abbé étoit reſponſable de ceux à qui il en permettroit l'uſage. Ce réglement ſubſiſta.

Secte perſécutée en Ruſſie.

Il s'en faut beaucoup que Pierre ait diſſipé l'ignorance, & épuré les mœurs groſſières du clergé ruſſe; mais il ſe glorifioit de l'avoir forcé à l'obéiſſance & à la paix, tandis que Louis XIV (diſoit-il) s'étoit laiſſé ſubjuguer par le clergé de France. Il réprima la perſécution, armée contre la ſecte de Razholniki, l'unique ſecte connue en Ruſſie, dont l'héréſie conſiſte à ne dire que deux fois *alleluia*, à faire le ſigne de la croix avec trois doigts ſeulement. Les ſectaires vivent paiſiblement entre eux, ſans commerce avec les autres. Perſécutés, ils portent le fanatiſme juſqu'à mettre le feu à une maiſon où ils s'aſſemblent, s'eſtimant heureux de mourir dans les flammes

* Cette pièce eſt tout au long dans le *Voyage de Sibérie*.

pour l'amour de Jeſus-Chriſt. On aſſure qu'aucun de ces fanatiques n'a voulu changer d'opinion, & que plus de cent mille familles ſe ſont réfugiées chez les Tartares, pour ſe ſouſtraire à la tyrannie des perſécuteurs. Les rigueurs ont recommencé aprés la mort de Pierre le Grand.

Deſpotiſme, contraire au bonheur des Ruſſes.

L'ouvrage de Voltaire ſur la Ruſſie peut faire juger, au premier coup-d'œil, que cette nation eſt infiniment plus heureuſe aujourd'hui qu'elle ne l'étoit avant le règne du czar. Mais la vérité répond-elle aux apparences ? Peterſbourg, Moſcou, offrent ſans doute un contraſte ſingulier avec les anciennes mœurs. On y voit naître les fruits du commerce, des arts, des lumières, on y trouve les agrémens d'une ſociété, où les femmes, plus conſidérées que dans le reſte de l'empire, inſpirent aux hommes plus de douceur & de politeſſe. Cependant, ſi l'on s'en rapporte à l'abbé Chappe, de l'académie des ſciences, auteur du *Voyage de Sibérie* en 1761, le ſceptre de fer du deſpotiſme écraſe tout. Entre les mains du czar, c'étoit un inſtrument néceſſaire pour l'exécution de ſes deſſeins : c'étoit auſſi un obſtacle invincible aux progrès de ſa réforme, puiſqu'un peuple eſclave eſt toujours un peuple abruti.

La nobleſſe

D'un côté, la nobleſſe rampe & gémit ſous

rampante & eſclave. un joug terrible. Le caprice du ſouverain peut la dépouiller, peut la ſoumettre à des ſupplices infâmes; & l'exil de Sibérie, peine ſi commune pour eux, nous paroîtroit pire que la mort. De-là un eſprit de terreur & de méfiance, porté au point que, lorſqu'on interroge les Ruſſes, dit l'abbé Chappe, même ſur des choſes indifférentes au gouvernement, ils répondent: *Dieu le ſait, & l'impératrice* *.

Le peuple eſclave & abruti. D'un autre côté le peuple eſclave de la nobleſſe, lui appartenant comme des beſtiaux appartiennent à leur maître, traité en effet comme de vils animaux, le peuple croupit dans une abjection, une indolence & une misère affreuſe. Preſque ſans mœurs & ſans foi, il traîne les fers de la ſuperſtition. Pourvu qu'il honore ſes images, pourvu qu'il obſerve rigoureuſement le carême, il ne connoît point les remords en ſe permettant les crimes. S'il conſerve la longue barbe & la jaquette, malgré les anciennes ordonnances du deſpote, on juge aiſément qu'il n'eſt pas beaucoup changé à d'autres égards.

Bains ſinguliers. Les bains étouffans, qu'il prend deux fois la ſemaine pour tranſpirer, ſuivis de rudes flagellations, après quoi on va ſe rouler ſur la neige,

* Tome I, page 237.

ces bains, dis-je, ſont un remède indiſpenſable pour les humeurs, que leur cauſe une vie trop ſédentaire dans des cabanes enfumées. Mais les maladies vénériennes, auxquelles ils ne remédient point, les débauches de toute eſpèce, & ſur-tout celles de liqueurs violentes, détruiſent ces tempéramens de bronze ; & augmentent la dépopulation de ce vaſte empire.

Cauſes de dépopulation.

En général on ne voit pas que les Ruſſes montrent du génie. Aucun ne s'eſt rendu célèbre dans les ſciences. Ils ne ſont qu'imitateurs dans les arts. Ils doivent preſque tout aux étrangers. Cependant, ſi le gouvernement laiſſoit aux ames plus de reſſort, ſi les lumières ne mettoient pas en péril ceux qui voudroient en acquérir, ſi l'éducation étoit meilleure & plus facile, ſi un ſentiment de liberté excitoit une noble ambition: alors on verroit peut-être des changemens admirables. L'impératrice règnante, Catherine ſeconde, travaille à perfectionner l'ouvrage de Pierre, à peine ébauché dans pluſieurs points eſſentiels. Ce grand homme n'en mérite pas moins la gloire, non-ſeulement d'avoir tenté ce qu'un moindre génie eût ſuppoſé impoſſible, mais d'avoir réuſſi ſouvent, & d'avoir préparé les ſuccès des princes qui ſe montreront dignes de le remplacer.

Le génie fort à l'étroit dans cet empire.

Forces de la Ruſſie.

La Ruſſie a tant de poids aujourd'hui dans les affaires de l'Europe, elle y joue un rôle ſi éclatant, qu'il importe d'avoir une idée de ſes forces & de ſes moyens. Selon l'abbé Chappe, dont les recherches en ce genre confirment ordinairement le témoignage de Voltaire, les revenus de l'état ſont de treize millions quatre cents mille roubles, (ſoixante-ſept millions de France, le rouble valant cinq livres de notre monnoie.) En 1756, la marine ſe réduiſoit à vingt-deux vaiſſeaux de ligne, ſix frégates, & quatre-vingt-dix-neuf galères. L'état militaire monte à trois cents trente mille hommes, & ne coûte cependant qu'environ ſix millions quatre cents mille roubles en temps de paix. C'eſt que les provinces où l'on envoie les troupes, fourniſſent les denrées pour leur ſubſiſtance, & que la paye en argent eſt fort petite. Une grande partie de ces troupes, qu'on appelle l'armée *de gouvernement*, étant deſtinée à la garde des frontières, l'armée de campagne n'eſt que d'environ ſoixante mille combattans effectifs. Ceux-ci ſont parfaitement diſciplinés. Mais les Ruſſes ont une averſion extrême pour le militaire. L'académicien voyageur les dépeint (peut-on le croire?) manquant de courage, & peu à craindre, excepté dans la défenſe lorſqu'ils n'ont pas de fuite ouverte; alors, dit-on, il faut les aſſommer

Finances.

Marine.

Etat militaire.

Les Ruſſes taxés de lâcheté.

assommer pour avoir le champ de bataille. La population, que Voltaire estime de vingt-quatre millions, notre voyageur la réduit à moins de dix-neuf, & prétend qu'elle diminue tous les jours, loin d'augmenter. Le commerce de terre est fort peu de chose. Celui de mer est avantageux, parce que l'exportation est plus considérable que l'importation. Il faudroit que les Russes le fissent par eux-mêmes, & le fissent en liberté.

Population.

Commerce.

L'abbé Chappe conclut que la puissance de la Russie doit se calculer, non à raison de l'étendue de ses états, mais en raison inverse de cette même étendue; qu'elle ne peut envoyer une armée hors de l'empire, sans que ses victoires même lui soient funestes; qu'elle devroit transplanter les habitans du nord de la Sibérie dans les déserts de la partie méridionale: le seul inconvénient à craindre, seroit que les Tartares apprissent d'eux l'art militaire. Une partie de ces idées me paroît en contradiction avec les succès de la guerre contre les Turcs. Quels efforts constamment soutenus! quelles victoires! quelles ressources!

Estimation de la puissance de la Russie.

C'est une chose très-singulière, que le trône de Pierre le Grand ait été rempli par trois femmes, & qu'il ait acquis un nouvel éclat, malgré les révolutions du palais. Catherine première mourut en 1727. Pierre II, fils de l'infortuné

Révolutions du palais.

Pierre II.

Anne. Alexis, règna juſqu'en 1730. Anne, ducheſſe douairière de Courlande, fille du frère aîné de Pierre I, lui ſuccéda par une intrigue de cour; & Biren ou Biron, favori de cette princeſſe, gou-
Jwan III. verna tyranniquement. Après la mort d'Anne, en 1740, Jwan (Jean III), fils de ſa nièce la princeſſe de Brunſwick, fut reconnu. La mère du jeune empereur s'empara de la régence; mais Leſtoc, chirurgien étranger, conſpira en faveur
Éliſabeth. d'Éliſabeth, fille de Pierre le Grand. Il vint à bout de ſes deſſeins. Jwan & la régente furent enfermés pour toujours en 1741. On ſait qu'Éliſabeth a ſignalé ſa clémence, en promettant que perſonne ne ſeroit puni de mort ſous ſon règne, & en ſubſtituant à cette peine rarement utile, les travaux publics qui peuvent y ſuppléer utilement. Il y eut beaucoup de licence dans l'empire. Cependant ce règne a été ſignalé par des conquêtes ſur le roi de Pruſſe, pendant la guerre de 1756.

Pierre III. Éliſabeth mourut en 1762. Le jeune Pierre, duc de Holſtein, ſon neveu, déclarégrand-duc de Ruſſie, lui ſuccéda tranquillement. Quoiqu'il ſe fût d'abord concilié les cœurs de la nobleſſe, par une belle ordonnance qui lui donnoit la liberté, il ſe rendit bientôt mépriſable & odieux par ſa conduite. Le clergé, dont il vouloit réunir les biens à la couronne, le haïſſoit

principalement, comme un ennemi de l'égliſe. Une révolution ſoudaine mit ſur le trône la princeſſe d'Anhalt-Zerbſt, ſa femme, avec laquelle il ne vivoit plus. C'eſt l'impératrice Catherine II, dont les lumières & les talens portent la gloire de la Ruſſie au plus haut dégré. Le code qu'elle annonce, s'il eſt bien exécuté, peut la mettre au premier rang des légiſlateurs. Catherine ſeconde.

Juſqu'à préſent les révolutions de cette cour ont reſſemblé à celles du ſérail de Conſtantinople. On en voit la raiſon. Plus le ſouverain eſt deſpotique, plus l'intrigue & la violence dominent dans les palais. Preſque tous ceux qui ont joué les premiers rôles en Ruſſie, un Mentzikow, un Biren, un Munich, un Oſterman, un Leſtoc, &c. ont été précipités tour-à-tour du faîte de la fortune dans un abîme de miſère. Idée de cette cour, juſqu'au règne actuel.

AFFAIRES GÉNÉRALES DE L'EUROPE.

Depuis la mort de Louis XIV, juſqu'au traité de paix d'Aix-la-Chapelle en 1748.

CHAPITRE PREMIER.

Guerre de l'empereur avec les Turcs. — Entrepriſes du cardinal Albéroni. — Régence du duc d'Orléans.

Les Turcs ne profitèrent pas des guerres qui déchiroient l'Europe.

SI les Turcs avoient été moins découragés par les dernières victoires des Impériaux, ou s'ils avoient eu une politique plus prévoyante, la guerre du nord & celle du midi de l'Europe, allumée au commencement de ce ſiècle, auroient été pour eux l'occaſion de réparer toutes leurs pertes. Ils ſe tinrent en repos, tandis que l'empereur Charles VI épuiſoit ſes forces contre la France. Ils n'attaquèrent les Ruſſes qu'après la défaite de Charles XII à Pultawa. Ils firent la paix avec le czar, au moment qu'ils

Ils prennent la Morée.

ſembloient devoir l'écraſer. Ils attendirent la pacification d'Utrecht & de Raſtadt pour enlever aux Vénitiens la Morée, dont la paix de Carlowitz aſſuroit la poſſeſſion à Veniſe.

Campagnes du prince Eugène contre eux.

Alors l'empereur, ſoit comme garant du traité de Carlowitz, ſoit comme ennemi naturel du Turc, prit les armes & triompha. Le prince Eugène, ayant paſſé le Danube, défit à Péterwaradin le grand-viſir d'Achmet III en 1716. Ce viſir mourut de ſes bleſſures. On s'empara de Témeſwar, la ſeule place de Hongrie qui fût encore au pouvoir des Othomans. Eugène prit Belgrade l'année ſuivante, après avoir été inveſti dans ſon camp, & avoir échappé au plus grand péril par une ſeconde victoire. Il conclut lui-même la paix à Paſſarowitz en 1718. Le bannat de Témeſwar, Belgrade & le royaume de Servie accrurent la puiſſance autrichienne, mais la Morée ne fut point rendue aux Vénitiens.

Paix de Paſſarowitz.

Projets du cardinal Albéroni.

Déja le cardinal Albéroni, premier miniſtre d'Eſpagne, formoit ſes entrepriſes audacieuſes. Aſſez grand homme pour rétablir l'ordre dans l'adminiſtration, les finances, le militaire, & pour rendre en quelque ſorte la vie à l'état; au lieu de ſe borner à des travaux ſi utiles, il voulut bouleverſer l'Europe: il ſe précipita lui-même. Détrôner le roi d'Angleterre en faveur du pré-

tendant, fils de Jacques II ; ravir à l'empereur ce que le traité d'Utrecht lui donnoit en Italie ; faire paſſer à Philippe V la régence de France, dont Philippe duc d'Orléans jouiſſoit ſans limites, le parlement de Paris ayant caſſé le teſtament de Louis XIV qui la limitoit : tels furent les deſſeins d'Albéroni. Si le ſuccès les eût couronnés, il auroit la réputation d'un Ximénès ou d'un Richelieu. Nous avons parlé de ſes négociations infructueuſes avec le baron de Gortz, miniſtre du roi de Suède. La découverte du complot mit le roi d'Angleterre (Georges I) en ſureté. Parcourons la ſuite des événemens.

Son adreſſe pour obtenir le chapeau de cardinal.

Il n'eſt pas inutile d'obſerver d'abord comment l'ambition perſonnelle d'un miniſtre dirige les affaires d'état. Pour obtenir le chapeau de cardinal, Albéroni avoit ſoigneuſement caché ſes projets ſur l'Italie ; il avoit même envoyé des eſcadres contre les Turcs, qui la menaçoient avant la paix de Paſſarowitz ; il avoit rendu au nonce du pape les papiers de la nonciature, que l'on tenoit ſous la clef. Dupe de ſes artifices, Clément XI ne l'eut pas plutôt revêtu du cardinalat, que les Eſpagnols conquirent la Sardaigne en 1717, & ſe diſpoſèrent à envahir la Sicile.

Quadruple alliance contre l'Eſpagne.

Les intérêts du duc d'Orléans ne s'accordoient point avec les vues du miniſtère eſpagnol ; puiſque

la renonciation de Philippe V à la couronne de France le rendoit l'héritier préſomptif du jeune Louis XV, ſon pupile. Il s'étoit uni au roi d'Angleterre & à la Hollande, pour maintenir le traité d'Utrecht. L'empereur accéda bientôt à cette ligue, & la quadruple alliance renverſa tout le ſyſtême d'Albéroni. Vainement on conſpiroit en France comme en Angleterre. L'ambaſſadeur d'Eſpagne, la ducheſſe du Maine, le cardinal de Polignac & pluſieurs autres prenoient des meſures pour enlever le régent. Une courtiſane adroite déroba les papiers du jeune abbé Portocarréro, Eſpagnol attaché à l'ambaſſade. Le complot fut découvert par ce moyen. On fit d'abord arrêter l'abbé, enſuite le prince de Cellamare, ambaſſadeur. Une déclaration de guerre fut le fruit de leurs intrigues; & la France arma contre le petit-fils de Louis XIV, qu'elle avoit établi, en ſe ruinant elle-même, ſur le trône de Charles-Quint.

Conſpiration contre le duc d'Orléans.

Heureuſement la guerre dura peu. Avant qu'elle fût déclarée, les Eſpagnols, déja maîtres d'une grande partie de la Sicile, avoient perdu une bataille navale contre l'amiral Anglois Bing, qui leur prit vingt-trois vaiſſeaux. (1718.) L'année ſuivante, ils ſont défaits par les Impériaux dans cette île même; la flotte qu'ils

Guerre courte.

deſtinoient à une deſcente en Angleterre, eſt diſperſée par les vents; les Anglois portent la deſtruction dans le port de Vigo; les François ſous le maréchal de Berwick, dont le fils ſervoit l'Eſpagne, prennent des places, brûlent des magaſins & ſeize vaiſſeaux de guerre qu'on achevoit de conſtruire. Alors Philippe V, naturellement foible, ſacrifie Albéroni, le renvoie, & ne penſe qu'à ſe tirer d'embarras.

Albéroni ſacrifié.

1720.

On négocie pour la paix. Philippe accède à la quadruple alliance. La Sicile & la Sardaigne ſont évacuées. Le duc de Savoie cède la première à l'empereur, en échange de la ſeconde. Ainſi finit cette guerre de deux ans.

Paix entre la France & l'Eſpagne.

Croiroit-on que depuis 1711, il y avoit en Sicile de grandes diſputes avec le pape, occaſionnées par des pois chiches? Ces pois appartenoient à l'évêque de Lipari, & ſe vendoient pour ſon compte. Les magiſtrats, ignorant que c'étoit une denrée de l'évêque, levèrent certains droits que l'égliſe ne payoit point. Ils eurent beau s'excuſer enſuite, rendre l'argent, demander pardon. Excommuniés ſans miſéricorde, ils en appelèrent au tribunal de la *monarchie*, établi, comme nous l'avons vu, du temps des princes Normands, & cimenté par un concordat entre Pie V & Philippe II. Ils y furent abſous pro-

Diſputes remarquables en Sicile avec le pape.

viſoirement, ſelon les uſages. L'évêque de Lipari ayant porté l'affaire à Rome, Clément XI déclara nulle cette abſolution; quoique le juge fût un eccléſiaſtique, exerçant au nom du roi les pouvoirs qu'on attribue au légat. Deux autres évêques reçurent & publièrent le décret du pape. Philippe V, qui poſſédoit la Sicile, voulut réprimer une entrepriſe contraire aux droits de ſa couronne. Les évêques lui réſiſtèrent; il les exila comme des rebelles. En partant, ils jetèrent l'interdit ſur leurs diocèſes.

Démarches violentes de Clément XI.

Alors le juge de la *monarchie* eſt excommunié par Clément. La querelle s'échauffe, malgré les démarches pacifiques de Philippe, & après lui, du duc de Savoie, nouveau roi de Sicile en vertu du traité d'Utrecht. Une bulle de 1715, ordonne que tout ce qui émane du ſaint-ſiège ſoit exécuté ſans la permiſſion du monarque, (l'*exequatur regium*,) c'eſt-à-dire, contre les lois de l'état. Par une ſeconde bulle, le tribunal de la *monarchie*, le droit de légation du roi, les autres privilèges ſont abolis, & même des droits inconteſtables de la ſociété civile. A cela, on n'oppoſe qu'un appel au pape mieux informé, qu'une défenſe d'exécuter cette bulle & les autres décrets ſemblables. Comment la cour de Rome a-t-elle pu ſe flatter, dans notre ſiècle, je ne dis pas, de

remettre en vigueur ſes anciennes prétentions, mais d'enlever aux couronnes ce qu'elle-même a reconnu autrefois leur appartenir ? Elle a enfin abandonné un deſſein ſi imprudent. C'eſt beaucoup qu'il n'ait pas fait plus de tort au pontificat.

Auto da-fe. Du reſte, on doit en convenir, les peuples & les gouvernemens étoient encore, à beaucoup d'égards, environnés de ténèbres favorables à de pareilles entrepriſes. Deux *autoda-fé* de Madrid, où dix-ſept malheureuſes victimes de l'erreur furent dévotement livrées aux flammes, en ſont une preuve trop convaincante. Les troubles cauſés par la bulle *Unigenitus* ne le prouvent guère moins.

Affaires eccléſiaſtiques en France. Le duc d'Orléans s'embarraſſoit peu des matières théologiques, & ne conſidéroit qu'en homme d'état ce que Louis XIV avoit vu par les yeux de ſon confeſſeur. Il tint d'abord une conduite tout-oppoſée à celle de ce monarque. Le P. le Tellier fut exilé, pour prix de ſes perſécutions. Le pieux cardinal de Noailles, archevêque de Paris, en butte auparavant à la haine du jéſuite, devint préſident d'un nouveau conſeil de conſcience. La bulle, érigée en loi du royaume, eſſuya tout-à-coup les plus violentes attaques. Une foule d'évêques, de ceux qui l'avoient reçue, demandèrent que le pape en donnât

lui-même des explications propres à diſſiper les inquiétudes. Quatre prélats, & enſuite le cardinal de Noailles, la Sorbonne, l'univerſité, les curés de Paris, des communautés ſans nombre, en appelèrent au futur concile, dont l'époque eſt vraiſemblablement fort éloignée. La France retentiſſoit de clameurs pour ou contre la bulle de Clément XI. Les théologiens s'épuiſoient en argumens, en invectives, & rendoient la queſtion toujours plus obſcure. Le pape augmentoit l'incendie, en condamnant les réfractaires; & le régent, avec beaucoup d'eſprit, ne ſavoit quel parti prendre.

Oppoſitions à la bulle *Unigenitus.*

Mais le ſyſtême de finance, dont je parlerai bientôt, abſorba l'attention du public. On négligeoit la bulle pour la fortune, lorſque de nouveaux intérêts décidèrent la cour à de nouvelles meſures.

Dans les négociations de paix avec l'Eſpagne, le duc d'Orléans demandoit que ſa fille épousât le prince des Aſturies, & que l'infante fût accordée au jeune roi de France, Louis XV. Pour parvenir à ſon but, il eut beſoin du P. Daubenton, confeſſeur de Philippe V, dont le crédit étoit d'autant plus conſidérable, que ce monarque étoit plus dévot. Le jéſuite ne manqua pas l'occaſion de ſervir ſa ſociété & le pape. Il perſuada ce qu'il

Intrigues du P. Daubenton en Eſpagne.

voulut à ſon pénitent; le régent obtint tout, à condition de faire accepter la bulle, & de remettre les jéſuites en faveur; deux objets qui devoient aller enſemble.

Accommodement pour la bulle.

En effet, on dreſſa un accommodement, où la doctrine fut expoſée de manière à concilier les deux partis, autant qu'il étoit poſſible. Pluſieurs évêques le ſignèrent. Il s'agiſſoit d'obtenir l'enregiſtrement d'un édit, qui ordonnât l'acceptation de la bulle, & condamnât les appels. Le parlement, exilé à Pontoiſe pour le ſyſtême de Law, étoit inflexible dans les conjonctures actuelles. On s'adreſſa au Grand-conſeil; on y trouva la même oppoſition. Le régent y alla en perſonne, ſuivi des princes, des pairs, des maréchaux de

Enregiſtrement.

France, &c. (1720.) Il fit enregiſtrer ſa loi, que le parlement enregiſtra enſuite avec les modifications ordinaires. Le célèbre Dubois, archevêque de Cambrai, fut le principal moteur de cette affaire, quoique nul homme ne parût moins fait pour gouverner une ſimple égliſe. La pourpre romaine, dont on le décora, ne couvrit point les taches de ſa réputation. Mais il auroit bien mérité de la patrie, s'il étoit venu à bout d'anéantir ou d'extirper le germe des diſputes.

Syſtême de Law.

Tandis qu'on ſe déchiroit pour quelques

propoſitions de Queſnel, & pour la bulle qui les condamnoit ; le ſens de la bulle, comme celui des propoſitions, n'étant jamais le même pour les deux partis : tout le royaume étoit agité par une démence plus dangereuſe. Jean Law, écoſſois fugitif, avoit imaginé de payer en papier les dettes énormes de l'état. Amoureux des nouveautés, & impatient de ſe délivrer de ces dettes, le duc d'Orléans goûta ſon ſyſtême, quoique le duc de Noailles, préſident des finances, l'eût d'abord fait rejeter avec ſageſſe. Une compagnie de commerce devoit rembourſer, ſur les profits qu'on ſuppoſoit qu'elle feroit en Amérique & ailleurs, les deux milliards dont Louis XIV étoit endetté à ſa mort. Le ſuccès répondit d'abord aux eſpérances de Law. Sa compagnie prit les fermes générales en 1718, & eut tant de crédit que les actions augmentèrent prodigieuſement de valeur. On en voyoit naître des fortunes rapides. Une avidité inſatiable & aveugle ſe dépouilloit d'argent, pour s'enrichir avec des billets. On les multiplia au point, qu'il s'en trouva pour plus de quatre-vingt fois toutes les eſpèces circulantes. C'étoit le moyen de les décrier bientôt, & de bouleverſer les fortunes en un inſtant. L'exil du duc de Noailles & du chancelier Dagueſſeau avoit facilité ces funeſtes opérations.

Grands ſuccès ſuivis de plus grands malheurs.

Bouleverſement de fortunes.

Dès que la défiance commença, la banque royale ayant été épuiſée par les ſommes que l'on tiroit ſur elle, & ne pouvant plus fournir à ceux qui vouloient réaliſer leurs billets, tout le crédit ſe diſſipa : l'argent fut caché, les billets ne furent plus qu'un vain papier. Alors une infinité de familles tombèrent dans l'indigence. Une loi injuſte, par laquelle il étoit défendu de garder chez ſoi plus de cinq cents livres, ne ſervit qu'à irriter davantage la nation. On vit l'auteur de tant de maux, devenu miniſtre des finances, inſulter par ſes richeſſes à la misère publique. On vit le parlement exilé, pour s'être oppoſé à des meſures ſi funeſtes. Mais la même année 1720, Law fut obligé de prendre la fuite, emportant à peine de quoi vivre, & laiſſant un nom qui ſera toujours abhorré.

Liquidation des dettes.

Les rentiers avoient été rembourſés en billets. L'état n'en étoit pas mieux. Comment remplir ſes obligations envers une infinité de perſonnes ; que ces billets royaux mettoient en droit de réclamer les biens qu'ils avoient perdus ? Les Pâris, quatre frères laborieux & zélés, dirigèrent une opération qui paroiſſoit impoſſible. Cinq cents onze mille créanciers portèrent leurs billets à un tribunal, créé pour rétablir l'ordre dans les fortunes. On liquida les dettes à plus de ſeize

cents millions en argent. Ainſi l'état eut encore à ſupporter une charge énorme, & les particuliers ne furent que médiocrement dédommagés de leurs pertes. Le même fléau, né du même principe, ravagea dans le même temps l'Angleterre & la Hollande.

Corruption née des ſyſtêmes de finance.

Ces funeſtes ſyſtêmes enfantèrent des maux pires que la ruine de pluſieurs milliers de familles. L'argent devint une divinité à laquelle on ſacrifia & principes & devoirs. Les richeſſes accumulées ſubitement, lorſque le crédit ſubſiſtoit, inſpirèrent toutes les folies du luxe, tous les excès de la dépravation. Les mœurs, la religion qui les ſoutient en partie, reçurent des plaies mortelles que le temps n'a pu guérir. Si les apologiſtes du luxe prouvent qu'il eſt néceſſaire dans une monarchie opulente, ils doivent convenir du moins que c'eſt comme une peſte, attachée à certains climats. A peine le ſage, au ſein de la médiocrité, ſon aſyle, ſe préſervera-t-il du ſouffle empeſté des autres.

On a mieux connu le commerce.

Selon Voltaire, le ſyſtême éclaira les eſprits pour le commerce, de même que les guerres civiles aiguiſent les courages. Voilà tout le bien qu'on peut en dire. Et encore, trouvera-t-on les véritables principes du commerce dans cette compagnie des Indes, qui a paru ſi floriſſante

après le ſyſtême, & dont les ſuccès trompeurs, les entrepriſes mal entendues, ont abouti à une ruine fatale ?

Mort du cardinal Dubois & du régent.

La fortune du cardinal Dubois, fils d'un apothicaire du Limouſin, fut auſſi étrange & plus ſolide que celle de Law. Il devint le premier miniſtre du régent, dont il avoit trop flatté les paſſions, & qui le tournoit en ridicule. Après la mort de Dubois, le duc d'Orléans prit lui-même le titre de premier miniſtre, parce que le roi étoit majeur. Il mourut peu de temps après. (2 décembre 1723.) Le duc de Bourbon-Condé lui ſuccéda dans le miniſtère. Ce prince, qu'on appeloit monſieur le Duc, fit une démarche hardie, conforme aux vœux & à l'intérêt de la nation. Le roi étoit en âge d'avoir des enfans; l'infante qui devoit l'épouſer avoit ſept ans moins que lui. On ſentoit la néceſſité de rompre ce mariage, le temps preſſoit; une négociation avec l'Eſpagne auroit entraîné des longueurs également inutiles & fâcheuſes. La princeſſe fut renvoyée. M. le duc refuſa *noblement*, dit le maréchal de Villars, *de propoſer une de ſes ſœurs au roi, comme ſa mère le déſiroit.* En préférant la fille du roi de Pologne détrôné, Staniſlas Leczinski, il étonna l'Europe par un choix ſi difficile à prévoir. De nouveaux impôts & quelques imprudences excitèrent

excitèrent contre lui des murmures; & bientôt il fut ſupplanté (en juin 1726), par le cardinal de Fleuri, vieillard de ſoixante & treize ans, fixé à la cour comme précepteur du roi, aimable, doux, pacifique, aimant l'économie & l'ordre; tel enfin, à pluſieurs égards, que devoit être un miniſtre en des circonſtances, où l'on avoit plutôt beſoin de ſoulagement que d'éclat.

Le cardinal de Fleuri.

CHAPITRE II.

Abdication de deux rois, Philippe V & Victor-Amédée. = Guerre de 1733 contre l'empereur. = Traité de Vienne en 1736. = L'Angleterre brouillée avec l'Eſpagne.

Longue paix. LA paix dont jouit l'Europe, depuis le traité d'Utrecht juſqu'en 1733, troublée ſeulement par une courte rupture entre la France & l'Eſpagne, & par une autre plus courte entre l'Eſpagne & l'Angleterre ; cette paix ſi utile aux nations, fournit peu de matière à l'hiſtoire. Que nous ſerions heureux, s'il y avoit ſouvent des vides pareils dans nos annales !

Abdication de Philippe V. Deux rois qui abdiquèrent la couronne, furent un ſpectacle plus intéreſſant que les triomphes d'une ambition ſanguinaire. Les infirmités, la dévotion, la mélancolie, décidèrent Philippe V. Peu capable de gouverner par lui-même, toujours gouverné par autrui, il ſe déchargea d'un fardeau, en remettant le ſceptre à Louis ſon fils aîné, jeune prince de grande eſpérance. (1724.) Louis mourut la même année de la petite vérole. On preſſa Philippe de remonter ſur le trône. Il ſe

Il remonte ſur le trône.

défendit quelque temps, alléguant un vœu qu'il avoit fait, de perſévérer dans ſon abdication. Son confeſſeur & d'autres théologiens, qui d'abord le confirmoient dans ſes ſcrupules, changèrent heureuſement d'avis : ſans quoi il n'eût jamais cédé aux inſtances de la reine, ni à celles de l'ambaſſadeur de France. Il aſſembla les *cortès*, pour faire reconnoître prince des Aſturies, c'eſt-à-dire, héritier de la couronne, l'infant Ferdinand. L'ancien pouvoir de ces aſſemblées nationales étoit d'ailleurs anéanti ; & le monarque pouvoit tout, s'il ſavoit règner.

Fortune de Ripperda.

On vit encore un étranger intrigant, le baron de Ripperda, hollandois, à la tête du gouvernement eſpagnol. Il étoit venu établir & diriger des manufactures. Occupé de ſon négoce, il conçut des projets plus vaſtes : il entreprit de terminer les conteſtations mutuelles des cours de Madrid & de Vienne. Ayant obtenu une commiſſion pour cet objet, il alla négocier ſecrètement avec le prince Eugène ; & il conclut un traité, par lequel l'empereur renonçoit enfin à l'Eſpagne & aux Indes, comme Philippe renonçoit au reſte de la ſucceſſion de Charles II. (1725.) A ſon retour, Ripperda, créé duc & grand d'Eſpagne, eut toute la faveur, exerça toute l'autorité. La guerre, la marine, les finances paſsèrent entre ſes

Traité qu'il conclut à Vienne.

mains. Son génie, trop foible pour une telle administration, y succomba aussi-tôt. Disgracié, emprisonné, il s'enfuit à Maroc, où il mourut dans la misère & le mépris.

Sa disgrace.

Victor-Amédée abdique, & se repent.

L'abdication du duc de Savoie, roi de Sardaigne, fut bien différente, par ses effets, de celle de Philippe V. Ce fameux Victor-Amédée, dont la politique ambitieuse avoit trahi la France & l'Espagne pour étendre ses états, remit en 1730 la couronne à son fils, Charles-Emmanuel III. La dévotion, qui l'y engagea, ne prévint point le repentir. Dès l'année suivante, il voulut reprendre l'autorité, il voulut tout changer. Sa maîtresse, devenue sa femme, irritoit sans doute cette soif de commandement, si difficile à éteindre, quand l'habitude en a fait une sorte de besoin. Il se formoit des cabales. On en craignoit les suites pour l'état; & le conseil jugea nécessaire de les étouffer par l'emprisonnement du vieux roi. La sagesse & les vertus de Charles-Emmanuel ont fait la meilleure apologie de cette démarche. Son règne offre un modèle rare de gouvernement.

Investiture de Parme & Plaisance, & de la Toscane, pour don Carlos.

Au milieu de la paix générale, divers intérêts politiques remuèrent les cabinets de l'Europe. Élisabeth Farnèse, reine d'Espagne, qui gouvernoit son mari, n'avoit rien tant à cœur que d'établir son fils don Carlos en Italie. On vouloit

lui assurer la succession de Parme & Plaisance, ainsi que celle de Toscane, états dont les souverains vivoient encore. Les papes, depuis long-temps, regardoient les deux premiers duchés comme des fiefs de l'église, parce que l'église s'en étoit emparée depuis long-temps. Mais les empereurs réclamoient toujours les anciens droits de l'empire; car il n'est pas douteux que Parme & Plaisance ne dépendissent autrefois de la couronne de Lombardie. Charles VI, en 1722, donna un acte d'investiture pour don Carlos, en exigeant qu'il allât prêter serment de fidélité à Vienne. La cour de Madrid n'en voulut point à une pareille condition. En 1724, il l'accorda telle qu'on la désiroit, même pour la Toscane: l'investiture s'étendoit à tous les enfans du même lit de Philippe V, & à leur postérité masculine. Quoique la Toscane ne se reconnût point fief de l'empire, ces investitures pouvoient servir à faciliter l'acquisition. Selon M. Desormeaux, le pape Innocent III s'étoit hâté, en 1723, de donner l'investiture de Parme & de Plaisance, pour conserver ses droits sur ces duchés. Si on la reçut, (ce que j'ignore,) c'étoient beaucoup de précautions de toutes parts.

Les cours de Vienne & de Madrid avoient trop Brouillerie

entre les cours de Vienne & de Madrid.

d'intérêts à diſcuter, pour que la bonne intelligence fût durable entre elles. La ſeconde, unie en 1729, avec le Portugal, la France, l'Angleterre, la Hollande, ceſſa de ménager la première. Elle fit tomber une compagnie de commerce, que l'empereur s'étoit efforcé d'établir à Oſtende; & les alliés lui ayant garanti les états qu'elle prétendoit avoir en Italie, elle compta ſur ſes forces plutôt que ſur les inveſtitures. Elle vouloit abſolument la guerre; elle s'y préparoit avec ardeur; elle fut ſur le point de rompre avec la France qui ne penſoit qu'à la paix. A la mort d'Antoine Farnèſe, dernier duc de Parme, don Carlos parut avec une armée; il ſe fit reconnoître à Florence pour héritier du grand-duc, & s'établit à Parme, en attendant cette autre ſucceſſion. Charles VI lui abandonna des prétentions trop difficiles à ſoutenir.

1731. Don Carlos établi en Italie.

Le gouvernement eſpagnol prend de la vigueur.

Ainſi, malgré le caractère foible du roi d'Eſpagne, Éliſabeth Farnèſe donnoit du reſſort au gouvernement. La nation, engourdie autrefois ſous la domination autrichienne, acquéroit tous les jours plus d'activité & de vigueur, quoique fort éloignée encore du point où elle pourroit parvenir. On reprit Oran, dont les Maures s'étoient emparés pendant la guerre de 1701. Leurs

efforts, pour recouvrer cette importante place & celle de Ceuta, ne ſervirent qu'à leur attirer de nouvelles pertes.

Du côté qu'on s'y attendoit le moins, vint un orage qui alluma le feu de la guerre en Europe. Auguſte II, roi de Pologne, celui que Charles XII avoit détrôné, & que Pierre le Grand avoit rétabli, meurt en 1733. Staniſlas, ſon ancien compétiteur, eſt élu de nouveau ſolennellement. La cour de France avoit acheté des ſuffrages; ce fut de l'argent perdu. L'empereur Charles VI fait faire une ſeconde élection en faveur de l'électeur de Saxe, fils d'Auguſte, & mari d'une de ſes nièces. La Ruſſie arme pour ce prince. Dix mille Ruſſes, bien diſciplinés, abattent le courage des partiſans de Staniſlas, de cette nobleſſe guerrière & ſans diſcipline, qu'un excès de liberté rend le jouet des événemens. Auguſte III triomphe comme ſon pére. Staniſlas eſt aſſiégé dans la ville de Dantzick. Par une fortune auſſi ſingulière que ſes autres aventures, dans le temps même qu'il vivoit à Weiſſembourg, aſyle que le régent lui avoit donné, il étoit devenu le beau-père du roi de France. Il devoit donc en attendre des ſecours. Le cardinal de Fleuri n'envoya que quinze cents hommes. Dantzick ſuccomba. Le roi de Pologne s'enfuit, déguiſé

Staniſlas élu une ſeconde fois roi de Pologne.

L'empereur & la Ruſſie font nommer Auguſte III.

Siège de Dantzick.

en matelot, à travers mille dangers. Le général ruſſe avoit mis ſa tête à prix : barbarie, que la czarine Anne répara bien, en traitant les priſonniers avec la plus noble généroſité.

La France fait la guerre à l'empereur.

Quelque ami de la paix que fût le miniſtre de Louis XV, l'honneur du roi & de l'état lui impoſoit, dans l'opinion publique, la néceſſité de faire la guerre. On força, pour ainſi dire, ſa foibleſſe à y conſentir. Il ſut la rendre utile, ce qui eſt extrêmement rare. Ne pouvant attaquer les Ruſſes, il tourna les forces de la France contre l'empereur. Une ligue avec les rois d'Eſpagne & de Sardaigne aſſura d'autant plus le ſuccès, que l'Angleterre & la Hollande reſtèrent neutres : tant la modération du miniſtère françois avoit diſſipé les anciennes alarmes qu'inſpiroit Louis XIV ! tant il vaut mieux mériter la confiance, en inſpirant le reſpect, que de s'attirer la haine en répandant la terreur !

Campagnes deciſives d'Italie.

En deux années de guerre (1734 & 1735), on réduiſit l'empereur à l'extrémité. Les campagnes d'Italie furent brillantes & déciſives. Le maréchal de Villars, âgé de quatre-vingt-deux ans, y ſignala ſa valeur avec le roi de Sardaigne; mais, infirme & ne s'accordant pas avec ce prince, il ſe retira après la conquête de Milan, & finit à Turin, le 17 juin 1734, ſa glorieuſe carrière.

Son ambition aſpiroit à la dignité de connétable; mais cette ambition étoit fondée ſur de grands ſervices, & jointe au zèle d'un bon citoyen. Il diſoit au roi, après avoir parlé dans le conſeil avec une courageuſe franchiſe : *Vous ne reconnoîtrez ceux qui vous aiment qu'à la liberté qu'ils prendront de vous dire des choſes utiles, au haſard de vous déplaire.* Le maréchal de Coigni, qui lui ſuccéda, défit les Impériaux ſous les murs de Parme, où fut tué le comte de Merci, leur général: il gagna une ſeconde bataille à Guaſtalla. Le comte de Montémar, eſpagnol, vainqueur à Bitonto, conquit les royaumes de Naples & de Sicile. On lui donna le titre de duc de Bitonto, monument précieux de ſa victoire. En Allemagne, le maréchal de Berwick fut tué au ſiège de Philipſbourg; mais cette place n'en fut pas moins priſe. Le maréchal de Noailles, qui avoit remplacé Coigni en Italie, pouſſa les Impériaux de poſte en poſte, & les chaſſa du pays.

Priſe de Philipsbourg.

Dépouillé, preſſé de toutes parts, l'empereur employa la médiation des puiſſances maritimes. Comme le miniſtre de France déſiroit la paix ſincérement, elle fut conclue ſans médiateur. L'Eſpagne y gagna, pour don Carlos, le royaume des Deux-Siciles, en échange des duchés de

1736. Traité de Vienne.

Don Carlos roi des Deux-Siciles.

Parme & Plaiſance, & de la Toſcane. Le roi de Sardaigne eut Tortone, Novare & les Langhes : il s'étoit promis tout le Milanès, que la cour de Turin ne perdit jamais de vue. Staniſlas renonça pour la ſeconde fois à la Pologne, en conſervant le titre & les prérogatives de roi. On lui abandonna le Barrois & la Lorraine, pour être réunis après ſa mort à la couronne de France. Le duc de Lorraine devoit avoir la Toſcane en échange ; & Louis XV lui aſſuroit un revenu de trois millions cinq cents mille livres, juſqu'à la mort du grand-duc, Jean Gaſton, dernier prince de la maiſon de Médicis. C'étoit la ſeconde fois qu'on diſpoſoit de la Toſcane, du vivant de ce ſouverain. Étrange politique, qu'avoient mis en vogue les traités de partage pour la ſucceſſion d'Eſpagne. Jean Gaſton demandoit plaiſamment *ſi on ne lui donneroit pas un troiſième héritier, & quel enfant l'Empire & la France vouloient lui faire.* Il mourut l'année ſuivante.

On diſpoſe de la Toſcane, le grand-duc vivant.

Enfin la France garantit, par le traité de Vienne, la Pragmatique-ſanction de Charles VI, au ſujet de la ſucceſſion de la maiſon d'Autriche : matière ſi délicate, que le traité ne fut ſigné qu'en 1738, quoique les préliminaires fuſſent exécutés en 1736. Cette pragmatique, publiée depuis douze ans, tendoit à rendre la ſucceſſion

Pragmatique-ſanction de Charles VI, garantie par la France.

autrichienne indiviſible, en cas qu'il n'y eût point d'héritier mâle, comme il arriva bientôt. Pluſieurs princes, au défaut de mâles d'Autriche, avoient des droits ou des prétentions. Sans les conſulter, ſans négocier avec eux, Charles VI veut donc qu'une loi particulière les enchaîne tous, qu'elle les oblige de ſacrifier leurs intérêts. C'eſt un autre phénomène de la politique moderne. Nous allons voir l'Europe embrâſée pour cette grande ſucceſſion.

Guerre maritime entre l'Eſpagne & l'Angleterre.

Dans l'intervalle, s'allume entre l'Eſpagne & l'Angleterre une guerre maritime, pour le ſujet le plus mince : ce qui prouve encore mieux que, dans les ſiècles même de philoſophie, les nations ſe gouvernent peu par les principes du droit naturel. Diſons un mot de l'origine de ces brouilleries, nées d'un mauvais eſprit de commerce.

Quel avoit été le gouvernement de Georges I, roi d'Angleterre.

Georges I étoit mort en 1727, nullement chéri des Anglois, parce qu'il empiétoit ſur leur liberté. Étant maître du parlement, il en tiroit les plus grands ſubſides, pour les intérêts de ſon électorat, & non pour ceux du royaume. Vers la fin de ſon règne, on lui abandonna même l'emploi des ſubſides ; les communes ſacrifièrent cette inſpection ſur les finances, qu'elles jugeoient auparavant ſi néceſſaire pour limiter le pouvoir

de la couronne. En un mot, on éprouva beaucoup plus que ſous Guillaume, deux inconvéniens dangereux; celui d'avoir un ſouverain étranger, dont les intérêts politiques pouvoient être fort différens de l'intérêt national; & celui de la corruption, qui procuroit à la cour tant d'influence dans les actes parlementaires.

Eſprit de liberté extrême.

La paſſion de la liberté fermentoit cependant toujours, au point que l'on ſe récria contre un ordre de bâtir des lazarets, & de tirer des lignes, pour garantir le royaume de la peſte répandue en Provence. C'étoient des pratiques odieuſes, diſoit-on, imitées du gouvernement *arbitraire* de France, & contraires à la liberté angloiſe.

Georges II.

A Georges I ſuccéda ſon fils, Georges II, qu'il avoit éloigné du gouvernement; mais que la nation a jugé plus digne que lui de règner.

Walpole, miniſtre pacifique.

Le chevalier Robert Walpole, miniſtre éclairé & pacifique, ſentoit, comme le cardinal de Fleuri, combien la paix étoit déſirable, dans l'épuiſement où la guerre de 1701 avoit jeté tous les peuples. Auſſi l'Angleterre ne ſe mêla-t-elle point de celle que la France eut avec l'empereur. Ce miniſtre fut entraîné hors de ſon ſyſtême par le génie ambitieux de la nation.

Ambition des Anglois; leurs querel-

S'aſſurer l'empire de la mer, étendre un commerce déja immenſe, ruiner ou affoiblir le

commerce des autres puiſſances maritimes; c'eſt ce que les Anglois ſemblent avoir eu en vue depuis leurs progrès en Amérique. Le gouvernement eſpagnol, ſorti de ſa longue léthargie, ſe plaignit en vain de la contrebande qu'ils y faiſoient, au mépris de ſes droits. Pour en arrêter le cours, il multiplia les gardes-côtes. On ſaiſit des vaiſſeaux. Peut-être paſſa-t-on quelquefois les bornes de la modération & de la juſtice: inconvénient preſque inévitable en pareilles circonſtances. Quoi qu'il en ſoit, les conteſtations s'aigrirent. La querelle, qui avoit commencé par un vaiſſeau, s'étendit à d'autres objets. On diſputa ſur les limites de la Floride & de la Caroline. Les Anglois pouſsèrent des cris de fureur, commirent des hoſtilités. Le gouvernement ne put réſiſter à cet eſprit de vertige, qui tranſportoit le peuple. On venoit de conclure un traité avec l'Eſpagne, par lequel Philippe V s'obligeoit de payer quatre-vingt-quinze mille livres ſterling à l'Angleterre, en dédommagement des pertes dont elle ſe plaignoit à main armée. Cependant le peuple cria plus haut. Les hoſtilités ne furent point ſuſpendues; & comme elles empêchoient Philippe de payer la ſomme, on ſaiſit ce prétexte pour lui déclarer la guerre en 1739. L'amiral Vernon prit &

les avec les Eſpagnols.

Traité que les Anglois ne reſpectent point.

raſa Porto-Bello. Il échoua au ſiège de Carthagène.

Réflexions ſur les guerres de commerce.

Plus on examine la nature du commerce, qui devroit unir les nations, qui ne fleurit qu'à l'ombre de la paix; moins on conçoit la manie de ces guerres de commerce, allumées par un intérêt aveugle. Quel avantage peut égaler & les dépenſes qu'elles entraînent, & les pertes qu'elles cauſent? Faut-il donc que les états ſoient les victimes de l'avidité des commerçans? faut-il que l'Europe ſe ruine, ſe dépeuple, pour quelques déſerts de l'Amérique, dont la culture doit être ſi lente, & les fruits ſi incertains? Qu'il y ait des querelles de négoce: on ne peut s'en étonner. Mais qu'au lieu de les terminer à l'amiable, les puiſſances en faſſent des ſujets de guerre; c'eſt ce qu'il ſera difficile de concilier avec les principes de la raiſon, de l'humanité & de la vraie politique.

Charles VI preſſé par les Turcs.

La cour de France s'efforça en vain de prévenir une rupture ſi funeſte. Elle réuſſit mieux dans ſa médiation en faveur de Charles VI, preſſé par les Turcs. La Ruſſie, comme nous l'avons déja dit, avoit fait marcher des troupes en Pologne, pour y établir Auguſte III. La cour de Conſtantinople, regardant cette démarche comme une infraction des traités, permit aux Tartares de

prendre les armes. Il y eut bientôt une guerre ouverte, où ſe trouva engagé l'empereur, allié de la Ruſſie. Tandis que les Ruſſes remportoient des avantages, Charles VI perdit ſes conquêtes. Belgrade fut aſſiégée, & il ſe vit menacé d'une invaſion. Hors d'état de repouſſer les ennemis, il profita de la médiation qu'offroit la France. La paix ſe fit dans le camp des Turcs. On leur céda Belgrade, la Servie, la Valachie autrichienne, &c. (1739.) Un mois après fut conclu le traité de paix avec la Ruſſie. Elle s'étoit emparée d'Azow. On lui laiſſa cette place, mais les fortifications démolies, & ſans la liberté d'avoir des vaiſſeaux dans la mer Noire. Le ſultan s'obligea de donner à cette puiſſance le titre d'empereur, auquel les Turcs attachent beaucoup de ſupériorité ſur celui de roi. La czarine Anne règnoit encore. Telle étoit la deſtinée ſingulière des Ruſſes, que la gloire de leur empire, établie par un grand homme, s'accrût rapidement ſous des femmes.

Il leur cède Belgrade, &c.

Azow cédé aux Ruſſes

CHAPITRE III.

Mort de l'empereur Charles VI. — Droits à ſa ſucceſſion. — Le roi de Pruſſe donne le ſignal de la guerre. — La France prend parti contre la reine de Hongrie.

1740. Mort de Charles VI.

CHARLES VI meurt en 1740, ſans héritier mâle : événement tel que la mort de Charles II roi d'Eſpagne, & qui doit entraîner des ſuites ſanglantes. Ainſi la maiſon d'Autriche eſt éteinte ; cette maiſon, dont la grandeur remonte juſqu'à Rodolphe de Habſbourg, empereur en 1223 ; cette maiſon agrandie prodigieuſement par des mariages, ſur-tout par celui de Maximilien I avec l'héritière de Bourgogne, par celui de Philippe avec l'héritière d'Eſpagne, par celui de Ferdinand I avec l'héritière de Hongrie & de Bohême ; cette maiſon établie ſur le trône impérial depuis plus de trois cents ans ; gouvernant l'Allemagne, tantôt avec la hauteur d'un deſpotiſme affecté, tantôt avec l'adreſſe de la politique ; cette maiſon, dont la puiſſance ſembloit devoir abſorber tout, ou du moins donner la loi à toute l'Europe,

Comment ſa maiſon s'étoit agrandie.

l'Europe, ſi le cardinal de Richelieu n'avoit règné en France ſous Louis XIII.

Les derniers empereurs avoient armé l'empire pour leurs intérêts.

On peut regarder comme une eſpèce de phénomène, qu'après ſon affoibliſſement, elle ait ſu diſpoſer des forces de l'Allemagne pour des intérêts fort étrangers à l'empire. Ce fut l'effet d'une prudence ſingulière à manier l'opinion. Nous l'avons déja obſervé, & il eſt bon de le redire, la terreur du nom françois fit plus que l'autorité de l'empereur. La cour de Vienne affectoit de redouter ſans ceſſe une puiſſance énorme, ambitieuſe, prête à écraſer les autres états. En inſpirant de fauſſes álarmes, elle obtenoit des forces en montrant de la foibleſſe. Et c'étoit le fruit des guerres de Louis XIV.

Droit public d'Allemagne ſous Charles VI.

Du reſte les Allemands furent toujours très-jaloux de la liberté du corps germanique, cimentée par la paix de Weſtphalie. La capitulation de Charles VI, entre autres articles, porte : 1°. Qu'il n'entreprendra rien au préjudice des trois religions; 2°. Qu'il ne fera point marcher ſes troupes par le territoire des états ſans leur conſentement; 3°. Qu'il conſervera la juridiction de la chambre impériale, & ne permettra point à ſes miniſtres particuliers de ſe méler du conſeil Aulique; 4°. Qu'il ne s'arrogera point la ſucceſſion de ceux dont les biens ſeront confiſqués par la ſentence

du ban ; 5°. Que ſans le conſentement des états, aſſemblés en diète, il ne changera rien aux lois ; il ne fera ni guerre, ni alliances, ni paix de l'empire ; il n'exigera aucune contribution ; il ne fera point de réglemens relatifs au commerce ou à la monnoie ; 6°. Qu'il ne mettra aucun état au ban de l'empire, qu'avec l'agrément de tous ; 7°. Qu'il ne gênera point les états dans leurs délibérations, & ne leur preſcrira point les matières qu'ils doivent traiter préférablement *, &c. Tel eſt encore le droit public de l'Allemagne, ſeul pays du monde où l'ordre ait pu s'établir dans le régime féodal.

A qui doit appartenir ſa ſucceſſion.

En vertu de la Pragmatique ſanction de Charles VI, tout l'héritage de ſa maiſon devoit paſſer à Marie-Thérèſe, ſa fille aînée, épouſe de François de Lorraine, grand-duc de Toſcane. * Les royaumes de Hongrie & de Bohème,

---

* Voyez Pfeffel.

* Selon le maréchal de Villars, la cour de Vienne avoit déſiré de marier cette princeſſe avec don Carlos, ce qui auroit fait paſſer la ſucceſſion d'Autriche dans une branche de la maiſon de France. Il le croyoit d'après quelques dépêches du duc de Richelieu, ambaſſadeur en 1725. Mais ce prétendu deſſein me paroit trop chimérique pour qu'on puiſſe y ajouter foi. Quelques propos vagues, ou artificieuſement haſardés, ont ſouvent donné lieu à des

la Siléſie, la Souabe autrichienne ou Autriche antérieure, la haute & la baſſe Autriche, la Stirie, la Carinthie, la Carniole, les quatre villes Foreſtières, le Burgau, le Briſgau, les Pays-bas, le Frioul, le Tirol, le Milanès, les duchés de Parme & de Plaiſance, formoient cette grande ſucceſſion. Preſque toutes les puiſſances avoient garanti la pragmatique. Mais le prince Eugène (mort en 1736) diſoit judicieuſement qu'*une armée de cent mille hommes la garantiroit mieux que cent mille traités*. En effet, comment éviter la guerre, tandis que l'ambition de pluſieurs princes avoit des titres à ſoutenir?

Prétentions de pluſieurs princes.

Charles-Albert, électeur de Bavière, prétendoit à la ſucceſſion de Bohème, en vertu du teſtament de Ferdinand I. Auguſte III, roi de Pologne, électeur de Saxe, prétendoit à tout, par les droits de ſa femme, fille aînée de l'empereur Joſeph, aîné de Charles VI. Le roi d'Eſpagne tiroit de pareilles prétentions de la fille de Maximilien II, épouſe de Philippe II, de laquelle il deſcendoit par les femmes. Le roi de Sardaigne avoit auſſi les ſiennes. Le roi de France pouvoit ſe mettre ſur les rangs, comme

---

conjectures, que l'imagination transforme en réalités. (*Voyez le journal de Villars, ſous l'année 1732.*)

iſſu, par la femme de Louis XIII & par celle de Louis XIV, de la branche aînée d'Autriche. Mais il ne penſoit point à s'agrandir : c'étoit prudence autant que modération.

Droits en Europe, trop incertains.

Depuis que le régime féodal a répandu les ténèbres & l'incertitude dans l'ordre des ſucceſſions aux états ; l'Europe ſe trouve ſans ceſſe expoſée à des révolutions ſanglantes par cette cruelle incertitude. A qui doit appartenir un peuple ? c'eſt trop ſouvent une matière de procès, la plus épineuſe de toutes, de procès que l'on commence avec la plume, & dont les armes ſeules décident. Seroit-il impoſſible, dans les ſiècles d'humanité & de raiſon, que les ſouverains de concert coupaſſent la racine de ces malheurs ?

Marie-Thérèſe ſe fait chérir des Hongrois.

Tout parut tranquille d'abord. Marie-Thérèſe, princeſſe vertueuſe, prudente, affable, réuniſſant les qualités qui inſpirent l'amour & le reſpect, prit poſſeſſion du grand héritage que ſon père lui avoit laiſſé ; & perſonne ne s'y oppoſa. Elle prêta aux Hongrois l'ancien ſerment ; par lequel en cas de violation de leurs priviléges, il leur eſt permis *de ſe défendre, ſans pouvoir être traités de rebelles.* Cette démarche la fit adorer d'un peuple que ſes ancêtres avoient continuellement trouvé rebelle, parce qu'ils le mettoient dans le cas de défendre ſes priviléges.

Un prince peu connu juſqu'alors, le roi de Pruſſe, Frédéric III, âgé de vingt-huit ans, commença le premier, & ſeul, une guerre dont l'Europe devoit être bientôt embrâſée. Son aïeul, décoré du titre de roi par l'empereur Léopold, ne l'avoit ſoutenu qu'en faſtueux diſſipateur. Son père, bien différent, avoit peuplé la Pruſſe en y attirant les étrangers, en y faiſant fleurir l'agriculture; il avoit diſcipliné une armée nombreuſe; il avoit amaſſé par l'économie la plus rigide un tréſor immenſe: il avoit en quelque ſorte préparé les matériaux de la grandeur d'un fils, qu'il traita néanmoins avec cruauté, & qu'il voulut punir par une ſentence de mort d'un projet d'évaſion inſpiré par ſes rigueurs. Ce fils s'étoit formé dans la diſgrace; excellente école pour les ſouverains. A des talens ſupérieurs, il joignoit le goût de la lecture, de la réflexion & des beaux arts. Il aſpiroit même à la gloire de la poéſie, dans notre langue ſi ingrate quelquefois pour nos poëtes. Politique, guerrier, puiſſant, ennemi du luxe, ayant quatre-vingt millions dans ſes coffres, ayant une armée de deux cents mille hommes; de quoi n'étoit-il pas capable, s'il ſe livroit à l'ambition des héros, ambition ſi difficile à vaincre en pareilles circonſtances?

Frédéric III, roi de Pruſſe.

Ses forces & ſes talens.

Il venoit de monter ſur le trône. De vieilles

Il arme tout-

à-coup, & prend bien ſon temps.

prétentions ſur quelques duchès de Siléſie furent ſon motif de guerre. Un mois après la mort de l'empereur, il entre dans cette riche province, à la tête de trente mille hommes, attaquant la reine de Hongrie, & lui offrant tout à la fois de la défendre, au prix de la baſſe Sileſie qu'il demandoit. D'un côté, Marie-Thérèſe, en acceptant la propoſition, auroit montré une foibleſſe qui ne pouvoit qu'attirer de nouveaux ennemis. De l'autre, le roi de Pruſſe prévoyoit bien que ſa démarche hardie lui procureroit des alliés, ſi l'on rejetoit ſes offres. Sa poſition étoit d'autant plus avantageuſe, qu'avec de vaſtes états, l'héritière de Charles VI manquoit d'argent & de troupes. Cette courageuſe princeſſe préféra de ſe

Bataille de Molwitz.

défendre. On vit à la bataille de Molwitz, combien la diſcipline pruſſienne étoit redoutable. La cavalerie étant rompue, le bagage du roi pillé, le roi lui-même forcé à la retraite, de peur d'être priſonnier, la fermeté intrépide & le feu perpétuel de l'infanterie rétablirent tout : les Pruſſiens remporterent la victoire, préſage de plus grands ſuccès. (1741.)

Malgré le cardinal de Fleuri, la France va faire la guerre.

Fredéric ne s'étoit point trompé dans ſes conjectures. Ses conquêtes invitèrent d'autres puiſſances à prendre les armes contre la reine de Hongrie. Le cardinal de Fleuri, auſſi éloigné

de la guerre, par circonſpection de vieilleſſe que par modération de caractère, âgé de quatre-vingt-cinq ans, vouloit finir ſans inquiétude une carrière toujours heureuſe ; & la France ayant garanti la pragmatique-ſanction de l'empereur, cette garantie, quoique peu ſolide ſi elle étoit injuſte, l'affermiſſoit dans ſon ſyſtême de paix. Mais le comte, depuis maréchal-duc de Belle-Iſle, & le chevalier de Belle-Iſle, ſon frère, deux hommes à projets, d'un génie actif & entreprenant, auquel ils joignoient le talent de perſuader, vinrent à bout par leurs intrigues & leurs diſcours, d'inſpirer une réſolution contraire aux vues du miniſtre. Ils crurent qu'affoiblir la nouvelle maiſon d'Autriche-Lorraine, ſeroit conſommer le grand ouvrage de la politique du célèbre Richelieu : ce fut le fondement de leurs ſyſtêmes.

Le comte & le chevalier de Belle-Iſle en ſont cauſe.

On forma donc le deſſein de procurer à l'électeur de Bavière la couronne impériale, & une partie des états de Charles VI. On devoit s'unir aux rois de Pruſſe & de Pologne, électeurs de Brandebourg & de Saxe, intéreſſés au démembrement de la ſucceſſion. On devoit dépouiller Marie-Thérèſe de pluſieurs branches de cet héritage garanti par les traités. Le comte de Belle-Iſle chargé de la négociation, parcourut l'Allemagne, régla tout. Le ſuccès paroiſſoit infaillible, & les

Projets & alliances contre la reine de Hongrie.

meſures pour l'exécution combinées avec prudence. Mais combien de viciſſitudes pouvoient les croiſer, ſur tout ſi la guerre traînoit en longueur, au lieu de finir, comme on le croyoit, en une ſeule campagne!

CHAPITRE IV.

L'électeur de Bavière, empereur ſous le nom de Charles VII. — Ses ſuccès & ſes diſgraces. — Bataille de Dettingen. — Don Philippe & le prince de Conti en Italie.

1741. L'ÉLECTEUR de Bavière, créé par lettres-patentes lieutenant-général de Louis XV, ſe rend d'abord maître de Paſſau, & pénètre en Autriche juſqu'à Lintz. Vienne ſe croit menacée d'un ſiége, qu'elle n'auroit pu ſoutenir que très-difficilement. S'emparer de la capitale, eût été un coup déciſif. Au lieu de le tenter, ou de pourſuivre la reine qui s'étoit réfugiée en Hongrie, au lieu de profiter du moment eſſentiel, l'électeur ſe jette ſur la Bohème, impatient de s'y faire couronner. Prague, cette grande ville eſt priſe par eſcalade. Après la cérémonie du couronnement, il va recevoir la couronne impériale à Francfort; & ſe voit à la tête de l'empire, ſous le nom de Charles VII. Le roi de Pruſſe avoit conquis la Moravie. On ne peut guere imaginer de ſituation plus déplorable que celle de Marie-Thérèſe.

Progrès de l'électeur de Bavière.

Il ſe fait couronner roi de Bohême & empereur.

Sentimens des Hongrois pour leur reine.

Mais le péril même lui procura des reſſources. La harangue qu'elle fit en latin aux Hongrois, en s'abandonnant à leur zèle, leur avoit arraché des larmes. Ils s'étoient écriés, le ſabre à la main : *Mourons pour notre* ROI MARIE-THÉRESE ; ils ne reſpiroient que pour la défenſe de cette princeſſe véritablement digne d'être comptée parmi les grands rois. L'Angleterre & la Hollande, n'oſant encore ſe déclarer, quoiqu'elles euſſent garanti la pragmatique de Charles VI, lui envoyèrent des ſecours d'argent.

Généroſité angloiſe en ſa faveur.

« Toute la nation angloiſe s'anima en ſa faveur. » Ce peuple n'eſt pas de ceux qui attendent » l'opinion de leur maître, pour en avoir une.... » La ducheſſe de Marlborough aſſembla les » principales dames de Londres ; elles s'engagè- » rent à fournir cent mille livres ſterling, & la » ducheſſe en dépoſa quarante mille. La reine » de Hongrie eut la grandeur d'ame de ne pas » recevoir cet argent qu'on avoit la généroſité » de lui offrir ; elle ne voulut que celui qu'elle » attendoit de la nation aſſemblée en parlement « (*Voltaire.*) Voilà des traits dont l'Angleterre peut à juſte titre ſe glorifier.

Fautes multipliées de ſes ennemis.

Les ennemis de la reine la ſervirent encore mieux par leurs fautes. Ils ſe brouilloient, ſe

plaignoient les uns des autres, ſe nuiſoient par conſéquent. Le maréchal de Belle-Iſle, qui avoit entraîné la France dans cette guerre, où la France n'avoit qu'un intérêt éloigné, étoit déja dans une ſituation périlleuſe. On lui aſſocia le maréchal de Broglio, mais ſans utilité : la méſintelligence règna entre les deux chefs. On avoit trop peu de cavalerie. Le prince Charles, frère du grand-duc, harceloit, détruiſoit les troupes, avec ſes Pandours, ſes Talpaches, ſes Croates, ſes Houſſards ; terrible fléau pour des troupes diſperſées & faciles à ſurprendre. Enfin, l'armée françoiſe & bavaroiſe fut réduite preſque à rien, ſans action conſidérable. Il ne fut que trop évident alors, qu'en courant à des conquêtes ſi vaſtes & ſi rapides, on s'étoit précipité dans le malheur.

Déſaſtre, ſans grande action.

Une faute du miniſtère acheva de tout perdre de ce côté-là. Le cardinal de Fleuri, accablé de vieilleſſe, d'autant plus affecté de ces déſaſtres, qu'il avoit toujours été heureux, & que la guerre ſe faiſoit malgré lui, offre la paix, non avec le courage & la dignité convenables, mais en miniſtre foible, qui ſe plaint du général négociateur, dont les conſeils ont prévalu ſur ſes propres ſentimens. * Ses lettres furent publiées. Elles

Le cardinal de Fleuri montra beaucoup de foibleſſe.

* *Votre Excellence*, marquoit-il au feld maréchal de Konigſeck, *eſt trop inſtruite de tout ce qui ſe paſſe, pour*

inſpirèrent la plus grande confiance aux amis de la reine de Hongrie; elles dégoûtèrent les alliés de la France. Nous verrons bientôt le poids de la guerre tomber ſur ce royaume, comme du temps de Louis XIV & de la ſucceſſion d'Eſpagne.

Pertes de l'empereur & de la France.

Prague étoit déja évacuée. Le maréchal de Belle-Iſle n'avoit eu que la gloire de ſauver, par une retraite difficile, environ treize mille hommes: c'étoient les débris d'une grande armée victorieuſe. Du fond de l'Allemagne, où l'on faiſoit des conquêtes, il falloit reculer vers le Rhin pour s'y défendre. L'empereur Charles VII ne pouvoit pas même conſerver la Bavière. Il en fut chaſſé plus d'une fois, il fut dépouillé, errant; il éprouva preſque le même ſort que ſon père.

Mort du cardinal de Fleuri.

La mort du cardinal de Fleuri, en janvier 1743, change la face du gouvernement. Le roi prend en main les affaires, & ſe diſpoſe à commander les armées. Son miniſtre avoit entiérement négligé quelques objets eſſentiels, ſur-tout la marine. Pacifique, économe, attentif au préſent, peu inquiet ſur l'avenir, plus ardent pour la bulle *Unigenitus*, que pour la gloire de la nation, il

La marine négligée.

---

ne pas deviner aiſément qui mit tout en œuvre pour déterminer le roi à entrer dans une ligue qui étoit ſi contraire à mon goût & à mes principes.

lui manqua d'étendre ſes vues aſſez loin. Comment ne prévoyoit-il pas le beſoin que l'on auroit un jour de vaiſſeaux, les riſques auxquels on ſeroit expoſé faute d'en avoir ? Comment ne profitoit-il pas d'une longue paix, pour donner au royaume des forces ſi néceſſaires, pour le prémunir enfin contre des dangers inévitables ? Les Anglois tirèrent avantage de ce défaut de politique.

1745. Bataille de Dettingen, remarquable par ſes circonſtances.

Ils ſoutenoient la reine de Hongrie en qualité d'auxiliaires, ainſi que la France ſoutenoit l'empereur. Les auxiliaires devinrent partie principale des deux côtés. On les vit meſurer leurs forces à la bataille de Dettingen, dans l'électorat de Mayence. Georges II s'étoit rendu à l'armée, avec le duc de Cumberland, ſon ſecond fils. Le lord Stair, élève du fameux Marlborough, la commandoit. Ils ſe propoſoient de paſſer le Mein pour pénétrer en Allemagne. Le maréchal de Noailles, à la tête de l'armée françoiſe, ayant coupé les vivres aux ennemis, les avoit réduits à la néceſſité de faire une marche dangereuſe, où l'on pouvoit les accabler. Par des diſpoſitions excellentes, il s'étoit comme aſſuré une victoire complette. Mais il fut mal obéi, & trop de précipitation, faute ſi ſouvent funeſte à la France, rompit toutes ſes meſures. Le duc de Gramont,

lieutenant-général, quitte le poſte avantageux où il avoit ordre d'attendre. On attaque les ennemis avant qu'ils ſoient engagés dans le défilé; on perd tout l'avantage du terrein; le canon, qui devoit les écraſer devint inutile, une partie ſeulement de l'armée peut combattre, & le fait avec autant de confuſion que de valeur. Enfin après trois heures d'un combat terrible, où le duc de Cumberland fut bleſſé à côté du roi ſon père, le maréchal de Noailles ſe rétira dans ſon camp. Cette retraite fut l'unique preuve qu'on avoit été vaincu. Les ennemis abandonnèrent même, pendant la nuit, le champ de bataille, & y laiſsèrent leurs bleſſés.

Fautes des deux côtés.

Quelques ſemaines après, le général anglois dit à l'auteur du ſiècle de Louis XIV : « Les » François ont fait une grande faute; & nous, » deux : la vôtre a été de ne ſavoir pas at- » tendre; les deux nôtres ont été de nous mettre » d'abord dans un danger évident d'être perdus, » & enſuite de n'avoir pas ſu profiter de la victoire. « (*Voltaire.*) Combien de fois a-t-on éprouvé que la vivacité françoiſe, peu capable de *ſavoir attendre*, couroit au précipice, ſi elle n'étoit contenue par le frein d'une ſévère diſcipline? Il en eſt des nations, comme des individus : le caractère entraîne; rarement l'expérience

le réprime; & les mêmes fautes renouvellent les mêmes malheurs.

L'Italie ne pouvoit échapper à l'embrâſement de la guerre. Le roi d'Eſpagne, ayant des prétentions ſur le Milanès après la mort de l'empereur Charles VI, ayant de plus à réclamer l'héritage des Farnèſes pour ſes enfans du ſecond lit, réſolut de faire de tous ces états un établiſſement pour don Philippe, frère du roi de Naples & gendre de Louis XV. Le Milanès étoit auſſi pour le roi de Sardaigne un objet de prétentions. Ce prince, ſans y renoncer, s'unit à la reine de Hongrie, parce que ſon intérêt l'exigeoit: il ſe réſerva de prendre d'autres meſures quand il le jugeroit à propos. La politique le décidoit à cette alliance; &, ce que n'auroit pas fait ſon père, il avoit la bonne foi d'annoncer que la politique pouvoit la rompre.

L'Italie, autre théâtre de guerre.

Le roi de Sardaigne, pour les Autrichiens.

Dès la fin de 1741, le duc de Montémar (le même qui avoit gagné la bataille de Bitonto) paſſa en Italie avec des troupes. Il n'y fut pas heureux, parce que le roi de Sardaigne, joint aux Autrichiens, étoit le plus fort. Une choſe ſingulière, c'eſt la neutralité apparente des autres ſouverains d'Italie. Tous ſe déclaroient neutres par crainte, quoique attachés tous à quelque parti, excepté le pape Benoît XIV, pontife plein

Feintes neutralités.

de ſageſſe, qui agiſſoit par les principes de père commun.

Comment les Anglois décidèrent le roi de Naples.

Quant au roi de Naples, don Carlos, les Anglois le décidèrent. Une de leurs eſcadres menaça de bombarder ſa capitale, s'il ne promettoit de rappeller ſes troupes de l'armée d'Eſpagne : on ne donnoit qu'une heure de délibération. N'étant point en état de défenſe, le monarque fut contraint de dévorer cette inſulte. Il promit. Telle eſt la ſupériorité que donne l'empire de la mer.

Bataille navale de Toulon.

Les eſcadres angloiſes dominant la Méditerranée, l'infant don Philippe ne put aborder à Gènes. Il tourna ſes efforts contre la Savoie, & s'en rendit maître. Une flotte eſpagnole étoit à Toulon, ſoit pour le tranſporter en Italie, ſoit pour lui fournir des proviſions & des ſecours. L'amiral anglois, Matthews, la tenoit en quelque ſorte captive dans le port. Après y avoir exercé quelque temps les canonniers, on oſa combattre des forces ſupérieures. Douze vaiſſeaux eſpagnols, & quatorze françois, ſe battirent contre quarante-cinq vaiſſeaux anglois. La victoire fut indéciſe, (février 1744); c'étoit, en quelque ſorte, l'avoir gagnée. Mais Matthews n'en conſerva pas moins l'empire de la mer. Pour l'enlever aux Anglois, il auroit fallu une marine préparée

préparée de loin, & capable de ſoutenir de longs efforts.

1744.

Don Philippe & le prince de Conti paſſent les Alpes.

Enfin la France, auxiliaire juſqu'alors, déclare la guerre au roi Georges & à Marie-Thérèſe. On va tenter de plus grandes entrepriſes. Don Philippe, à qui le roi de Sardaigne avoit bientôt repris la Savoie, eſt ſoutenu par une armée françoiſe ſous les ordres du prince de Conti. Ces deux princes paſſent le Var, ſoumettent le comté de Nice. Des forts, de terribles retranchemens dans les Alpes, s'oppoſent à leurs progrès. Cependant les obſtacles diſparoiſſent devant la valeur. Conti force le pas de Villefranche, regardé comme un des meilleurs remparts du Piémont. On s'approche de Montalban, à travers mille dangers. Les François eſcaladent, en plein jour, des retranchemens placés ſur un roc; ils s'en emparent, quoique le roi ſoit derrière ce poſte, & que ſa préſence ranime les troupes. Château-dauphin eſt emporté. On pénètre juſqu'à Démont, dans la vallée de Sture: on ſe rend maître de cette fortereſſe, redoutable par ſa ſituation comme par ſes ouvrages. La plaine du Piémont eſt ouverte, & l'on aſſiége Coni.

Villefranche, Montalban, &c. ſont forcés.

Bataille & ſiège de Coni.

Tant de périls ſurmontés, tant de ſuccès brillans inſpiroient une confiance trompeuſe. Elle fut augmentée par une victoire. Le roi de Sardaigne

attaqua les aſſiégeans dans leurs lignes. Malgré la ſageſſe de ſes diſpoſitions, il perdit la bataille & environ cinq mille hommes. Cependant les vainqueurs levèrent le ſiége de Coni, vaincus eux-mêmes par les rigueurs de la ſaiſon, (au mois d'octobre,) par les débordemens, & par les difficultés qui rendent la guerre d'Italie ſi dangereuſe, quand on a pour ennemi le maître des Alpes. Il fallut alors néceſſairement repaſſer les monts.

Autres expéditions d'Italie.

Le comte de Gages, ſurnommé Campo Santo, du nom d'une bataille indéciſe où il s'étoit ſignalé, commandoit l'armée qu'avoit au commencement le duc de Montémar. Uni au duc de Modène, & ſoutenu enſuite par le roi de Naples, il reprit la ſupériorité qu'il avoit perdue. Le général Lobkowitz penſa néanmoins faire priſonniers dans Véletri, & le roi de Naples, & le duc de Modène. Cette ſurpriſe reſſembla en tout à celle de Crémone par le prince Eugène : les Autrichiens furent chaſſés. Ainſi on avoit toujours en Italie beaucoup d'eſpérance. Voyons ce qui ſe paſſoit ailleurs.

CHAPITRE V.

Campagnes de Louis XV. — Bataille de Fontenoi & conquête de la Flandre. — Don Philippe eſt maître de Milan & de pluſieurs provinces.

Nous avons laiſſé la reine de Hongrie triomphante en Allemagne. Le roi de Pruſſe avoit déja fait la paix avec elle, en s'aſſurant la Siléſie par le traité de Breſlaw. Délivré d'un ennemi ſi formidable, elle pourſuivoit ſes avantages avec ardeur. Charles VII, fugitif à Francfort, n'avoit plus qu'un vain titre d'empereur : on le lui diſputoit même ; car ſon élection étoit déclarée nulle dans un mémoire de la reine, & cette princeſſe vouloit faire paſſer la couronne impériale ſur la tête de ſon époux. Les frontières de la France ſur le Rhin étoient menacées. On y répandoit un manifeſte, pour inviter les provinces conquiſes à rentrer ſous la domination autrichienne.

La reine de Hongrie, triomphante en Allemagne.

Dans la ſituation critique des affaires, Louis XV fait ſa première campagne, & attaque les Pays-bas. Le maréchal de Noailles commandoit ſous lui. Le comte d'Argenſon, chargé du département de la guerre, étoit capable de bien ſeconder ſes

1744. Première campagne de Louis XV.

vues. Les préparatifs disposèrent aux succès. Courtrai, Menin, Ipres, Furnes, le fort de la Knoque, furent conquis en peu de temps. Le maréchal de Saxe, frère naturel du roi de Pologne, couvroit les siéges avec un corps d'armée; & rien n'échappoit à sa prévoyance.

Il passe à Metz, pour défendre ses provinces.

Mais on apprend tout-à-coup que le prince Charles de Lorraine a passé le Rhin, qu'il est en Alsace, qu'il y fait du progrès; que des partis ennemis ont pénétré jusqu'en Lorraine; que le roi de Pologne (Stanislas) est parti de Lunéville, ne s'y trouvant plus en sureté. Louis quitte alors le théâtre de ses conquêtes, & va au secours de ses provinces. Arrivé à Metz, il reçoit la nouvelle de la marche du roi de Prusse, pour envahir la Bohème. Frédéric se régloit politiquement sur les conjonctures : il s'étoit ligué de nouveau contre la reine de Hongrie; parce qu'il craignoit que, devenue trop puissante, elle ne lui enlevât un jour le fruit de ses victoires. Il fondit sur la Bohème, força Prague en dix jours; & la garnison, de quinze mille hommes, fut prisonnière de guerre. Ce héros paroissoit invincible.

Le roi de Prusse réuni à la France.

Le prince Charles fait évacuer la Bohème aux Prussiens.

Le prince Charles avoit repassé le Rhin en diligence, sans beaucoup de perte, comme un grand général qu'on ne surprend point. Mais quelque rapide que fût sa marche, la conquête des

Pruſſiens fut plus prompte. N'ayant pu l'empêcher, il eut la gloire d'en réparer le malheur. Il força les ennemis d'évacuer la Bohème; il paſſa l'Elbe devant Frédéric; il s'avança juſques dans la Siléſie. On ne voyoit que révolutions.

Siège de Fribourg.

Après une maladie mortelle qui fit trembler & gémir toute la France, Louis XV venoit de prendre Fribourg, dont le gouverneur ne capitula qu'au bout de deux mois de tranchée ouverte. L'empereur Charles VII avoit recouvré la Bavière. Il craignoit néanmoins encore d'être chaſſé de Munich, comme le roi de Pruſſe l'étoit de Prague, lorſqu'il ſuccomba aux maladies & aux chagrins qui le dévoroient. Il mourut, à l'âge de quarante-ſept ans (janvier 1745), le plus malheureux des hommes, uniquement pour avoir eu l'ambition de s'élever & de s'agrandir; heureux auparavant, & digne de l'être. Son fils, Maximilien-Joſeph, âgé de dix-ſept ans, fut bientôt contraint de ſe détacher de la France.

1745. Mort de l'empereur Charles VII.

Animoſité des Anglois.

On devoit naturellement eſpérer qu'à la mort de l'empereur Bavarois, cette guerre finiroit d'elle-même. Mais elle devenoit une guerre de paſſion. Les Anglois, s'étant vus menacés d'une deſcente en faveur du prince Édouard, fils du prétendant, ſe livroient à la haine du nom françois, comme du temps de Louis XIV. Leur

Leurs dépenſes pour cette guerre.

argent couloit par-tout avec profuſion, & les alliés ſembloient tous être à leur ſolde. Ils donnoient cinq cents mille livres ſterling à la reine de Hongrie, deux cents mille au roi de Sardaigne ; ils payoient chérement le roi de Pologne, qu'ils avoient attiré dans la confédération ; ils payoient l'électeur de Mayence ; ils payoient même celui de Cologne, frère de Charles VII, pour qu'on pût lever des troupes dans ſes états. La Hollande, après avoir long-temps balancé, alloit auſſi épouſer la même querelle. Déja l'héritière de la maiſon d'Autriche, loin de vouloir rien céder, ſe croyoit en droit de prétendre à des dédommagemens. Enfin la France, déſirant toujours la paix, s'y prenoit mal pour l'obtenir. Elle vouloit que les Eſpagnols ménageaſſent le roi de Sardaigne ; elle ménageoit de ſon côté les Hollandois. Ses démarches modérées entretenoient la confiance des ennemis, & fortifioient leurs prétentions. Le ſeul parti à prendre, étoit de pouſſer la guerre avec vigueur, afin de faire déſirer aux autres cette paix, dont on ſentoit le beſoin. On prit donc des meſures plus efficaces.

Modération excellive de la France.

Siège de Tournai.

Tournai, principale ville de la barrière hollandoiſe, eſt aſſiégé. Les ennemis ſe déterminent à une bataille. Leur armée, de cinquante-cinq

mille hommes au moins, compoſée d'Anglois, de Hannovriens, de Hollandois, preſque ſans Autrichiens, s'approche de Tournai. Noailles avoit procuré, en bon citoyen, le commandement au maréchal de Saxe, dont la dernière campagne étoit un chef d'œuvre de la ſcience militaire. Celui-ci, épuiſé par une hydropiſie, s'étoit mis en marche, diſant : *Il ne s'agit pas de vivre, mais de partir.* Le roi ſe rend à l'armée, avec le dauphin. La veille de l'action, il obſerva que, depuis la bataille de Poitiers, aucun roi de France n'avoit remporté de victoire ſignalée contre les Anglois, & ajouta qu'il eſpéroit être le premier. Son eſpérance ne fut pas vaine.

Le maréchal de Saxe.

Cette fameuſe bataille de Fontenoi ſe donna le 11 mai 1745. L'auteur du Siècle de Louis XIV en a écrit les détails, ſi dignes de ſa plume, ſi intéreſſans pour la nation. J'indique ſeulement ce qu'il y a d'eſſentiel. Les Hollandois après avoir attaqué deux fois le poſte d'Antoin, n'agirent plus. Mais l'intrépidité des Anglois & des Hannovriens renouvela preſque les anciens déſaſtres de la France. Le duc de Cumberland, fils de Georges II, qui les commandoit, s'avança dans un terrain étroit, eſſuyant un feu horrible, ſes troupes ſerrées en colonne inébranlable. Cette colonne perça peu-à-peu au travers d'obſtacles

Bataille de Fontenoi.

Colonne angloiſe.

ſans nombre. Elle accabloit de ſon poids les corps oppoſés. Les François n'attaquant point de concert, étoient repouſſés par-tout. On crut la bataille perdue. Pluſieurs fois le général envoya ſupplier le roi de mettre ſa perſonne en ſureté. Louis ne voulut pas quitter ſon poſte. On imagina enfin de pointer quatre pièces de canon contre la colonne angloiſe, & de faire tomber ſur elle la maiſon du roi & d'autres troupes, tandis qu'elle ſeroit entamée par le canon. Ce moyen décida de la victoire. Les ennemis ſe retirèrent en bon ordre, avec perte de neuf mille hommes. *Vous voyez à quoi tiennent les batailles*, dit au roi le maréchal de Saxe. Mille exemples prouvent, en effet, qu'elles tiennent à des haſards ou à des inſtans.

Ce qui décide la victoire.

Le roi de Pruſſe en gagna une peu de jours après en Siléſie, & écrivit à Louis XV : *J'ai acquitté à Friedberg la lettre de change que vous avez tirée ſur moi à Fontenoi.* Frédéric, au milieu des armes, cultivoit encore cette fleur d'eſprit que le goût de la littérature françoiſe lui avoit donnée.

Bataille de Friedberg, gagnée par le roi de Pruſſe.

Telle étoit la modération de Louis, que le jour même de ſa victoire il fit écrire à ſon miniſtre en Hollande, qu'il étoit prêt à ſacrifier ſes conquêtes pour la pacification de l'Europe. Mais ni l'Angleterre ni la cour de Vienne n'avoient

Louis offre en vain la paix.

alors des ſentimens pacifiques. On cueillit rapidement tous les fruits de la victoire. Tournai ſe rendit. Gand, où l'ennemi avoit ſes magaſins, reçut les François, après le combat de la Meſle, célèbre par des actions étonnantes de quelques officiers. Oudenarde, Bruges, Dendermonde, firent peu de réſiſtance. Enfin Oſtende, qui avoit ſoutenu contre Spinola plus de trois ans de ſiége, fut forcée en quinze jours par le comte de Lowendalh, danois, que ſes talens rendoient digne de ſeconder le maréchal de Saxe. Niewport & Ath ſubirent la loi après le départ de Louis XV. Tout le comté de Flandre étoit conquis. Conquête de la Flandre.

En Italie les ſuccès de la campagne de 1745, ne furent pas moins rapides. Gènes ayant fait un traité avec l'Eſpagne, les troupes avoient le paſſage libre. L'armée eſpagnole, avec celle de France ſous les ordres du maréchal de Maillebois, & avec celle de Gènes, montoit à environ quatre-vingt mille hommes. Le comte de Gages, après avoir pourſuivi les Autrichiens, de l'état eccléſiaſtique juſques à Modène, vint joindre cette grande armée. On attaqua le roi de Sardaigne, retranché entre Valence & Alexandrie : on le força de reculer vers Caſal ; & don Philippe fut bientôt maître de Milan, Parme, Plaiſance, du Montferrat, du Tortonois, &c. Dans le même Don Philippe, maître en Italie.

temps, le prince Edouard, qui avoit débarqué en Écoſſe avec ſept officiers, ſe faiſoit proclamer régent à Édinbourg. (Je parlerai ailleurs de cette expédition.) On triomphoit. On ſera bientôt conſterné.

CHAPITRE VI.

Seconde paix du roi de Pruſſe avec la reine de Hongrie. --- Élection de François I, empereur. --- Les François & les Eſpagnols chaſſés d'Italie en 1746.

QUOIQUE le roi de Pruſſe fût alors victorieux, quoique le prince de Conti commandât une armée françoiſe du côté de Francfort; la reine de Hongrie parvint au but où elle avoit toujours aſpiré. François de Lorraine, ſon mari, fut élu empereur en ſeptembre 1745. Les troupes autrichiennes, qui couvroient Francfort, facilitèrent l'élection. Le roi de Pruſſe & l'électeur Palatin, dont les ambaſſadeurs s'étoient retirés de la diète électorale, proteſtèrent de nullité; mais l'élection, d'ailleurs conforme aux lois de l'empire, n'en eut pas moins ſon effet. François de Lorraine, empereur.

Déja le roi de Pruſſe, le plus habile des princes à ſaiſir le moment favorable pour l'intérêt de ſa couronne, vouloit ſe ménager une paix avantageuſe. Il demandoit la médiation de la Ruſſie; il ſut prendre une voie plus courte: ce fut d'envahir la Saxe. Après une bataille gagnée ſur les Le roi de Pruſſe envahit la Saxe.

Autrichiens & les Saxons, aux portes de Dreſde; il entre dans cette ville le 18 décembre. Le 25, il y ſigne un traité avec l'impératrice-reine & l'électeur de Saxe, roi de Pologne. On lui cède encore la Siléſie : tout ce qu'il accorde eſt de reconnoître l'empereur François I. Avec les talens de général, de miniſtre, de négociateur, conduiſant ſes armées, gouvernant ſes finances, faiſant ſes traités lui-même, ſachant prévoir l'avenir & profiter du préſent, ſachant attendre ou ſe hâter à propos, meſurant toujours ſes entrepriſes à ſes forces, joignant une profonde politique au plus grand courage, Frédéric III avoit trop d'influence dans les affaires de l'Europe, pour que la perte d'un tel allié n'eût pas de ſuites malheureuſes. Tandis qu'il ſe livroit à Berlin aux ſoins & aux études pacifiques, délaſſemens de ſes travaux militaires, tout changea de face en Italie.

Il fait une ſeconde fois la paix.

Combien il devoit avoir d'influence.

1746. Marie-Thérèſe y envoya de nouvelles troupes, dès qu'elle ceſſa de craindre le roi de Pruſſe. Pour complaire à la reine d'Eſpagne, Éliſabeth Farnèſe, on s'obſtina imprudemment à reſter dans le Milanès : on vouloit prendre le château de Milan. Le maréchal de Maillebois avoit prédit que cette réſolution ſeroit fatale, quoiqu'il ſe fût prêté aux vues de la cour de Madrid. Sa pré-

Deſaſtres en Italie.

diction ne ſe vérifia que trop. De fauſſes manœuvres de politique, ſur-tout une négociation ſecrette, entamée avec la cour de Turin ſans le concours de l'Eſpagne, & rompue dans le moment le plus critique pour les affaires, * en un mot des fautes de tout genre entraînerent toute ſorte de malheurs. D'un côté, le roi de Sardaigne ſurprend Aſti, & fait priſonniers ſept mille François. De l'autre, le comte de Brown, général autrichien, enlève Guaſtalla & Parme. La bataille de Plaiſance, gagnée par le Prince de Lichſteinſtein, met le comble à ces revers : les François & les Eſpagnols y perdent plus de huit mille hommes, tués ou bleſſés, & quatre mille priſonniers. Alors, nulle reſſource que dans une prompte retraite. On en fit les diſpoſitions, de manière que la retraite fut une ſeconde bataille. Le roi de Sardaigne & les Autrichiens attaquèrent vivement, près du Tidon, l'armée des trois couronnes, (car il y avoit auſſi des troupes napolitaines,) ſans pouvoir la rompre. C'étoit du moins ſe retirer avec gloire. Plaiſance ouvrit ſes portes le lendemain.

Bataille de Plaiſance.

Retraite & bataille.

Il ne reſtoit qu'environ ſeize mille hommes, d'une des plus grandes armées qu'ait vue l'Italie.

Gênes ſoumiſe aux Autrichiens.

* Voyez les Mémoires de Noailles.

On arrive à Gènes : on l'abandonne, pour aller défendre la Provence & la Savoie. Gènes, conſternée à l'approche des Autrichiens, envoie quatre ſénateurs recevoir leurs ordres. Elle ſe ſoumet aux conditions les plus dures.

Invaſion en Provence.

Bientôt les ennemis marchent en Provence. Ils paſſent le Var. Le maréchal de Maillebois pouvoit d'autant moins les arrêter, que les Eſpagnols s'étoient ſéparés de lui, dans le deſſein de garder la Savoie qu'ils tenoient encore. La méſintelligence entre les deux nations, aigrie par tant d'infortunes, augmentoit de jour en jour. Une partie de la Provence fut en proie à l'ennemi. Mais le maréchal de Belle-Iſle vint à bout de ſuſpendre leurs progrès, juſqu'à ce qu'ayant une armée conſidérable, au commencement de 1747, il les obligea de ſe retirer. La diſette de vivres, cauſée par la révolution récente de Gènes, devoit néceſſairement faire avorter leur entrepriſe.

Les Génois opprimés chaſſent l'ennemi.

Les Autrichiens avoient taxé Gènes à vingt-quatre millions. Ils en avoient touché ſeize. La banque étoit épuiſée ; on demandoit grace. Loin de s'adoucir, ils exigèrent encore qu'on fournît à l'entretien de neuf régimens, qu'ils avoient dans les faubourgs & dans les villages. A des ordres ſi durs, ils ajoutoient de cruelles vexations. Ils traitoient le peuple en eſclave : ils lui

donnèrent le courage du déſeſpoir. Pendant qu'on le faiſoit travailler à tirer de l'arſenal des pièces de canon, un Génois ayant été frappé rudement par un officier, le peuple entra en fureur, s'aſſembla, s'arma, & en peu de jours ſe rendit redoutable à ſes oppreſſeurs qui le mépriſoient. Le marquis de Botta, milanois, général des Autrichiens, négocioit avec le ſénat, au lieu d'étouffer la révolte par les armes. Le ſénat feignoit de condamner le peuple, mais n'avoit garde d'armer les troupes contre lui, comme on le demandoit. Enfin le 9 décembre 1746, un prince Doria s'étant mis à la tête de cette multitude encouragée, fondit ſur les Autrichiens, & les obligea de prendre la fuite.

Conduite étonnante de la cour de Vienne.

Il n'eſt pas étonnant que le miniſtre de la république, à la cour de Vienne, ait déſavoué cette entrepriſe au nom du ſénat. Il l'eſt que la cour de Vienne ait exigé, en pareilles circonſtances, que l'on payât inceſſamment, outre les huit millions qu'on devoit encore, trente millions pour les dommages. Elle ſe croyoit sûre de la vengeance, mais elle ranimoit le déſeſpoir. La France envoya du ſecours aux Génois, l'Eſpagne de même. Le duc de Boufflers, & enſuite le maréchal de Richelieu, ſauvèrent cette république expoſée à une ruine totale.

Ce qu'avoit produit la mort de Philippe.

Philippe V étoit mort, âgé de ſoixante-trois ans; prince digne par ſes vertus de l'amour de ſes ſujets, quoiqu'il n'eût pas ce génie & cette force d'ame qui caractériſent les grands rois. L'Eſpagne a commencé ſous lui à renaître: elle n'a ceſſé d'acquérir des forces ſous ſes enfans; mais les maux invétérés d'un état ne ſe guériſſent qu'avec lenteur. Ferdinand VI, infant du premier lit, monta ſur le trône. On reçut à l'armée d'Italie cette nouvelle, après la malheureuſe bataille de Plaiſance. Ce fut une des principales raiſons qui déterminèrent à la retraite; car le péril étoit preſſant, & l'on ignoroit quels ſecours don Philippe devoit attendre du nouveau roi, ſon frère.

Les malheurs venoient du roi de Pruſſe.

Remontez à la première ſource des malheurs: c'eſt le traité imprévu du roi de Pruſſe avec Marie-Thérèſe. Les efforts qu'il auroit fallu faire contre lui, les Impériaux les firent en Italie. L'intérêt forme en général les alliances; l'intérêt les diſſout. La politique doit calculer à quel point on peut en eſpérer les avantages, & à quel point on eſt menacé de les perdre.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Campagnes de Louis XV en 1746 & 1747. --- Le ſtathoudérat héréditaire rétabli en Hollande. --- Journée de l'Aſſiette. --- Expédition du prince Édouard.

TANDIS qu'on eſſuyoit en Italie des revers irréparables, la France triomphoit dans les Pays-bas de la manière la plus glorieuſe. Bruxelles, priſe au cœur de l'hiver par le maréchal de Saxe; enſuite Anvers, par le roi en perſonne; Mons, par le prince de Conti; Namur, par le prince-comte de Clermont, &c.; d'autres places emportées rapidement; la bataille de Raucoux, près de Liége, gagnée ſur les ennemis, ſignalèrent la campagne de 1746. Les Autrichiens vainquoient ailleurs. Les Anglois & les Hollandois, chargés de la défenſe de ces provinces, ne purent arrêter le torrent. Ils n'avoient point de Marlborough, contre un des meilleurs généraux qu'ait eu la France. Les garniſons furent priſonnières de guerre.

Succès éclatans de la France dans les Pays-bas.

Bataille de Raucoux.

Louis XV victorieux ne ceſſoit d'offrir la paix, & de ménager la Hollande qu'il eſpéroit

Louis XV attaque enfin la Hollande.

amener ainſi à ſon but de pacification. Mais l'unique moyen de décider les Hollandois, c'étoit de les faire trembler pour leur pays. Des conférences tenues à Bréda ne produiſirent aucun effet. L'Angleterre & l'Autriche, ſoit par animoſité, ſoit par ambition, vouloient prolonger la guerre. La Hollande, quoique fort déchue depuis que d'autres peuples faiſoient le commerce eux-mêmes, s'opiniâtroit par une ſuite des préjugés que Louis XIV avoit occaſionnés contre la France. On pénétra enfin ſur ſes terres en 1747. Elle gardoit une neutralité apparente ; malgré les ſecours de toute eſpèce qu'elle fourniſſoit aux ennemis. Le roi déclara que ſon deſſein n'étoit pas de rompre avec elle ; qu'il ne retiendroit ſes places que comme un dépôt ; qu'il les reſtitueroit dès que les Provinces unies ne mettroient plus obſtacle à la paix par une conduite ſi partiale.

1747. On rétablit le ſtathoudérat.

Il leur en coûta une partie de leur liberté, pour avoir ſuivi un mauvais ſyſtême, qui devint favorable aux intentions pacifiques du roi. Le peuple, les villes demandèrent un ſtathouder, quand on vit l'état en péril. On fut contraint de rétablir cette dignité, abolie depuis la mort de Guillaume III. Non-ſeulement on créa ſtathouder Henri-Friſon, prince d'Orange, de la branche de Naſſau-Dietz ; mais on rendit le

ſtathoudérat héréditaire, en faveur même des princeſſes de ſa maiſon, au défaut de mâles. Voici les diſpoſitions de la loi à cet égard. Il faut qu'elles aient épouſé, du conſentement des états, un prince de la religion proteſtante, qui ne ſoit ni roi ni électeur. La princeſſe héritière portera le titre de gouvernante : en cas de guerre, elle propoſera un général agréable à la république. Dans les temps de minorité, la princeſſe mère exercera le même pouvoir, ſous le même titre, à condition qu'elle ne ſe remariera point. Par cette loi, la Hollande eſt devenue une eſpèce de monarchie, où le prince, à certains égards, jouit d'une plus grande autorité qu'un roi d'Angleterre.

On le rend héréditaire, même pour les femmes.

Si la paſſion & les préjugés avoient eu moins d'influence, un député des états-généraux n'auroit pas ſans doute oſé dire dans ſon diſcours, le jour de l'inſtallation du ſtathouder, que *la république avoit beſoin d'un chef, contre un voiſin ambitieux & perfide, qui ſe jouoit de la foi des traités.* Parler ainſi de Louis XV, c'étoit joindre l'outrage à l'injuſtice : c'étoit provoquer une vengeance d'éclat, qu'heureuſement ſon cœur dédaignoit.

Invective d'un Hollandois contre Louis.

L'Angleterre, plus animée que la Hollande, irritée ſur-tout par l'invaſion du prince Édouard,

L'Angleterre ſoudoie une armée ruſſe.

ménageoit un traité avec la czarine Éliſabeth. Il fut conclu au mois de juin. Pour cent mille livres ſterling ſeulement, ſomme beaucoup moindre que celle qu'emportoient annuellement les troupes de Hannover, la Ruſſie devoit envoyer une armée juſques dans les Pays-bas. De quels efforts cet empire étoit devenu capable en peu de temps ! Mais ce que l'on voit aujourd'hui, des flottes ruſſes victorieuſes dans la Méditerranée, ſemble effacer toutes les autres merveilles.

Bataille de Lawfeld.

Avant que ces nouveaux ennemis puſſent arriver de ſi loin, le maréchal de Saxe pouvoit exécuter de grands projets. Il vouloit prendre Maeſtricht, pour s'ouvrir la route de Nimègue. Cette entrepriſe exigeoit une bataille : il attaqua donc les alliés à Lawfeld. Le roi commandoit l'armée, & le duc de Cumberland celle des ennemis. Ceux-ci furent vaincus, & ſe retirèrent ſous Maeſtricht. Cependant la perte fut à-peu-près égale, d'environ cinq mille hommes de chaque côté. Le général Ligonier, françois, au ſervice d'Angleterre, ayant été amené priſonnier à Louis XV : *Ne vaudroit-il pas mieux*, lui dit ce monarque, *ſonger ſérieuſement à la paix, que de faire périr tant de braves gens ?* En effet, ſi le ſang humain étoit compté pour quelque choſe, dans les querelles des ſouverains

Paroles dignes d'un roi.

& des nations, qui pourroit ne pas frémir d'une guerre prolongée par de vains motifs ? Du moins l'humanité ſe retrouve ici dans un roi vainqueur.

Siège de Berg-op-Zoom.

Comme la victoire n'avoit pas été auſſi complette qu'il l'auroit fallu, pour l'entrepriſe projetée, on en forma une autre de la plus grande importance. On aſſiégea Berg-op-Zoom. Cette place, extrêmement forte, environnée de marais, communiquant par un canal avec l'Eſcaut à ſon embouchure, étoit réputée imprenable. Le comte de Lowendalh la prit cependant d'aſſaut, après trois ſemaines de tranchée ouverte, & reçut le bâton de maréchal pour récompenſe. C'eſt une de ces expéditions où la valeur françoiſe a paru s'élever au-deſſus des forces humaines. On trouva dans le port dix-ſept grandes barques chargées de munitions & de rafraîchiſſemens. Les Hollandois avoient mis en gros caractères, ſur les ballots : *A l'invincible garniſon de Berg-op-Zoom.* Ils tremblèrent alors. Mais on avoit encore beſoin d'une campagne pour finir les maux de la guerre.

Journée de l'Aſſiette.

Deux mois avant la priſe de cette place, la journée ſanglante de l'Aſſiette mit le comble aux déſaſtres arrivés en Italie. Il s'agiſſoit d'y rentrer par Exilles, & de mettre Gènes en ſûreté.

Le comte de Belle-Iſle, frère du maréchal, ſe chargea d'une entrepriſe ſi haſardeuſe. Les troupes du roi de Sardaigne étoient retranchées dans le col de l'Aſſiette. On attaqua avec la plus aveugle témérité leurs retranchemens, hauts de dix-huit pieds, garnis de paliſſades & de canons. Les Piémontois n'eurent qu'à tuer pendant deux heures. On perdit environ quatre mille hommes, parmi leſquels une foule d'officiers, dont la bravoure ne pouvoit être aſſez regrettée.

Traits de courage.

La mort du marquis de Brienne, colonel, eſt particuliérement remarquable. Ayant perdu un bras : *J'en ai un autre*, dit-il, *pour le ſervice du roi ;* & il alla recevoir le coup mortel. Belle-Iſle, bleſſé aux deux mains, s'efforçant encore d'arracher les paliſſades, fut tué, comme il le vouloit. Sa maxime étoit qu'un général ne doit point ſurvivre à ſa défaite. La nation lui reproche d'avoir eu la témérité d'un ſoldat, au lieu de la prudence d'un général. Nous pouvons juger de l'entrepriſe par la perte des ennemis, qui ne fut pas de cent hommes, malgré la valeur des aſſaillans.

Expédition du prince Édouard en Écoſſe.

Il eſt temps de raconter l'expédition du prince Édouard, plus hardie en un ſens, mais dont les premiers ſuccès furent auſſi prodigieux que la cataſtrophe en devint funeſte. Ce petit-fils de

Jacques II forma le deſſein de détrôner le roi d'Angleterre. Il s'embarqua en 1745 ſur une frégate de négociant, avec ſept officiers, douze cents fuſils & une ſomme médiocre. Quelques chefs de *clans* (c'eſt-à-dire de tribus), parmi les montagnards d'Écoſſe, le reçurent & ſe déclarèrent pour lui. Bientôt il eut à ſes ordres quinze cents hommes, auxquels il diſtribua des armes. Son courage, ſes exemples, les travaux qu'il ſoutenoit à leur tête, la vie dure qu'il menoit comme eux, les tranſportoient d'enthouſiaſme. Le roi d'Angleterre étoit abſent du royaume; preſque toutes les troupes ſervoient ailleurs. Edouard s'empara de Perth, marcha rapidement à Édinbourg, y fut proclamé régent pour Jacques III, ſon père. On avoit promis trente mille livres ſterling à quiconque le livreroit. Il défendit au contraire, dans ſes manifeſtes, d'attenter à la perſonne de Georges II. Ce contraſte pouvoit lui gagner les cœurs.

Il eſt proclamé régent à Édinbourg.

Un général anglois s'avance avec plus de quatre mille hommes. Le prince vole pour le combattre. Ses montagnards, en plus petit nombre, ſans diſcipline, ſe précipitant le ſabre à la main après avoir tiré leurs coups de fuſil, remportent une victoire complette. Le roi s'étoit hâté de revenir en Angleterre: il rappeloit ſes troupes du conti-

Il gagne une bataille.

nent; il craignoit une révolution. Mais les ſecours que le prince Édouard reçut de la France ne ſuffiſoient point. L'argent lui manquoit. Il perdit Édinbourg, dont il n'avoit pu forcer le château faute de canon.

Il eſt vaincu ſans reſſource.

Deux fois vainqueur au mois de janvier 1746, il eſt cependant contraint de ſe retirer à Inverneſſ. Le duc de Cumberland le pourſuit. On livre

Sa fuite.

bataille à Culloden, le 27 avril. Édouard eſt vaincu, ſon armée miſe en déroute. Réduit à ſe cacher dans des marais, des cavernes, des îles déſertes, il eſſuie tous les dangers & toutes les horreurs imaginables; juſqu'à ce qu'enfin il arrive ſur une côte où deux petites frégates françoiſes l'attendoient. Il s'embarque à la fin de ſeptembre,

Exécutions.

& échappe à ſes ennemis. Quelques pairs d'Écoſſe, & un grand nombre d'autres perſonnes, furent exécutés. Le lord Lovat, vieillard de quatre-vingt ans, prononça ſur l'échafaud ce vers d'Horace : *Dulce & decorum eſt pro patriâ mori* *. Un jeune étudiant demanda en vain, avec les plus vives inſtances, de mourir à ſa place.

Tel fut le dénouement d'une entrepriſe qui auroit pu changer la face de l'Angleterre, ſi la France & l'Eſpagne s'étoient trouvées en

* Il eſt doux, il eſt beau de mourir pour la patrie.

état de la ſoutenir avec de grandes forces navales. La diverſion ne fut pas ſans quelque utilité pour ces couronnes ; mais elle envenima la haine des Anglois, & leur acharnement à la guerre.

CHAPITRE VIII.

Expéditions maritimes. — Anſon. La Bourdonnaie. Du Pleix.

Les colonies européennes; ſource de violences.

PLUS le commerce & les établiſſemens des Européens, ſoit en Amérique, ſoit aux Indes orientales, méritent d'admiration par les prodiges d'induſtrie qu'ils offrent à nos regards, plus ils attirent de calamités aux nations commerçantes, lorſque la guerre briſe les liens d'humanité, que le commerce doit former entre les hommes. Alors on ne penſe qu'à ſe détruire, qu'à ſe ruiner mutuellement & ſur la terre & ſur les flots : cette induſtrie ſi merveilleuſe devient un inſtrument d'alarmes, de rapines & de fureur ; les plus foibles en ſont accablés, les plus forts en ſouffrent beaucoup eux-mêmes.

Supériorité des Anglois par leur marine.

En pareilles circonſtances, rien ne peut ſuppléer à la marine. Les Anglois avoient donc un avantage infini ; puiſque leur marine montoit à deux cents ſoixante-trois vaiſſeaux de guerre, en comptant les frégates, les galiotes à bombes & les brûlots. Si le nombre des ſoldats répondoit à celui des bâtimens, s'il étoit poſſible d'armer

tant de vaiſſeaux tout à la fois, une telle puiſſance n'écraſeroit-elle pas les autres? La France n'avoit qu'environ trente-cinq vaiſſeaux: cependant elle avoit des colonies à défendre, & un commerce maritime à protéger, par conſéquent beaucoup à craindre.

Voyage d'Anſon.

Il nous ſuffira d'indiquer les entrepriſes les plus remarquables, en obſervant que la ſoif de l'or, qui en eſt le principe, doit ternir aux yeux des ſages ce qu'elles ont d'éclatant. Le *commodore* ou chef d'eſcadre Anſon, après avoir réduit en cendres la ville de Païta ſur les côtes du Pérou (1741) ſe propoſe d'enlever le galion qu'on envoie tous les ans du Mexique à l'île de Manille aux Philippines. Il le devance par la mer Pacifique; il va ſe radouber à la Chine avec un ſeul vaiſſeau; il découvre le galion, l'attaque, le prend; & avec cette riche proie il retourne en Angleterre par le cap de Bonne-Eſpérance. Il arrive en triomphe dans la capitale, chargé de tréſors, qu'on fait monter à dix millions de notre monnoie. (1744.) Son voyage autour du globe avoit duré trois ans & demi. Nous en avons une relation curieuſe, où les Chinois ſont fort maltraités.

Priſe du galion eſpagnol.

Priſe faite par le corſaire Talbot.

Le croiroit-on? un ſimple corſaire, le capitaine Talbot, fit lui ſeul une priſe eſtimée vingt-ſix

millions : c'étoient deux bâtimens françois, frétés par les Eſpagnols avant la déclaration de guerre entre l'Angleterre & la France. Chaque matelot eut pour ſa part du butin huit cent cinquante guinées. Qu'on juge du profit des officiers. Ceux qui enviſagent les objets du côté moral, gémiront, ſans doute, de l'inſatiable avidité qu'inſpirent de telles aventures. Mais depuis que l'avarice avoit entraîné les Européens aux extrémités du monde, c'étoit un germe toujours renaiſſant de grandes entrepriſes & de grands maux.

Les Anglois prennent Louiſbourg.

Déja les Anglois méditoient la conquête du Canada, & ambitionnoient d'enlever à la France ſes poſſeſſions dans l'Amérique ſeptentrionale. Leur colonie de la nouvelle-Angleterre fit elle-même, à ſes propres frais, un armement contre l'Iſle-Royale (Cap-Breton), avantageuſement ſituée pour la pêche de la morue. Quatre vaiſſeaux de guerre qu'envoya la cour de Londres, ſuffirent avec les forces de la colonie. Louiſbourg ſe défendit près de deux mois, quoique dépourvu de munitions. Enfin il fallut ſe rendre. Des vaiſſeaux richement chargés arrivent dans ce port, ſans ſe douter du péril ; ils tombent entre les mains de l'ennemi : autre perte de vingt-cinq millions. (1746.) En une ſeule rencontre, on avoit perdu ailleurs deux vaiſſeaux de guerre

& trente vaiſſeaux marchands de la Martinique.

Anſon, devenu vice-amiral, gagna la bataille navale de Finiſtère. La même année 1747, l'amiral Hawke en gagna une ſeconde; & la marine françoiſe ſe trouva réduite à un vaiſſeau. Dans ces actions, les François ſignalèrent toujours leur courage, mais contre une ſupériorité de forces qui devoit infailliblement les accabler. Ils gagnent deux batailles navales.

La compagnie des Indes, qu'on croyoit alors plus utile qu'elle ne l'étoit réellement, avoit des vaiſſeaux de guerre & des troupes. Elle fit la guerre; elle eut des ſuccès dont on fut d'abord ébloui. Mahé de la Bourdonnaie, gouverneur de l'île Bourbon, entreprit le ſiége de Madraſſ ſur la côte de Coromandel. C'étoit le principal établiſſement des Anglois. Ayant vaincu & diſperſé une de leurs eſcadres, il força la ville à ſe rendre. Comme les ordres de la cour ne permettoient point de garder de conquête dans l'Inde, il convint avec les habitans de Madraſſ, d'une rançon, évaluée à plus de neuf millions de notre monnoie. (1746.) Expédition de la Bourdonnaie ſur Madraſſ.

De tout temps la rivalité & la diſcorde ont empoiſonné les ſources du bien public. Du Pleix, gouverneur général à Pondichéri, déſapprouve cette capitulation, la viole, détruit une partie Du Pleix en perd le fruit, & perſécute la Bourdonnaie.

de Madraſſ, ruine les colons, & perd ainſi les fruits de la conquête. Il fait ſigner par le conſeil de Pondichéri des mémoires violens, contre un homme qui venoit de rendre un ſervice eſſentiel, & qui avoit rempli glorieuſement ſon devoir. La Bourdonnaie revient en France, eſt mis à la Baſtille, y reſte plus de trois ans, eſt enfin juſtifié, & meurt d'une maladie qu'il a rapportée de ſa priſon.

Mais il ſauve Pondichéri.

Si du Pleix ſe rendit odieux par des injuſtices envers un rival digne de reconnoiſſance, il méritoit d'ailleurs par ſes talens & ſes travaux l'eſtime de la nation. Il eut la gloire en 1748 de ſauver Pondichéri, que l'amiral anglois Boſcawen aſſiégeoit par mer & par terre. Décoré du cordon rouge, il règna en quelque ſorte dans cette partie de l'Inde. Il ſe mêla des guerres civiles entre les *nababs*, vaſſaux du grand-Mogol, tyrans oppoſés les uns aux autres, comme l'étoient en Europe les vaſſaux des rois, ſous le gouvernement féodal. Il y gagna des provinces. Après le traité d'Aix-la-Chapelle, dont je vais rendre compte, il ſoutint une guerre contre les Anglois, ennemis du nabab qu'il protégeoit par politique. Mais tant d'éclat & de puiſſance n'aboutit qu'à une diſgrace. Une entrepriſe téméraire ſur Maduré le perdit ſans reſſource. Vaincu par les Anglois,

Entrepriſes de du Pleix.

rappelé en France, (1753) il fut en procès avec la compagnie des Indes pour les débris de sa fortune, & le chagrin lui coûta la vie.

Ainsi le Bourdonnaie, du Pleix, & ensuite le fameux comte de Lalli, décapité en 1766, sont de grands exemples des malheurs que l'on va chercher si loin dans le pays des diamans & des marchandises rares. Les François peut-être ont quelquefois trop peu estimé, de même que les Espagnols, les trésors que la terre offre chez eux à leur industrie. Souhaitons du moins, puisque le luxe s'est fait un besoin des productions de l'Inde, souhaitons que ce commerce soit mieux dirigé, soit plus libre, & qu'une nouvelle compagnie, si elle existe jamais, n'ait point à soutenir les dépenses & les entreprises de souveraineté, qui ont entraîné la ruine de l'ancienne. L'exemple des compagnies angloise & hollandoise ne décide rien pour nous. De la différence des gouvernemens résultent des différences essentielles en cette partie, comme en plusieurs autres, & peut-être ces peuples eux-mêmes éprouveront-ils, à leurs dépens, que des compagnies de commerce ne sont pas faites pour gouverner des états.

Malheurs des François dans l'Inde.

CHAPITRE IX.

Siège de Maeſtricht, & traité d'Aix-la-Chapelle. — Suites de ce traité juſqu'à la paix de 1763.

Opiniâtreté des ennemis de la France.

LA guerre de la ſucceſſion d'Autriche étoit, depuis 1741, un fléau univerſel. Les nations s'épuiſoient, parce que les cours avoient armé. Un ſubſide de neuf millions trois cents vingt mille livres ſterling, accordé au roi d'Angleterre en 1747, fait connoître également & les reſſources prodigieuſes des Anglois, & la dette énorme que devoit contracter l'état. Cependant, telle eſt l'opiniâtreté de la haine ou des préventions nationales : on vouloit continuer la guerre. Louis XV, en offrant la paix à chaque victoire, montroit en vain une modération que les ennemis prenoient pour foibleſſe ou pour feinte. Il ne pouvoit parvenir à ſon but, de pacifier l'Europe, que par des coups qui fiſſent trembler la Hollande; & le maréchal de Saxe diſoit en bon politique : *La paix eſt dans Maeſtricht.*

1748. Siège de Maeſtricht,

Une armée de quatre vingt mille hommes, ſous les ordres du duc de Cumberland, mettoit obſtacle

obſtacle au ſiége de cette ville. Il falloit donner le change à l'ennemi. C'eſt ce que fit le général, en déployant tous les ſecrets de la ſcience militaire; ſcience qu'il avoit approfondie, comme les Céſar & les Turenne. On doit rendre cette juſtice au maréchal de Noailles, qu'il traça le plan de l'expédition, ſans vouloir en partager la gloire. La place fut inveſtie le 5 avril 1748. Trente-cinq mille Ruſſes avançoient, étoient déja dans le cœur de l'Allemagne. Mais Maeſtricht devoit ſuccomber avant que leur ſecours pût être utile. La terreur ſe répandit en Hollande. Les ennemis demandèrent enfin la paix, tant de fois refuſée par eux. On ſigna les préliminaires à Aix-la-Chapelle le 30 avril; & le traité définitif le 18 octobre ſuivant. Voici encore une preuve remarquable des maux de la guerre.

qui amène la paix.

On avoit prétendu morceler de toutes parts la ſucceſſion autrichienne, & ſur-tout procurer à D. Philippe un établiſſement conſidérable en Italie. D. Philippe n'eut que Parme, Plaiſance & Guaſtalla; ſans même que les filles de ſa maiſon puſſent en hériter. Marie-Thérèſe conſerva le Milanès, excepté quelques démembremens cédés au roi de Sardaigne. Elle ne perdit en Allemagne que la Siléſie & le comté de Glatz. En un mot, cette puiſſance qu'on vouloit preſque détruire,

Traité d'Aix-la-Chapelle.

fut légérement endommagée ; & toutes les autres garantirent de la manière la plus ſolennelle la pragmatique-ſanction de Charles VI, c'eſt-à-dire, le nouvel ordre de ſucceſſion établi pour ſes deſcendans. Les garanties précédentes n'avoient pu empêcher la guerre : celles-ci doivent être plus efficaces en cas de beſoin ; ou ni les traités ni l'expérience n'ont d'effet ſolide.

La France abandonne toutes ſes conquêtes.

Louis XV fit la paix, *non en marchand, mais en roi* ; comme le dit ſon plénipotentiaire, le comte de Saint-Séverin, qui n'avoit garde d'ajouter combien l'on en ſentoit le beſoin. Il abandonna toutes ſes conquêtes. Le duc de Modène, gendre du célèbre duc d'Orléans, & la république de Gènes, ſes alliés, recouvrèrent tous leurs droits & leurs états. Le royaume des Deux-Siciles fut aſſuré à don Carlos. On garantit de nouveau l'ordre de ſucceſſion à la couronne d'Angleterre, en faveur de la maiſon de Hannover. La France s'obligea, comme autrefois, à ne point ſouffrir les Stuarts ſur ſes terres. Le prince Édouard refuſant de ſe retirer, on crut devoir uſer de violence ; on l'arrêta, on le mit en priſon. Triſte dénouement de ſes aventures ! Les Anglois reſtituèrent leurs conquêtes : quelques avantages pour leur commerce, furent tout le fruit de leurs dépenſes & de leur obſtination.

Peu d'avantages pour l'Angleterre.

Il eſt inconcevable qu'en finiſſant cette guerre, avec l'expérience de tout ce que des traités défectueux attirent de ſuites funeſtes, on n'ait pas pris les meſures les plus ſages pour obvier à de ſi terribles inconvéniens. Les politiques ſont quelquefois comme le peuple, fort impatiens de ſe délivrer du mal actuel, & penſant très-peu à prévenir le mal futur. On fit tout avec précipitation ; on négligea des choſes eſſentielles ; on jeta, en quelque ſorte, dans la paix les ſemences de la guerre. Peu de traités ont paru auſſi dignes de critique. Ce traité fut défectueux.

Selon l'ordre de ſucceſſion établi pour le royaume de Naples, D. Carlos pouvoit laiſſer la couronne à un de ſes fils, en cas qu'il parvînt à celle d'Eſpagne. On ſuppoſa néanmoins dans les préliminaires, qu'en ce cas D. Philippe monteroit ſur le trône de Naples. Pour réparer cette faute, il en a couté neuf millions à la France, donnés au roi de Sardaigne, qui autrement devoit acquérir Plaiſance & une partie du Plaiſantin. D. Carlos (Charles III) a ſuccédé en 1759 au roi d'Eſpagne, Ferdinand VI, ſon frère. Il a laiſſé les Deux-Siciles à un de ſes fils, Ferdinand IV. A quoi eût été réduit l'état de Parme, ſans la généroſité de Louis XV ! Faute inſigne à l'égard de Parme.

Une faute de plus grande conſéquence, Plus grande

faute à l'égard de l'Amérique.

dans les négociations d'Aix-la-Chapelle, outre pluſieurs articles négligés, fut d'abandonner au haſard, ou plutôt à la diſcorde, les droits & les pays conteſtés en Amérique. On n'ignoroit pas les prétentions des Anglois, poſſeſſeurs de l'Acadie depuis le traité d'Utrecht, & diſpoſés à s'étendre ſur le Canada. On connoiſſoit leur génie avide & entreprenant. On devoit prévoir que, s'il n'y avoit pas de limites bien fixées, il y auroit mille prétextes de rupture. Mais loin de fixer des limites, on ſtipula que *toutes choſes ſeroient remiſes ſur le pied où elles étoient, ou devoient être, avant la préſente guerre.* Quel avantage pouvoient tirer de ces mots, *ou devoient être*, ceux qui voudroient empiéter ſur leurs voiſins! Les déſerts de l'Amérique ſeptentrionale, ſi peu connus en Europe, & en apparence ſi peu importans, devenoient par-là une pépinière de diſcordes & d'hoſtilités.

Origine de la guerre de 1755.

Effectivement dès 1749, la cour de France fut dans le cas de ſe plaindre à celle de Londres, des entrepriſes que faiſoient déja les Anglois à main armée : car c'eſt ainſi qu'ils vouloient remettre les choſes *ſur le pied où elles devoient être.* On négocia long-temps & inutilement. Autant Louis déſiroit la paix, autant la nation angloiſe reſpiroit la guerre. Avant qu'il y eût de rupture déclarée,

la cour de Londres fit attaquer les vaiſſeaux françois vers le Canada ; & les violences allèrent au point, que le roi le plus pacifique fut obligé de prendre les armes. Le miniſtère anglois avoit changé de ſyſtême. Au lieu de s'épuiſer dans le continent de l'Europe pour les querelles d'autrui, il vouloit employer ſes forces maritimes à faire des conquêtes, en des pays que l'induſtrie & la culture peuvent rendre très-floriſſans.

Tableau de cette guerre funeſte & inconcevable.

Telle a été l'origine de la guerre de 1755, de cette guerre qui a produit des événemens preſque incroyables. On a vu la France paſſer de la gloire à l'humiliation ; conquérir d'abord l'île de Minorque & l'électorat de Hannover, & perdre ſes établiſſemens en Amérique, en Afrique, en Aſie ; victorieuſe dans les premières batailles, vaincue lorſqu'elle ſembloit devoir le plus compter ſur la victoire. On a vu l'alliance étonnante du roi de Pruſſe avec l'Angleterre éteindre la longue inimitié des maiſons de France & d'Autriche, les unir auſſi étroitement qu'elles avoient été, depuis deux ſiècles, cruellement armées l'une contre l'autre. On a vu cet indomptable Frédéric prévenir, par l'invaſion de la Saxe, les deſſeins qu'il croyoit formés contre lui ; allumer de la ſorte une guerre, dont il devoit être, ſelon toute apparence, la victime ; avoir

Succès du roi de Pruſſe.

pour ennemis la France, la Suède, la Ruſſie, l'Autriche & une grande partie de l'Empire, & trouvant dans lui-même, dans ſes talens, ſon courage, ſon économie, ſon activité, des reſſources que n'avoit aucune puiſſance. Condamné par le conſeil aulique, il bat les impériaux près de Prague, il eſt à la veille de les forcer dans cette ville; mais le général Daun vient au ſecours, ſe retranche ſur une hauteur, y eſt attaqué avec furie, défait complettement les Pruſſiens; & bientôt la Siléſie, Berlin même, ſont au pouvoir des vainqueurs. Réduit à l'extrémité, réſolu de mourir ou de changer la fortune, Frédéric marche à Roſback en Saxe, où une armée françoiſe jointe à celle des cercles de l'Empire, étoit ſur le point de l'écraſer. Il met cette double armée en déroute, preſqu'en ſe montrant. Un mois après, au commencement de décembre, il remporte à Liſſa une ſeconde victoire, & reprend la Siléſie (1757.) Céſar n'avoit rien fait de plus admirable.

François en Allemagne.

Après la bataille de Haſtimbeck, gagnée ſur le duc de Cumberland par le maréchal d'Eſtrées, le maréchal de Richelieu qui le remplaça, (tant on varioit pour le choix des généraux!) envahit l'électorat de Hannover, força même l'armée ennemie de capituler à Cloſter-Seven. La cour

de Verſailles n'ayant pas ratifié aſſez tôt cette capitulation, elle fut violée, comme nulle, dès que la journée de Roſback eut confondu nos eſpérances. Ce ne fut plus en Allemagne qu'une ſuite d'actions meurtrieres. Battus à Crévelt, à Mindenc, les François victorieux à Bergen & dans quelques autres affaires moins importantes, ſe maintinrent dans ce pays, tandis qu'ils perdoient au-delà des mers les plus riches poſſeſſions. Une victoire du prince de Condé ſur le prince héréditaire de Brunſwick plus d'une fois victorieux, termina en 1762, ces longues ſcènes de maſſacres. L'année précédente, le *pacte de famille* avoit reſſerré les nœuds de la nature entre toutes les branches des Bourbons : le nouveau roi d'Eſpagne, Charles III, abandonna le ſyſtême de neutralité que ſon frère Ferdinand VI avoit ſuivi ; mais les Anglois triomphèrent alors de l'Eſpagne comme de la France : ils lui enlevèrent la Havane, l'île de Cuba, dans la mer du Mexique ; Manille & les Philippines, dans les Indes orientales, avec les richeſſes immenſes de ces colonies, qu'une foible marine ne pouvoit défendre contre les dominateurs des mers.

Pacte de famille.

Enfin après ſept années de deſtruction dans toutes les parties du monde, on a vu cette guerre finir en 1763, par les traités de Paris & de Hu-

Traités de 1763.

berſbourg, de la manière la plus glorieuſe aux ennemis des maiſons d'Autriche & de France. D'un côté le roi de Pruſſe n'a rien perdu de ſes domaines ; de l'autre, l'Angleterre a gagné environ deux mille lieues de terrain en Amérique, depuis le fleuve Saint-Laurent juſqu'au Miſſiſſipi. Il fallut encore démolir les ouvrages du port de Dunkerque du côté de la mer.

Obſervation ſur les conquêtes des Anglois en Amérique.

On ne ſauroit douter que le Canada & les autres parties de l'Amérique ſeptentrionale, dont la France & l'Eſpagne profitoient ſi peu, ne ſoient pour l'Angleterre une acquiſition de très-grande conſéquence. Ses colonies y proſpèrent au ſein de la liberté : elles ſe gouvernent par leurs lois, elles ſe taxent elles-mêmes ; l'agriculture multiplie ſans ceſſe leurs reſſources, & quoique la métropole gêne leur commerce à certains égards, les encouragemens & les ſecours qu'elles en reçoivent forment une compenſation avantageuſe. La population des colonies angloiſes prouveroit ſeule combien elles ſont floriſſantes, combien elles peuvent être redoutables. Il ſemble que l'empire de la Grande-Bretagne menace d'engloutir l'Amérique entière. Mais n'a-t-on pas vu toujours qu'un agrandiſſement extrême étoit le préſage d'une chute ? & ſi des colonies trop puiſſantes viennent à ſe détacher de la métropole, comme

il eſt probable, tant de conquêtes doivent-elles beaucoup flatter l'ambition ? *

Malheurs de la guerre.

Je finis par les paroles d'un hiſtorien célèbre, qui a pu s'inſtruire mieux que tout autre ſur l'hiſtoire des derniers temps. » L'état (la France) » perdit, dans le cours de cette funeſte guerre, » la plus floriſſante jeuneſſe, plus de la moitié de » l'argent comptant qui circuloit dans le royaume, » ſa marine, ſon commerce, ſon crédit. On a » cru qu'il eût été très-aiſé de prévenir tant de » malheurs, en s'accommodant avec les Anglois » pour un petit terrain litigieux vers le Canada. » Mais quelques ambitieux, pour ſe faire valoir » & ſe rendre néceſſaires, précipitèrent la France » dans cette guerre fatale. Il en avoit été de » même en 1741. L'amour-propre de deux ou » trois perſonnes ſuffit pour déſoler l'Europe. » La France avoit un ſi preſſant beſoin de cette » paix, qu'elle regarda ceux qui la conclurent » comme les bienfaiteurs de la patrie. Les dettes, » dont l'état demeuroit ſurchargé, étoient plus » grandes encore que celles de Louis XIV. La

* La guerre d'Amérique, terminée en 1783 par l'indépendance abſolue des colonies angloiſes, a bientôt confirmé des conjectures fondées ſur l'hiſtoire de tous les peuples.

» dépenſe ſeule de l'extraordinaire des guerres » avoit été en une année de quatre cents millions. » Qu'on juge par-là du reſte. La France auroit » beaucoup perdu, quand même elle eût été » victorieuſe *. «

Autres maux de la ſociété dans ce ſiècle.

A l'horrible fléau de la guerre, ajoutons ceux de la nature, ceux des diſcordes inteſtines & des vices dominans; les tremblemens de terre qui renverſent des villes opulentes, Lima en 1746, Liſbonne en 1756, &c; la misère qui dépeuple les campagnes & enchaîne l'agriculture; le luxe qui enrichit des talens frivoles, & arrache le pain aux hommes utiles; la paſſion effrénée des richeſſes & des plaiſirs, qui étouffe juſqu'aux principes des mœurs dans la multitude, qui porte ou la corruption ou le découragement juſques dans les ames honnêtes; la fureur de briller, qui ne permet preſque plus de ſe rendre vraiment eſtimable; les diſſenſions religieuſes qui, en s'affoibliſſant, laiſſent encore un levain d'animoſités civiles; les conflits d'autorité, qui répandent une ſombre inquiétude, & augmentent les maladies dangereuſes du corps politique; l'irréligion pouſſée juſqu'à vouloir éteindre l'idée de dieu, & anéantir les principes fondamentaux

* *Précis du Siècle de Louis XV.*

de la vertu : à cette vue, on ſera tenté de croire que les progrès de la raiſon, très-ſenſibles en tout genre, ſont un avantage médiocre pour l'eſpèce humaine.

Mais ſi l'on ſe retrace le tableau des anciens âges, de ces temps où les mœurs féroces laiſſoient à peine des veſtiges d'humanité ; où la nature ſauvage, & néanmoins vicieuſe, ſe précipitoit ſans frein dans tous les crimes ; où l'on ne voyoit que des tyrans impitoyables & des eſclaves abrutis ; où de monſtrueux préjugés gouvernoient le corps entier des nations ; où une anarchie ſanguinaire faiſoit règner l'unique loi du plus fort ; où la ſuperſtition, ſi déſolante par elle-même, allumoit encore la rage du fanatiſme ; où les guerres civiles renaiſſoient continuellement du maſſacre des citoyens ; en un mot, où tout étoit preſque ſtupidité, aveuglement, injuſtice, barbarie, oppreſſion, noirceurs, calamités : alors on ſentira le prix des arts, des ſciences, des mœurs ſociales, des lois bienfaiſantes quoique imparfaites, dont jouit une grande partie de l'Europe ; & l'on avouera qu'au milieu de grands abus & de grands vices, la raiſon perfectionnée ouvre du moins le chemin de la ſageſſe & du bonheur, qu'elle adoucit du moins les maux de la vie.

Mais la raiſon nous a délivrés de plus grands maux.

Rivalité de la France & de l'Angleterre dans les ſciences & la littérature.

Il conviendroit peut-être ici de ſuivre la marche de l'eſprit humain, ſous l'époque de Louis XIV, & de marquer ſes progrès, ſur-tout dans la carrière de la littérature & des ſciences. Mais pour cela, il faudroit paſſer les bornes de cet ouvrage, ou ne donner que des notices fort imparfaites ſur des objets d'ailleurs fort connus. Je me contente d'obſerver que la rivalité de la France & de l'Angleterre n'eſt pas moins vive en ce genre, qu'en tout ce qui appartient aux intérêts politiques. Les Anglois ont d'abord ſignalé dans les ſciences la profondeur de génie qu'on ne leur diſputera jamais; les François ont déployé dans la belle littérature les talens ou agréables ou ſublimes, les graces & le goût qui les diſtinguent. Ceux-là ont brillé enſuite par les charmes de la poëſie, de l'imagination, de l'élégance & du vrai beau uni aux richeſſes de la raiſon: ceux-ci ont lutté contre eux à leur tour, & avec ſuccès, par une force d'eſprit capable de pénétrer tout ce que l'intelligence peut atteindre. Si les premiers ſont ſupérieurs par une ſuite de vues & une conſtance d'efforts, que favoriſe le caractère national; les ſeconds l'emportent peut être par une fineſſe de tact, une juſteſſe de méthode & une clarté de ſtyle, que leurs

rivaux même ſemblent reconnoître quelquefois en les imitant. Enfin, j'oſe le dire, les uns & les autres partagent la gloire de fournir des modèles à l'Europe, & de l'éclairer ſur les choſes les plus dignes de l'humanité.

DE L'ÉTAT

ET DES PRINCIPALES RÉVOLUTIONS DE L'ASIE

Dans les derniers ſiècles.

L'HISTOIRE de l'Aſie moderne ne doit être un objet d'étude que pour des ſavans. Celle de l'Europe, ſi étendue & ſi néceſſaire, embraſſe tous les genres d'inſtruction ; & l'on peut ignorer ſans regret ce qui nous intéreſſe beaucoup moins. Il importe cependant d'avoir quelque idée générale de ces nations, les plus anciennement policées : c'eſt une partie eſſentielle de la connoiſſance

du genre humain. Tâchons de raſſembler en peu de mots les objets d'une curioſité vraiment utile.

CHAPITRE PREMIER.

La Chine.

Grandeur de la Chine.

AUX extrémités de l'Aſie, depuis le 20ᵉ juſqu'au delà du 41ᵉ degré de latitude, s'étend l'empire de la Chine, moins conſidérable par ſon étendue que par ſa population & ſes richeſſes. Des calculs qui paroiſſent modérés, lui donnent cent millions d'habitans. On en compte un million dans un ſeul bourg, célèbre par ſa manufacture de porcelaine; & l'on dit qu'en comparaiſon des rues de Pékin, capitale de l'empire, celles de Paris ne ſont qu'un déſert. Des provinces fertiles parfaitement cultivées; des canaux innombrables pour faciliter les communications; un ſeul canal embraſſant l'eſpace de 600 lieues depuis Canton juſqu'à Pékin; par-tout des quais & des ponts ſuperbes; une infinité de temples, de monumens, de palais, qui excitent l'admiration; une tour de porcelaine, à Nankin, haute d'environ 300 pieds, avec neuf étages d'une conſtruction merveilleuſe; ce peuple immenſe, également ſobre & laborieux, élevé dans les mêmes principes, dans les mêmes habitudes, ſoumis

ſoumis aux mêmes règles de politeſſe & de ſubordination : c'eſt dans la nature humaine un des objets les plus dignes de curioſité, mais que les Européens n'ont pu juſqu'à préſent obſerver que d'une manière fort imparfaite.

Antiquité de l'empire Chinois.

L'empire de la Chine exiſte-t-il, ou non, depuis plus de quatre mille ans ? problême hiſtorique ſujet à beaucoup de difficultés, quelque ſentiment qu'on embraſſe. Cette prodigieuſe antiquité, établie, ſelon d'illuſtres écrivains, par des obſervations aſtronomiques indubitables, eſt combattue par d'autres ſavans, qui paroiſſent avoir profondément étudié la matière, ou du moins en juger ſans prévention. Les fables répandues dans les anciennes annales chinoiſes affoibliſſent beaucoup, ſans doute, toutes les preuves qu'on apporte de l'authenticité de ces annales. Quand le faux domine, comment démêler le vrai avec certitude ? Il n'eſt pas moins certain que la Chine, pluſieurs ſiècles avant notre ère, faiſoit un état puiſſant, policé, gouverné comme aujourd'hui, ayant de bonnes lois, & ſur tout une morale excellente. Confucius, ce philoſophe légiſlateur, étoit né environ 550 ans avant Jéſus-Chriſt, vers le temps de la mort de Solon ; & l'empire avoit déja une grandeur que rien n'égaloit dans le monde.

Révolutions fréquentes : preuve de deſpotiſme, ſelon Monteſquieu.

On compte vingt-deux dynaſties, qui ont règné ſucceſſivement à la Chine. Ne faut-il pas en conclure, avec Monteſquieu, que ce gouvernement eſt deſpotique ? La vraie monarchie tempérée eſt-elle ſujette à tant de révolutions violentes ? En général, les dynaſties ont bien commencé & mal fini. » Il étoit naturel que » des empereurs nourris dans les fatigues de la » guerre, qui parvenoient à faire deſcendre du » trône une famille noyée dans les délices, » conſervaſſent la vertu qu'ils avoient éprouvée » ſi utile, & craigniſſent les voluptés qu'ils avoient » vues ſi funeſtes. Mais après ces trois ou quatre » premiers princes, la corruption, le luxe, » l'oiſiveté, les délices s'emparent des ſucceſ- » ſeurs : ils s'enferment dans le palais, leur » eſprit s'affoiblit, leur vie s'accourcit, la famille » décline ; les grands s'élèvent, les eunuques » s'accréditent ; on ne met ſur le trône que des » enfans ; le palais devient ennemi de l'empire ; » un peuple oiſif qui l'habite, ruine celui qui » travaille ; l'empereur eſt tué ou détruit par » un uſurpateur qui fonde une famille, dont le » troiſième ou le quatrième ſucceſſeur va dans le » même palais ſe renfermer encore *. « Ce tableau ſemble fait d'après nature.

* Eſprit des lois, l. 7, c. 7.

Voltaire juge tout différemment. Il ne voit rien de plus ſage que le gouvernement chinois, où de grands tribunaux examinent, règlent les affaires; où le prince eſt obligé de conſulter des hommes inſtruits, élevés par leur mérite. En un mot, l'idée du deſpotiſme, qu'il n'admet pas même pour la Turquie, lui paroît abſurde pour la Chine. La contrariété d'opinions, entre deux génies ſupérieurs, ſur un point de fait de cette nature, doit rendre ſenſibles les bornes de nos connoiſſances. Et l'on prétend éclaircir les ténèbres de l'hiſtoire ancienne? Et ſur quelques paſſages obſcurs, iſolés, on oſe établir des ſyſtêmes?

Opinion contraire à celle de Monteſquieu.

Cependant la diſpute roule peut-être ſur les mots plus que ſur les choſes. Sans doute, le pur deſpotiſme, par lequel un ſeul homme ſeroit le maître abſolu des biens & de la vie de tous, n'exiſte nulle part, & ne ſauroit s'exercer dans un vaſte empire où les lois & les mœurs y oppoſent une barrière permanente. Mais la volonté du prince l'emporte-t-elle ſur toute l'autorité des lois? la terreur & la violence, ou, ſi l'on veut, les ordres capricieux de la cour, ſont-ils le reſſort le plus efficace du gouvernement? c'eſt le point où la queſtion devroit ſe réduire. Or les faits connus ſemblent ſuffire

Véritable état de la queſtion.

pour la décider. On les tient des miſſionnaires jéſuites, grands admirateurs d'un gouvernement conforme à leurs principes d'obéiſſance.

La crainte eſt le reſſort du gouvernement chinois.

Le reſpect le plus profond pour l'autorité paternelle en eſt la baſe. On révère l'empereur comme le père commun de l'empire. Heureux les ſujets, quand il ſoutient dignement un titre ſi précieux! Mais ce père adoré preſque comme un dieu, & dont on n'oſe examiner les ordonnances, devient par-là très-naturellement un deſpote, lorſqu'il a du penchant à l'être. S'il veut, rien ne lui réſiſte; tout plie, tout eſt abattu. Des favoris, des eunuques, peuvent, ſous ſon nom, annuller des ſentences équitables, commettre & conſacrer de criantes injuſtices. La crainte, plutôt que l'amour filial, règle l'obéiſſance des mandarins & du peuple. Un mot du P. du Halde dit tout : *C'eſt le bâton qui gouverne la Chine*. Le P. Gerbillon rapporte qu'un officier, gouverneur de quelques enfans de l'empereur, reçut cent coups de fouet, pour n'avoir pas fait ſon devoir dans une campagne contre les Tartares, & reprit enſuite ſon poſte auprès de ces princes.

Barrières qui arrêtent le deſpotiſme.

Si donc les Chinois, en général, n'éprouvent pas les fléaux du deſpotiſme, n'eſt-ce pas que l'intérêt du ſouverain leur ſert de défenſe? n'eſt-ce

pas que les mœurs, les coutumes, les cérémonies invariables, devenues par leur perpétuité une ſeconde nature pour ce grand peuple, rendent l'exercice de la tyrannie également difficile & dangereux? n'eſt-ce pas que les principes & l'opinion, fortement enracinés dans tout l'empire, arrêtent à un certain point le pouvoir le plus abſolu? Il y a lieu de croire que les Chinois vivent contens de leur ſort. Il eſt vraiſemblable auſſi que le même gouvernement produiroit ailleurs un effet contraire.

Tribunal de l'Hiſtoire.

Pour peu qu'un empereur ait de ſentimens, le tribunal de l'Hiſtoire eſt ſur-tout propre à modérer ſes paſſions. Les mandarins qui compoſent ce tribunal, tiennent exactement regiſtre, chacun en particulier, de tout ce qu'il dit, de tout ce qu'il fait de remarquable & d'intéreſſant pour le bien de l'état. Ils jettent leurs feuilles ſignées dans une eſpèce de coffre, qui ne s'ouvre qu'après l'extinction de la dynaſtie règnante. Ce ſont les matériaux de l'hiſtoire du règne actuel. Rien ne peut faire trahir la vérité aux mandarins chargés d'un ſi noble emploi. Belle inſtitution, ſans doute. Mais pourquoi attendre la fin d'une dynaſtie? Une publicité tardive eſt infiniment moins capable d'encourager la vertu, d'effrayer le vice. On ſoupçonneroit volontiers que le

deſpotiſme a corrompu cet admirable établiſſement.

La Chine deux fois conquiſe

La fameuſe muraille de quatre à cinq cents lieues, haute de quarante-cinq pieds, épaiſſe de dix-huit, conſtruite avant notre ère pour ſe garantir de l'invaſion des Tartares, ne les a point empêchés de conquérir deux fois la Chine; d'abord au treizième ſiècle, ſous Genghiz-Kan & ſes fils; enſuite au dix-ſeptième. Cette dernière révolution eſt la ſeule dont je doive parler ici.

Invaſion des Tartares Mantcheoux.

Quelques violences, commiſes contre les Tartares Mantcheoux, irritèrent ce peuple libre & belliqueux. Ils ſe vengèrent par les armes. Endurcis à toutes les fatigues, ne craignant rien, mépriſant la mort, ils avoient, comme guerriers, autant de ſupériorité ſur les Chinois, que ceux-ci en avoient ſur eux comme nation policée. Les provinces ſeptentrionales furent conquiſes, tandis qu'un mandarin révolté s'emparoit des provinces du midi. En 1641, ce mandarin victorieux ſe rendit maître de Pékin. Tel étoit la foibleſſe, la lâcheté de l'empereur, qu'il n'eſſaya point de ſe défendre. L'impératrice s'étoit pendue : quarante femmes qu'il avoit encore, ſe pendirent par ſes ordres, du moins à ſon invitation : ſa fille refuſant de les imiter, il l'abattit d'un coup de ſabre. Mais il ne s'étrangla

Révolte d'un mandarin.

Horreurs dans le palais.

lui-même, qu'après avoir attendu hors de la ville les dernières nouvelles d'une perte inévitable.

Taitſong, chef des Tartares, aſſez grand homme pour les ſoumettre à des lois, pouſſa toujours ſes conquêtes. Sous la minorité de Changti ſon neveu, qui lui ſuccéda, le mandarin uſurpateur fut tué, & les conquérans ſubjuguèrent preſque tout l'empire. Enfin leur domination ſe trouva ſolidement établie ſous Kam-hi, encore très-jeune, ſucceſſeur de Chang-ti ſon père. Après environ trente années de guerre, la Chine entière reſta ſoumiſe à des barbares, mais auſſi prudens que terribles, puiſqu'ils adoptèrent ſes lois & ſes coutumes.

Les Tartares s'établiſſent ſolidement.

On voit Kam-hi, dont le règne commence en 1661, cultiver les ſciences, & favoriſer les miſſionnaires jéſuites, qui s'étoient introduits par leur moyen dans le palais impérial. Alors le chriſtianiſme fit des progrès dans l'empire. Mais les rivalités, les diſputes entre les jéſuites & les autres miſſionnaires; les accuſations d'idolâtrie, portées à Rome au ſujet des rites chinois; l'eſprit contentieux des Européens, qui ſouffloit la diſcorde chez un peuple ſi pacifique; & ſurtout la crainte de leurs entrepriſes ambitieuſes, que le voile de la religion couvroit ſi ſouvent:

Sous Kam hi, progrès des miſſionnaires.

ces différentes cauſes ruinèrent de fond en comble l'ouvrage de leurs prédications & de leur zèle. Qu'on liſe dans l'hiſtoire des voyages la relation de Mezzabarba, légat du pape, envoyé à la Chine en 1720: on verra quelle étoit l'indignation du ſage Cam-hi au ſujet des jugemens portés en Europe ſur des matières que les Chinois lettrés pouvoient ſeuls bien entendre; quel étoit ſon étonnement de voir que les miſſionnaires, les jéſuites même, ne pouvoient s'accorder entre eux, & que ſur des témoignages contradictoires le pape avoit prononcé une ſentence déciſive. Le vieux empereur écrivit alors de ſa propre main un décret pour proſcrire la religion des Européens, qui occaſionnoit tant de diſputes; mais il eut la condeſcendance d'en ſuſpendre l'exécution.

Le chriſtianiſme proſcrit en 1722.

Yontching, ſucceſſeur de Kam-hi en 1722, abrogea les lois de ſon père en faveur du chriſtianiſme. Il fit abattre les égliſes, renvoya tout ce qui n'étoit que miſſionnaire, garda ſeulement les mathématiciens, les ſavans & les artiſtes dont il connoiſſoit l'utilité. » Si j'envoyois dans votre » pays, dit-il aux jéſuites, une troupe de » bonzes & de lamas, (moines & prêtres de la » Chine,) comment les recevriez-vous? Vous » voulez que tous les Chinois ſe faſſent chrétiens;

» votre loi le demande, je le ſais; mais en ce » cas, que deviendrons-nous? les ſujets de vos » rois. Vos diſciples ne reconnoiſſent que vous. » Dans un temps de trouble, ils n'écouteroient » d'autre voix que la vôtre. Je ſais qu'à préſent » il n'y a rien à craindre; mais quand les vaiſſeaux » viendront par milliers, il pourroit y avoir » du déſordre *. « Ce qui étoit arrivé au Japon, comme on le verra bientôt, donnoit du poids à ce diſcours.

Zèle pour l'agriculture.

Ajoutons ici un petit nombre de remarques intéreſſantes. L'empire de la Chine, qui embraſſe environ ſix cents lieues en longitude, & autant en latitude, nourrit peut-être plus d'habitans qu'il n'y en a dans l'Europe entière. Auſſi l'agriculture y eſt-elle au dernier degré de perfection. De tout temps le prince s'eſt fait un devoir de l'encourager, de l'honorer. On connoît la cérémonie annuelle, où il donne lui-même l'exemple du labourage. Les mandarins l'obſervent également dans les provinces. Une ordonnance impériale porte : *Nos anciens tenoient pour maxime que, s'il y avoit un homme qui ne labourât point, ou une femme qui ne s'occupât point à filer, quelqu'un ſouffroit le froid ou la faim dans l'empire.*

Ordonnance remarquable.

* Voyez les *Lettres édif.* t. 17.

L'auteur de l'ordonnance ſe fonde ſur cette maxime, pour détruire les monaſtères de bonzes. S'il les détruiſit en effet, la ſuperſtition a bien triomphé depuis du légiſlateur.

Produit des terres.

Les Chinois n'entretiennent que les animaux néceſſaires, parce qu'il n'y a rien de trop pour nourrir le peuple. En voyage ils ſont portés par des hommes : les canaux ſervent au tranſport des marchandiſes. Tout ce qui peut ſervir d'engrais aux terres, eſt conſervé précieuſement, juſqu'aux

Subſiſtance.

urines. On fait, ſelon M. Poivre, dans les provinces méridionales, trois moiſſons de riz par année; & la terre rend chaque fois plus de cent pour un, ſans ſe repoſer jamais. Les pauvres y vivent uniquement de riz, travaillent preſque nus, ou ſont habillés de coton. Un arpent produit peut-être de quoi habiller en coton cinq cents perſonnes. Ainſi l'entretien du pauvre eſt facile

La dixme, impôt unique.

à tous égards. La dixme ſur le produit des terres, plus ou moins forte ſelon la nature du ſol, fait le revenu prodigieux de l'empereur : impôt unique, payé en nature à des magiſtrats qui le régiſſent. Une partie reſte en magaſin pour les beſoins publics. Et cependant, s'il vient une année de diſette, le peuple meurt par milliers ; tant il eſt nombreux. Que feroit-ce ſous un gouvernement dont l'ad-

miniſtration ſeroit moins douce & moins prévoyante *?

Quelque étrange que paroiſſe le contraſte entre la fourberie des Chinois & leur morale, l'auteur de l'*Eſprit des Lois* prétend l'expliquer par le fond même des choſes. » Quand tout le monde obéit, » & que tout le monde travaille, l'état eſt dans » une heureuſe ſituation. C'eſt la néceſſité, & » peut-être la nature du climat, qui ont donné » à tous les Chinois une avidité inconcevable » pour le gain; & les lois n'ont pas ſongé à » l'arrêter. Tout a été défendu, quand il a été » queſtion d'acquérir par violence; tout a été » permis, quand il s'eſt agi d'obtenir par artifice » ou par induſtrie. Ne comparons donc pas » la morale des Chinois avec celle de l'Europe. » Chacun à la Chine a dû être attentif à ce qui » lui étoit utile: ſi le fripon a veillé à ſes » intérêts; celui qui eſt dupe devoit penſer aux » ſiens. A Lacédémone, il étoit permis de » voler; à la Chine, il eſt permis de trom- » per *. « Que le beſoin inſpire l'envie de tromper; cela ſe conçoit aiſément: mais que la tromperie s'accorde avec la morale ſi célèbre

Fourberie chinoiſe, expliquée par Montesquieu

* Voyez les *Voyages d'un Philoſophe.*

* *L.* 14. *c.* 20.

des Chinois ; c'eſt un point trop peu croyable. Entre la légiſlation qui permet ou tolère, & la morale qui approuve, il y a ſouvent une différence infinie. L'exemple de Lacédémone eſt mal appliqué.

Population exceſſive.

On doit conclure qu'une population exceſſive entraîne des inconvéniens notables. Elle force même des Chinois à expoſer leurs enfans, à vendre leurs filles. Elle met la défiance dans le commerce, puiſqu'elle excite à la fourberie. Où ne trouve-t-on pas le bien & le mal mêlés enſemble? Le chef-d'œuvre de la légiſlation eſt d'avoir pourvu, dans ce vaſte empire, à maintenir la tranquillité intérieure, malgré la multitude incroyable des habitans, & l'activité du travail, malgré la chaleur d'un climat qui inſpire la molleſſe.

Grand art de la légiſlation.

Science médiocre en Chine, mais beaucoup de morale.

La langue & l'écriture chinoiſes, dont l'étude abſorbe preſque toute la vie des lettrés, ſont un obſtacle invincible au progrès des connoiſſances, indépendamment des préventions nationales, & de l'empire abſolu, ſoit de l'opinion, ſoit de la coutume. Mais les Chinois ont eu le bon-ſens de s'attacher à l'eſſentiel, à une morale ſenſée, bienfaiſante, qui avec peu de préceptes & beaucoup de pratique, prévient les déſordres, unit par des égards mutuels tous les membres de

la ſociété, & perpétue au ſein de la paix la proſpérité de l'état. Un peuple ainſi gouverné par les mœurs, quelques défauts qu'il puiſſe avoir, ſera toujours plus heureux que des nations raffinées par le goût & dominées par la mode.

Mœurs, gouvernement.

Dans cet empire, on reſpecte infiniment le mariage & la paternité. De là les honneurs qu'on rend aux manes de ſes ancêtres, & le deſir d'en mériter de pareils de ſes deſcendans. Point de nobleſſe héréditaire, excepté pour la race de Confucius. On ne parvient guère aux dignités que par la ſcience, que par un mérite éprouvé & reconnu. Pluſieurs ordres de mandarins, parmi leſquels les lettrés tiennent le premier rang, compoſent divers tribunaux ſubordonnés les uns aux autres. Toutes les affaires paſſent à ces tribunaux avec une régularité immuable. L'empereur doit ſigner toutes les ſentences de mort. Il doit choiſir pour ſon héritier celui de ſes enfans qu'il juge le plus digne de règner. On n'imagineroit pas que l'injuſtice pût ſe gliſſer dans un tel gouvernement. Mais quelle barrière eſt inſurmontable aux paſſions humaines? Un fait réçent démontre que les Chinois ne ſont point à l'abri des vexations les plus odieuſes. En 1782, quinze cents mandarins ont été arrêtés, conduits dans la capitale, & jugés avec la ſévérité néceſſaire pour

mettre fin aux grands déſordres ; trois cents condamnés à mort, neuf cents dégradés & condamnés aux travaux publics. Les admirateurs enthouſiaſtes de ce gouvernement peuvent célébrer la juſtice de l'empereur, mais ils ſeront forcés de convenir que celle des magiſtrats eſt bien ſuſpecte.

CHAPITRE II.

Le Japon.

PLUSIEURS îles forment l'empire du Japon, à l'eſt de la Chine. Les Japonois n'ont jamais été ſubjugués. Fiers, courageux, indomptables, d'un caractère même atroce, au point qu'ils ſe font preſque un jeu du ſuicide, ils obéiſſent néanmoins aux lois les plus tyranniques, & par conſéquent les plus capables d'aigrir cette atrocité de mœurs. Depuis environ ſix cents ſoixante ans avant l'ère chrétienne, ils avoient pour empereur un pontife, qu'on appelle *Dairi* ou *Dairo*. Sur la fin du ſeizième ſiècle, le Dairi a éprouvé la même révolution que les Califes, ſucceſſeurs de Mahomet. Le cuboſama ou général des troupes s'eſt emparé de la puiſſance réelle, & ne lui a laiſſé qu'un titre pompeux, avec des femmes, des richeſſes & du luxe, dont il jouit à Méaco. Les cérémonies religieuſes inquiètent peu le gouvernement.

Caractère des Japonois.

Gouvernement pontifical, détruit.

Une choſe très-remarquable au Japon, à la Chine, dans preſque toute l'Aſie, c'eſt la tolérance accordée aux différens cultes. Elle a facilité

Tolérance de religion.

d'abord l'établiſſement & les progrès du chriſtianiſme. Si la vraie religion s'eſt vue enſuite privée ſeule d'un avantage, que poſsédent tant de ſectes abſurdes, les projets ambitieux des Européens & les fautes de pluſieurs miſſionnaires en ſont la véritable cauſe.

Les Portugais au Japon; & le chriſtianiſme.

Les Portugais découvrirent le Japon, vers le milieu du ſeizième ſiècle. Ils y firent un grand commerce. Des mines d'or & d'argent, le thé, la porcelaine, &c. les attiroient dans ce pays, & ils en rapportoient des tréſors. Saint François Xavier, jéſuite de leur nation, y fut entraîné par le zèle apoſtolique. Courageux, habile, infatigable, ne reſpirant que converſions, n'ambitionnant que la couronne du martyre, il eut des ſuccès éclatans, qu'on peut attribuer en partie aux rapports d'une morale auſtère, & des eſpérances d'une vie bienheureuſe, avec la ſituation & les mœurs des Japonois. Les miſſionnaires accoururent; & la foi chrétienne jeta des racines auſſi fortes qu'étendues.

Les bonzes décriés.

Il eſt facile de juger quelle fut la rage des bonzes. Kæmpfer, voyageur d'un rare mérite, les repréſente comme des fanatiques intéreſſés, eſclaves de la ſuperſtition, & règnant par elle; affectant une auſtérité affreuſe, & accumulant les richeſſes; prêchant la morale, les fins dernières, mais

mais concluant toujours que le meilleur moyen de fléchir les dieux, eſt d'orner les temples & d'enrichir les monaſtères ; enfin abuſant de la crédulité du peuple, juſqu'à lui vendre le mérite de leurs bonnes œuvres, juſqu'à lui donner pour ſon argent des lettres de change, payables en l'autre monde. Ces bonzes, très-nombreux, étoient les ennemis les plus redoutables d'une religion qui démaſquoit leur impoſture. Mais le mépris & la haine qu'ils méritoient, ne contribuèrent pas peu à multiplier les partiſans de la nouvelle doctrine. Toute ſuperſtition, dont les miniſtres ſont décriés, court de grands riſques.

Ambaſſade japonoiſe à Rome.

En 1585, Grégoire XIII reçut une ambaſſade de trois princes japonois. L'égliſe romaine & les jéſuites en triomphèrent. Cependant l'empereur, vers le même temps, inquiet des progrès du chriſtianiſme, & craignant qu'ils n'occaſionnaſſent ou des commotions dans l'état, ou quelque invaſion des étrangers, défendit ſous peine de mort l'exercice de cette religion. Les ſupplices commencèrent dès-lors. On courut au martyre. Les miſſionnaires en devinrent plus ardens, & les proſélytes plus nombreux.

Les chrétiens perſécutés.

Conſpiration dénoncée par les Hollandois.

La perſécution dura long-temps, ſe rallentit, ſe ranima par intervalles. Les Portugais & les Eſpagnols, ſoumis au même roi depuis Phi-

lippe II, continuoient leur commerce dans le pays. De nouveaux prédicateurs pouvoient donc y venir en foule. Mais la jalouſie des Hollandois ruina toutes les eſpérances. Ils découvrirent à l'empereur du Japon, en 1637, une conſpiration des Eſpagnols, & la prouvèrent par des lettres qu'ils diſoient avoir priſes dans un vaiſſeau. Les Eſpagnols ont crié à la calomnie. Cependant la révolte des chrétiens japonois d'Arima, qui prirent les armes au nombre d'environ trente mille, laiſſe peu de doutes ſur la réalité de cette entrepriſe : elle n'étoit que trop conforme aux principes de tant de conquêtes, ou plutôt d'uſurpations, exercées dans l'un & l'autre hémiſphère.

Edit contre les chrétiens.

Telle fut la cauſe du fameux édit, par lequel l'entrée du Japon eſt abſolument interdite aux étrangers, aux Chinois mêmes; avec défenſe à tous Japonois d'en ſortir ſous peine de mort. Le même édit condamne tout chrétien à être mis en priſon, & promet une ſomme conſidérable à quiconque découvrira un prêtre chrétien. La ſeule grace qu'obtinrent les Hollandois fut de pouvoir aborder dans la petite île de Deſima près de Nangazaki, en jurant qu'ils n'étoient pas de la religion des Portugais, & en marchant, dit-on, ſur la croix pour le prouver. Là ils apportent

Comment les Hollandois vont au Japon.

des marchandiſes : on y met le prix. Chaque année ils envoient une ambaſſade à Jédo, capitale de l'empereur Euboſama ; mais ce privilège eſt encore une véritable humiliation, puiſque leurs gardes ne les perdent jamais de vue, & s'obligent par ſerment de rendre compte de leurs démarches. L'avidité du commerce fait dévorer à ces riches républicains, aux ſouverains de Batavia, un traitement ſi honteux. Ils en tirent ſans doute des profits conſidérables.

Malgré la multitude des ſectes établies chez les Japonois, il n'y a jamais, ſelon Kæmpfer, de diſputes de religion : c'eſt une preuve qu'on n'y a perſécuté & détruit le chriſtianiſme, que par la crainte d'une révolution dans l'état. Ni le Japon ni la Chine n'auroient ſévi contre les chrétiens, ſans les querelles, les cabales, & les vues intéreſſées qui ſe mêlèrent bientôt à la ſainteté de l'évangile. Pour convertir les peuples, faut-il troubler & alarmer les gouvernemens ? La ſageſſe divine nous enſeigne le contraire. Malheureuſement les miſſions ont preſque toutes fini par-là.

Point de diſputes de religion dans cet empire.

Ç'eſt une particularité digne de l'hiſtoire, que la reſſemblance de pluſieurs pratiques religieuſes du Japon avec les nôtres : ordre hiérarchique, eſpèce de canoniſations, proceſſions

Pratiques religieuſes ſemblables aux nôtres.

& pélérinages, pénitences & auſtérités monaſtiques, lampes & bougies dans les temples, ſorte de chapelet pour prier, cloche qui ſonne à certaines heures pour la prière, &c. Et, ce qui paroît ſur-tout étrange, le ſigne de la croix y eſt en uſage; on le fait en forme de croix de ſaint André, ou en ſautoir. Beaucoup d'autres exemples, dans toutes les parties du monde, prouvent que chez les nations les plus éloignées, les plus différentes par le fond des choſes, le haſard, ou plutôt la nature de l'eſprit humain, a produit des conformités ſingulières & d'idées & de coutumes, ſur-tout en matière de culte. Mais où trouver, hors du chriſtianiſme, cette idée ſublime & touchante de l'être ſuprême, cette morale également ſimple & parfaite, qui peuvent élever l'homme du commun à la plus haute ſageſſe?

Mœurs, induſtrie, &c.

Dans les villes du Japon règne une police très-ſévère, très-vigilante, très-propre à prévenir tout déſordre. Dans les grandes routes, parfaitement entretenues, on trouve de belles hôtelleries, avec toutes ſortes de commodités pour les voyages: les ponts y ſont également nombreux & ſuperbes. Le Japonois ſe diſtingue par l'induſtrie & le goût des arts; le goût des lettres & celui de la ſociété ne lui ſont

pas moins naturels. Il joint cette nobleſſe, cette généroſité de ſentimens, qui porte aux actions ſublimes, & qui élève au premier rang de l'humanité les nations que le deſpotiſme ne tient pas courbées ſous un joug de fer.

CHAPITRE III.

La Perſe & le Mogol.

La Perſe ſous Sha-Abbas.

DU temps de Chardin, célèbre voyageur mort en 1713, la Perſe formoit encore un empire floriſſant; du moins ſi l'on en juge par la magnificence de la cour, & par la population des grandes villes, ſignes quelquefois trompeurs. Iſpahan, la capitale, pouvoit ſe comparer à Londres. Tauris & Cachan étoient des villes conſidérables & commerçantes. Sha-Abbas, prince cruel, mais politique & courageux, avoit enlevé aux Turcs leurs conquêtes ſur la Perſe, chaſſé d'Ormus les Portugais, aboli une milice ſemblable à celle des janiſſaires & des ſtrelitz; par-là il avoit rendu ſon autorité plus abſolue. On voit par-tout, ſelon une remarque de Voltaire, les troupes diviſées en pluſieurs petits corps, affermir le trône, & les troupes réunies en un grand corps, diſpoſer du trône & le renverſer. Ce prince mourut en 1629.

Le royaume affoibli par la faute des deſpotes.

Les ſophis ou rois qui lui ſuccédérent, furent des deſpotes ſans vigueur, abrutis par la molleſſe du ſérail, gouvernés par des eunuques, & leur

abandonnant l'empire. De-là, comme il eſt toujours arrivé, les revers, les troubles & les révolutions. On perdit Bagdad, que les Turcs prirent d'aſſaut en 1638. Les Aguans, colonie tartare, établis dans les montagnes de Candahar vers le Mogol, ſe révoltèrent contre un lâche & dur gouvernement. Les provinces du nord firent de même. Le ſophi, aſſiégé dans ſa capitale en 1722, ſe ſoumit au chef des rebelles, & lui donna ſa fille en mariage.

Sha-Nadir ou Thamas-Kouli-Kan.

Tandis que la Perſe étoit en proie aux barbaries de l'uſurpateur; & que les Turcs, d'une part, les Ruſſes, de l'autre, profitoient des circonſtances pour la déchirer; parut le célèbre Nadir ou Thamas-Kouli-Kan *, fils d'un berger, berger lui-même, (car la vie paſtorale eſt encore commune dans quelques contrées de l'Aſie;) qui oſa tenter & exécuter une révolution. Ayant raſſemblé une troupe de brigands, il offrit ſes ſervices au prince Thamas, enfant du dernier ſophi. Bientôt il eut une armée. Iſpahan & toute la Perſe ſubirent la loi qu'il impoſa. L'uſurpateur, vaincu & priſonnier, fut condamné à perdre la tête. Kouli-Kan, qui ne combattoit

Son uſurpation.

* C'eſt-à-dire, *Kan eſclave de Thamas.* Il ſe donna cette qualité avant de démaſquer ſon ambition.

que pour ſa propre fortune, après avoir affecté le titre d'eſclave du prince, recueillit ſeul tout le fruit de ſes victoires. Il fit crever les yeux à Thamas, & devint roi de Perſe en 1736, ſous le nom de Sha-Nadir. Les Turcs, pluſieurs fois battus, conclurent avec lui un traité par lequel ils rendirent toutes leurs conquêtes, à l'exception de Bagdad. Rien ne ſuffit à l'ambition, comme à l'avarice. Un pâtre, conquérant de la Perſe, étend ſes déſirs ſur le Mogol, veut le ſoumettre à ſa domination, en ravir les tréſors; & il y porte la guerre.

L'empire du Mogol.

L'empire du Mogol, qui tire ſon nom des Tartares que commandoit Genghiz-Kan, renferme une grande partie de l'Inde; pays le plus riche de l'univers, ſoit par les précieuſes & inépuiſables productions de la nature, ſoit par les ſommes immenſes que les Européens y vont perdre pour ſatisfaire leur luxe. C'eſt-là ſur-tout qu'un deſpote, noyé dans les délices, règne ſur des eſclaves abrutis; & que chacun de ſes vaſſaux, ou des gouverneurs de province, eſt un tyran qui dévore la ſubſtance des peuples. Moins ces tyrans connoiſſent de lois, plus l'état doit eſſuyer de révolutions ſanglantes.

Aurengzeb; ſa puiſſance & ſes richeſſes.

Au milieu du dernier ſiècle, Aurengzeb, un des fils du grand-mogol, détrôna ſon père,

assassina ses trois frères, complices & instrumens de sa révolte ; & subjugua plusieurs contrées de la presqu'île occidentale de l'Inde, en-deçà du Gange. On est saisi d'étonnement, en lisant la description de son trône, faite par Tavernier & par Bernier. Celui-ci, dont le témoignage est généralement respecté, dit que ce trône seul étoit estimé quarante millions de roupies. (La roupie évaluée à quarante-cinq sous de notre monnoie.) L'or, les perles, les diamans, toutes sortes de pierres précieuses y éblouissent les yeux. Un trésor immense, un revenu de près de quatre cents millions de roupies, cinq cents éléphans servis chacun par dix hommes, un nombre de soldats proportionné à tant de richesses, tout sembloit rendre le souverain aussi puissant que magnifique. Mais avec cette fastueuse opulence, avec les mœurs efféminées qu'elle inspire, on est bien foible contre des ennemis accoutumés au métier des armes.

Kouli-Kan soumet le mogol.

Sha-Nadir, plus connu sous le nom de Thamas-Kouli-Kan, dont il couvroit d'abord son ambition, attaqua le petit-fils d'Aurengzeb ; & n'ayant qu'une très-petite armée en comparaison de celle du mogol, il le réduisit à se livrer entre ses mains. Il fut bientôt maître de Delhi, capitale de l'empire ; il en pilla les trésors qu'on

évalue à plus de quatre milliards ; il unit à la Perſe trois royaumes de l'Indoſtan ; il impoſa un tribut au reſte. Enfin il laiſſa le gouvernement à un vice-roi, & un vain titre d'empereur au prince qu'il avoit dépouillé. De retour dans ſes états, il finit malheureuſement ſa carrière, aſſaſſiné par ſon neveu. Et voilà le terme de l'ambition triomphante : ou une fin tragique, ou des craintes & des ſoucis perpétuels ! La Perſe, l'Indoſtan, ont toujours été depuis en proie aux guerres civiles. Quelquefois les François & les Anglois, établis ſur les côtes, s'en ſont mélés par ambition. Les Indiens profiteront peut-être un jour de leurs leçons ſur l'art de la guerre, pour les exterminer eux-mêmes ou pour les chaſſer.

Révolutions & guerres civiles.

Tant de révolutions qui ſouillent horriblement l'hiſtoire, n'offrent que des ſpectacles lugubres & uniformes. Mais l'Aſie, & ſur-tout l'Inde, fourniſſent à une curioſité raiſonnable des objets bien plus intéreſſans. C'eſt là qu'on retrouve des mœurs, des coutumes, des opinions, dont l'ancienneté ſe perd dans la nuit des ſiècles. C'eſt là auſſi qu'on voit les obſtacles, qu'un reſpect ſervile pour l'antiquité oppoſe à la raiſon & à l'induſtrie. Les Chinois, aſtronomes pluſieurs ſiècles avant que les Grecs eux-mêmes fuſſent policés, n'ont preſque rien perfectionné depuis, ni dans les ſciences, ni

Les Aſiatiques reſpectent trop l'antiquité.

dans les beaux-arts. Ils croient tout ſavoir, & ils ſavent peu; ils ne font cas que de leur nation, ainſi que de leurs ancêtres; & les Européens les ont rapidement ſurpaſſés en tout genre, dès que l'Europe a eu des génies aſſez courageux pour vaincre les préjugés.

Aviliſſement des Indiens.

Quant aux Indiens, aſſervis par des barbares, loin de faire du progrès, ils ne pouvoient que tomber en décadence. Ce peuple, que la nature a rendu ſi humain, ſi ſpirituel; ce peuple inventeur des échecs, des chiffres, & vraiſemblablement des ſciences mathématiques, eſt réduit au même état que les Grecs, dont l'aviliſſement eſt ſi honteux. La doctrine de la métempſycoſe nourrit encore ſes ſentimens d'humanité, même à l'égard des animaux. Ils conſervent des monumens de leur ancien ſyſtême de religion, que M. Howel, anglois, & M. Anquetil, françois, nous ont fait connoître comme authentiques. Selon ces livres indiens, l'intelligence infinie a créé le monde, & le gouverne; un nombre de ſes plus parfaites créatures ayant abuſé de leur liberté pour lui déſobéir, dieu les a condamnées à vivre dans des corps mortels; les ames ſont immortelles, & doivent être punies ou récompenſées ſelon leurs œuvres. On aſſure que les Brames ou Bramines modernes, établis ſur-tout à Bénarès, les Ban-

Leur ancienne religion.

nians, les Gentous, ſont attachés au fond de cette doctrine, comme les Guèbres réfugiés dans l'Inde, conſervent celle de Zoroaſtre. Mais combien de fables & d'extravagances n'y ont-ils pas ajoutées ?

Bramines, derviches & fakirs.

Les Brachmanes d'autrefois ſe diſtinguoient par une auſtérité de mœurs, ſouvent exceſſive, fondée néanmoins ſur des principes de vertu. Depuis des ſiècles fort reculés, les bramines, les derviches, les fakirs, ces ſolitaires multipliés à l'infini dans l'Inde, ſont en général des fanatiques inſenſés & fourbes, qui croient ſe rendre ſaints & qui dupent le vulgaire par d'effroyables pénitences. Une ardente imagination, exaltée par la chaleur du climat, porte naturellement au délire de la ſuperſtition, d'autant plus qu'une extrême pareſſe livre l'ame à elle-méme. C'eſt l'origine de tant de coutumes inconcevables. On voit encore des femmes indiennes ſe brûler gaiement ſur le bûcher de leurs maris, dans l'eſpérance d'une vie bienheureuſe. Un peuple tout-à-la-fois extrêmement doux & lâche, devient, par la force des idées ſuperſtitieuſes, atroce & homicide de ſoi-même. Chaque année, l'idole de Jagannat, qu'on promène dans une machine énorme, écraſe des malheureux qui viennent chercher la mort & croient trouver le bonheur, en ſe jetant ſous les roues.

Femmes qui ſe brûlent.

CONCLUSION.

Quand on contemple les nations asiatiques, la plupart dignes de pitié au centre des bienfaits de la nature; en les voyant si peu avancées dans la carrière du génie, quoique leurs progrès fussent prodigieux en comparaison des nôtres, si l'on remonte au-delà du seizième siècle; en examinant sur-tout le sort des Indiens, à qui la terre offre, presque sans travail, les fruits les plus délicieux, & dont le pays est dévasté par le despotisme; en considérant à quel point tout dégénère sous le plus beau ciel, & comment la valeur même des Tartares y devient mollesse & inertie: on connoît toute l'influence du climat, combinée avec celle des causes morales; on se félicite d'avoir une patrie, où les vrais biens de l'humanité sont plus solides & en plus grand nombre, parce qu'ils sont le fruit tardif de la raison, du travail, de cette industrie créatrice qu'excite le besoin, que la liberté anime, & qui fait triompher l'homme de tous les obstacles de la nature, ou plutôt qui soumet en quelque sorte à ses lois la nature entière. Avantages de l'Europe moderne sur l'Asie.

Malheureusement le choc des passions, des erreurs & des abus, traverse encore, à beaucoup d'égards, les effets d'une lumière bienfaisante. Sans Combien les gouvernemens peuvent augmen-

ter le bonheur des peuples.

doute, la ſociété humaine & politique n'eſt point capable d'un certain degré de perfection. Les vices y feront toujours naître des ronces; l'intérêt particulier y ſera toujours en guerre ſourde avec l'intérêt général. Mais qu'un gouvernement éclairé & ferme entreprenne de réformer, ſinon tous les abus, (choſe impoſſible,) du moins tous ceux que la prudence permet de proſcrire; qu'il fonde la proſpérité publique ſur des lois ſimples, impartiales, maintenues avec autant de vigueur que d'humanité; qu'il encourage & les travaux qui nourriſſent les peuples, & ceux qui les éclairent utilement; qu'il faſſe paſſer aux mœurs & aux talens reſpectables la conſidération, uſurpée par l'inſolente fortune; que l'éducation ſur-tout forme des citoyens pour les divers états que l'on doit remplir, au lieu de conſumer la jeuneſſe dans une étude ſtérile de mots, au lieu de lui inſpirer le dégoût des bonnes choſes, en la forçant de dévorer l'ennui d'un inutile travail: oſons le prédire avec confiance, un tel changement, s'il arrive jamais, produira des miracles de félicité & de gloire dans la partie de l'Europe où il ſera exécuté.

Conſéquences pratiques de l'hiſtoire.

C'eſt l'erreur, (preſque toujours une erreur abſurde,) qui a enfanté les mauvais principes, les mauvaiſes inſtitutions, les mauvaiſes lois, les

mauvais ſyſtémes, d'où ſont nés la plupart des maux de la ſociété civile. L'hiſtoire le démontre par une infinité d'exemples. L'hiſtoire devroit donc apprendre aux rois & aux hommes d'état à corriger les défauts du gouvernement, & à poſer les vrais fondemens du bien public. Elle doit apprendre aux miniſtres de la religion à la rendre de plus en plus reſpectable, en l'appliquant au bonheur des citoyens par la culture de la vérité & des mœurs. Elle doit apprendre aux particuliers, que nul bien n'exiſte ſans quelque mélange de mal; que la perfection eſt une chimère; qu'il faut ſavoir ſupporter ce qu'il eſt impoſſible de changer; que la modération fait la ſageſſe & procure la paix; enfin que pour vivre heureux avec les hommes, il faut pouvoir vivre content avec ſoi-même: avantage précieux, attaché à la raiſon & à la vertu.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE CINQUIÈME VOLUME.

SUITE

DU LIVRE SECOND

DE

L'ÉPOQUE DE LOUIS XIV.

CHAPITRE IV.

PENDANT la paix, Louis XIV ſe fait haïr des puiſſances.— Vienne aſſiégée par les Turcs. — Gènes bombardée & ſoumiſe. — Mort de Colbert.—Réflexions ſur ſon miniſtère. page 1

Louis n'uſe pas ſagement de la fortune. Chambres de Metz & de Briſac. Straſbourg aſſujetti. Mouvemens contre la France. Congrès où l'on diſpute ſur des minuties. L'empereur Léopold forme une ligue. Révolte

volte des Hongrois. Teckéli attire les Turcs. Siège de Vienne. Sobieski la ſauve. On veut l'aſſujettir à l'étiquette. Bombardement de Luxembourg par les François. Trève de vingt ans. Marine de Louis XIV. Bombardemens en Afrique. Gènes bombardée ſans trop de raiſon. Le doge à Verſailles. Ambaſſade de Siam. Vaines démarches à ce ſujet. Colbert mort en 1683; grande perte. Les dépenſes l'avoient réduit à de triſtes expédiens. Il fut contraint de s'écarter de ſes principes. Sa poſition, bien différente de celle de Sulli. Avoit-il le meilleur ſyſtême? Ces objets ſont eſſentiels à l'hiſtoire.

CHAPITRE V.

AFFAIRES du janſéniſme. — Démêlés de Louis XIV avec Innocent XI. — Révocation de l'édit de Nantes. 12

DISPUTES théologiques ſans effets violens. Le *fait* des cinq propoſitions de Janſénius. Formulaire établi par le roi même. Autre formulaire plus fort. Heureuſement les temps étoient changés. Oppoſitions. Arnaud contre les jéſuites. Fauſſe *paix de l'egliſe*. Les jéſuites avoient trop de crédit. Bourdaloue. La Chaiſe. Les diſputes devoient durer encore. Affaire de la régale. Innocent XI ſoutient les réfractaires. Audace d'un religieux. Aſſemblée du clergé. Ses quatre articles. Le pape caſſe tout. Ses reproches aux évêques. Nos

libertés trouvent de grands obſtacles dans le royaume. Le pape continue toujours la querelle. Abolition de franchiſes à Rome, malgré Louis. L'ambaſſadeur de France brave Innocent XI. A quoi s'expoſoit le pape. Comment cette affaire ſe termina en 1693. Projet de détruire le calviniſme. Miſſionnaires, ſuivis de rigueurs. Après la mort de Colbert, violences; *dragonade*. Révocation de l'édit de Nantes. Fuite des huguenots; pertes du royaume. Jugemens ſur cet objet. Rigueurs ſemblables contre les Vaudois.

CHAPITRE VI.

FIN du règne de Charles II en Angleterre. — Fauſſe conſpiration papiſte. — Charles caſſe pluſieurs parlemens, & ſe rend abſolu juſqu'à ſa mort. 27

MÉCONTENTEMENT & cabales en Angleterre. Charles II d'intelligence avec Louis XIV. L'Écoſſe tyranniſée. Préventions contre les catholiques. L'impoſteur Oates. Ses dépoſitions ſur la *conſpiration papiſte*. Coleman arrêté. Tumulte à Londres. L'affaire dénoncée au parlement. Le papiſme taxé d'idolâtrie par un teſt. Danby accuſé. Charles caſſe le parlement. Un autre parlement pourſuit le miniſtre. Bill pour exclure de la couronne le duc d'Yorck. Acte d'*Habeas corpus*. Parlement caſſé. Nouveaux troubles. Torys & Whigs. Troiſième parlement. Exécutions pour

le complot papiſte. Quatrième parlement, auſſi caſſé. Avec de l'économie, le roi devient abſolu. Abus de l'autorité, par l'influence du duc d'Yorck. Conjuration découverte. Supplices de Ruſſel & de Sidney. Principes de l'obéiſſance paſſive. Mort de Charles II en 1685.

CHAPITRE VII.

JACQUES II s'attire la haine des Anglois. —Guillaume, prince d'Orange, le détrône. — La conſtitution angloiſe eſt fixée. 38

JACQUES II expoſé à la haine. Beaux commencemens, mal ſoutenus. Parlement favorable. Révolte du duc de Montmouth. Exécutions barbares. Tout paroît ſoumis. Diſpenſe du teſt. Le P. Peters trop en crédit. Sujets d'inquiétude pour la nation. Grandes fautes du roi, par zèle de catholicité. Procès de ſix évêques. Fermentation publique. Politique du prince d'Orange, gendre de Jacques. Tous les partis contre le roi. Guillaume les flatte tous, & arme en ſecret. Jacques refuſe les offres de Louis XIV. Il ouvre les yeux, mais trop tard. Manifeſte de Guillaume. Prompte révolution; fuite du roi. Le trône eſt déclaré vacant. Débats parlementaires. La couronne eſt donnée à Guillaume & à Marie conjointement. Droits de

la nation réglés. Nouveau ſerment. La prérogative royale, toujours fort étendue. Ce qui la limite néceſſairement. Guillaume III fut toujours chagriné par ſes ſujets. Jacques II s'avilit en France.

ÉPOQUE
DE LOUIS XIV.

LIVRE TROISIÈME.

Depuis la guerre de 1688, juſqu'au congrès d'Utrecht en 1712.

CHAPITRE PREMIER.

LIGUE d'Augſbourg contre Louis XIV. = Il ſoutient la guerre avec ſuccès contre preſque toute l'Europe. 51

LE fameux prince d'Orange ſoulevoit l'Europe contre Louis. Ligue d'Augſbourg. Vaine tentative pour faire un électeur de Cologne, ami de la France. Autres griefs du roi. Il rompt la trève. Léopold faiſoit aux Turcs une guerre heureuſe. Couronne de Hongrie, héréditaire. La France arme. Priſe de Philipſbourg, &c. Palatinat ſaccagé. Conduite de Jacques II en France. Il paſſe en

Irlande, & s'y prend mal. Siège de Londondery. Les François maîtres de la mer. Bataille de la Boyne. Jacques vaincu. L'Irlande ſubjuguée par Guillaume. Ennemis de Louis XIV. Sièges de Bonn & de Mayence. Campagnes du maréchal de Luxembourg. Batailles de Steinkerque & de Nerwinde. Campagnes de Catinat. Batailles de Stafarde & de la Marſaille. Guerre en Allemagne & en Catalogne. Le roi d'Eſpagne ſans argent. Louis épuiſé par ſes victoires, offre la paix. Guillaume reprend Namur, comme Louis l'avoit pris. Combat de la Hogue en 1692. Perte de la France. Bombardemens; *machine infernale.* Expéditions en Aſie, en Amérique, &c. Création de l'électorat de Hannover. Troubles à ce ſujet.

CHAPITRE II.

PAIX de Riſwick, néceſſaire à Louis XIV, quoique vainqueur. — Paix de Carlowitz, où les Turcs reçoivent la loi. 63

LA guerre ruinoit la France victorieuſe. Opiniâtreté des ennemis. Louis gagne le duc de Savoie. Innocent XII y contribue. Négociations & traité de Riſwick. La France cède beaucoup, comme ſi elle étoit vaincue. Léopold, duc de Lorraine, grand prince. Le beſoin fit faire la paix à Louis XIV. Dépenſes énormes de la guerre. Opérations de finance. La capitation eſt établie. On bâtiſſoit encore. Le prince de Conti, élu

roi de Pologne. L'argent de Saxe l'emporte. Supériorité de l'empereur ſur les Turcs. Bataille de Zentha. Paix de Carlowitz. La Tranſilvanie cédée à l'Autriche. Ceſſions à la Pologne. La Morée à Veniſe. Azow au czar Pierre I.

CHAPITRE III.

TRAITÉ de partage pour la ſucceſſion d'Eſpagne. — Teſtament & mort de Charles II. — Philippe V lui ſuccède, & la guerre commence en Italie. 71

LA ſucceſſion d'Eſpagne, grand objet de politique. Triſte ſituation de Charles II. Intrigue étonnante pour s'emparer de ſon eſprit. Premier traité de partage. Charles indigné fait ſon teſtament. Second traité de partage. La cour de Vienne dégoûte les Eſpagnols. Le marquis d'Harcourt s'en fait aimer. Le conſeil d'Eſpagne, pour la France. Teſtament & mort de Charles II. Droits certains de la maiſon de France. Événement qu'on auroit cru impoſſible. Quel parti devoit prendre Louis XIV? Difficultés inévitables de part & d'autre. Philippe V, preſque généralement reconnu. Prétentions mal fondées de l'empereur. Ligue par rapport à l'Italie. Eugène en Italie. Catinat remplacé par Villeroi. Combat de Chiari. Qui étoit le prince Eugène. On l'avoit mépriſé en France. Combien le mérite doit être ménagé.

CHAPITRE IV.

LOUIS XIV donne le titre de roi au fils de Jacques II. -- Le roi Guillaume arme l'Angleterre & la Hollande. --- Mort de Guillaume III. --- Guerre générale. --- Révolte des Cévennes. 82

Louis donne le titre de roi d'Angleterre au fils de Jacques II. Cette démarche irrite les Anglois. Mort de Guillaume III. Son autorité en Hollande. Combien il étoit gêné en Angleterre. Parlement triennal. Chagrins que Guillaume eſſuya dans ſon royaume. La reine Anne. En France, tout préſageoit des revers. Chamillart. Madame de Maintenon. Eugène & Marlborough. Villeroi ſurpris dans Crémone. Vendôme le remplace. Le duc de Bourgogne en Flandre. Alliés de Léopold en Allemagne. Premier roi de Pruſſe. Villars, vainqueur à Fridlingen. Batailles d Hochſtet & de Spire. Défection du duc de Savoie, & du roi de Portugal. Villars imprudemment rappelé. Fanatiſme & révolte dans les Cévennes. Maréchaux de France, qui font la guerre à ces montagnards.

CHAPITRE V.

MALHEURS de la France & de l'Eſpagne, depuis 1704 juſqu'en 1710. --- L'eſpérance eſt preſque entiérement perdue. 93

DANGERS de l'empereur Léopold. Marlborough & Eugène en Allemagne. Bataille d'Hochſtet ou de Bleinheim. Déroute affreuſe, ſuivie de grandes pertes. Mort de Léopold. Joſeph I, ſon ſucceſſeur. État critique de Philippe V. Efforts pour l'archiduc Charles. Conquêtes en Eſpagne par les Anglois. Marlborough défait Villeroi à Ramillies. Vendôme victorieux en Italie. On le deſtine pour la Flandre. Préparatifs du ſiège de Turin. Fautes de la Feuillade à ce ſiège. Eugène s'avance, & joint le duc de Savoie. Déroute de Turin. On lève de même le ſiège de Barcelone. L'archiduc proclamé à Madrid. Fidélité & zèle des Caſtillans. Berwick remporte la victoire d'Almanza, qui eſt ſuivie d'autres ſuccès. Siège de Toulon. Tentative ſur l'Écoſſe. Campagne de Flandre. Le duc de Bourgogne & Vendôme ne s'accordent pas. Bataille d'Oudenarde; priſe de Lille, &c. Terreur dans Paris. Philippe V s'affoiblit toujours. Louis demande inutilement la paix. Torci à la Haie. Propoſitions des ennemis. Villars & Boufflers en Flandre. Bataille de Malplaquet. Projet des ennemis ſur la Bourgogne, manqué.

CHAPITRE VI.

SUITE de la guerre. --- Mort de l'empereur Joſeph. --- Intrigues à Londres. --- Diſgrace de Marlborough ; & preliminaires de paix. 109

OFFRES humiliantes de Louis XIV. On ne pouvoit les rejeter ſans imprudence. On veut néanmoins qu'il détrône lui-même ſon petit-fils. Nouveaux malheurs de la France. Philippe V abandonne encore Madrid. Vendôme en Eſpagne. Siège de Brihuéga. Bataille de Villavicioſa. Mort de l'heureux empereur Joſeph. Charles VI lui ſuccède. Intrigues ſecrettes pour la paix en Angleterre. Les Whigs dominoient à Londres. Crédit & vices de Marlborough. Sa femme abuſe de la faveur. Harley & Bolingbroke. Les Torys mettent en jeu la religion. Sacheverel. Ses ſermons ſont brûlés par ordre du parlement. Diſgrace de la ducheſſe de Marlborough. Grands changemens par de petits moyens. Déchaînement des Torys contre le duc de Marlborough. Obſtacles à la paix. Après la mort de Joſeph I, les motifs de guerre ne ſubſiſtoient plus. Négociations ſecrètes à Verſailles. Marlborough prend Bouchain. Préliminaires de paix. Il perd ſes charges. Eugène à Londres. Les Hollandois forcés de conſentir aux conférences.

ÉPOQUE
DE LOUIS XIV.

LIVRE QUATRIÈME.

Contenant la fin du règne de Louis XIV; & l'hiſtoire du czar Pierre I & de Charles XII.

CHAPITRE PREMIER.

NÉGOCIATIONS d'Utrecht. — Victoires de la France. — Fin de la guerre en 1714. 120

L'EMPEREUR & la Hollande oppoſés à la paix. Embarras des plénipotentiaires anglois. Nouvel obſtacle par la mort des enfans de France. On exige une renonciation de Philippe V. Elle ſeroit nulle, ſelon la cour de Verſailles. Réponſe de Bolingbroke. Alternative propoſée au roi d'Eſpagne. Il conſent à la renonciation, contre les vœux de Louis XIV. Les Anglois ſe ſéparent des alliés. Eugène aſſiège Landreci. Courage du roi. Projet d'attaquer les ennemis. Journée de Denain & ſes ſuites. Renonciation de Philippe,

comment publiée en France. Les *cortès* changent l'ordre de la ſucceſſion en Eſpagne. La Hollande s'humilie à ſon tour, pour avoir la paix. Traité d'Utrecht. Articles pour l'Angleterre. Barrière de la Hollande. Le duc de Savoie roi de Sicile, &c. Maiſon de Bavière. Maiſon d'Autriche ; l'Empire ; Portugal ; Eſpagne. Charles VI, puni de n'avoir pas fait la paix. Traité de Raſtadt. La politique ambitieuſe, trompée. On ſoumet enfin la Catalogne. Second mariage de Philippe V, avec Éliſabeth Farnèſe. Révolution de cour.

CHAPITRE II.

Mort de la reine Anne, & affaires d'Angleterre. — Fin de Louis XIV. 134

Combien la paix étoit glorieuſe à la reine Anne. Cependant les Whigs éclatent contre elle. Anne meurt. Réunion de l'Angleterre & de l'Écoſſe en un royaume. Propriété requiſe pour entrer au parlement. Corruption très-commune. Un étranger préféré aux Stuarts par les Anglois. Georges I, trop déclaré pour les Whigs. Tout change à la cour. Rigueurs injuſtes. Mouvement des Jacobites. Le parlement, ſeptennal. Travaux de Mardick. Le Tellier, confeſſeur dangereux. Livre du P. Queſnel. Bulle *Unigenitus* de Clément XI. Excès du P. le Tellier, ſource de troubles. Édit pour les princes légitimés. Louis

avoue ſes fautes. Sa mort. On s'en réjouit, parce qu'il ne reſſembla point à Henri IV. Cependant on lui doit beaucoup.

CHAPITRE III.

COMMENCEMENS du czar Pierre le Grand, juſqu'à la guerre avec Charles XII. 143

LE Nord doit fixer l'attention, ſous le czar Pierre I & Charles XII. L'empire de Ruſſie, immenſe & inconnu. Chriſ- tianiſme des Ruſſes. Jean Baſilowitz, &c. Michel Romanow. Alexis Michaëlowitz. Pierre, ſucceſſeur de Fœdor. Entrepriſes de la princeſſe Sophie. Projet de réformer l'empire. Ce grand projet n'eſt point chimérique. Le Fort lié avec le czar. Premiers eſſais pour les troupes & la marine. Traité de paix avec les Chinois. Guerre avec les Turcs. Priſe d'Azow. Triomphe à Moſcou. Pierre veut voyager pour s'inſtruire. Sa route. Emportemens contre le Fort. Le czar en Hollande, en Angleterre. Son retour. Mécontentement des Ruſſes ; révolte des ſtrelitz. Cette milice dangereuſe eſt caſſée. La réforme devient générale. Barbe & habit longs, défendus & coupés. Plus de patriarche. Loi pour diminuer le nombre des moines. Autres réformes. Projet de s'étendre vers la mer Baltique. Traité de Carlowitz.

CHAPITRE IV.

COMMENCEMENS de Charles XII, roi de Suède. — Il triomphe de tous ſes ennemis, & détrône Auguſte, roi de Pologne. 156

JEUNESSE de Charles XII. Indices de ſon penchant à la guerre. Ennemis dont il eſt menacé. Charles XI avoit violé les privilèges des Livoniens. Patkul excite trois ſouverains contre la Suède. Sujet de guerre avec le Danemarck. Réſolution étonnante du jeune Charles. Frédéric IV forcé à la paix. Bataille de Narva, gagnée ſur les Ruſſes. Le czar ne ſe décourage point. Ses préparatifs, ſuivis de ſuccès. Conquête importante des Ruſſes. Diſcipline ſuédoiſe. Le prince Mentzikow. Fondation de Péterſbourg, pendant les victoires de Charles. Priſe de Narva, conquête de l'Ingrie par les Ruſſes. Tableau de la Pologne, malheureuſe par ſon gouvernement. Le roi Auguſte y étoit expoſé à des cabales. Charles le pourſuit. Il devient le maître en Pologne. Élection de Staniſlas Leczinski. Les Suédois battent les Ruſſes & les Saxons. Auguſte négocie ſecrètement. Il ſe ſoumet à tout, après une victoire. Supplice de Patkul. Ambaſſade à Charles XII. Sa viſite à Auguſte détrôné.

CHAPITRE V.

CHARLES XII vaincu à Pultawa, fugitif en Turquie. — Campagne du Pruth, funeſte pour le czar. — Sa paix avec les Turcs. — Suite de la guerre du Nord. 169

OBSTINATION de Charles XII contre le czar. Il s'enfonce imprudemment dans l'Ukraine. Mazeppa ne peut faire révolter les Coſaques. Pierre défait Lewenhaupt. Il ſe venge de Mazeppa. Charles continue ſa route. Bataille de Pultawa, où il eſt vaincu par le czar. Sa fuite en Turquie. Comment le czar profite de la victoire. Conquête de la Karélie & de la Livonie. Trait du deſpotiſme de Charles. Intrigues à Conſtantinople en ſa faveur. L'ambaſſadeur du czar y eſt arrêté. Affront pareil à Londres. Catherine, nouvelle épouſe de Pierre. Coutume des czars, d'épouſer une de leurs ſujettes. Le vaivode Cantemir trompe par de fauſſes eſpérances. Campagne du Pruth. Extrême danger des Ruſſes. Catherine engage le czar à négocier. Traité de Falkſen avec le grand viſir. Démarches du roi de Suède, irrité. Il perd ſes états d'Allemagne. Staniſlas en Turquie. Succès du czar ſur la mer Baltique. Diſcours qu'il prononce à Péterſbourg. Ordre de Sainte Catherine.

CHAPITRE VI.

CHARLES XII retourne dans ſes états. — Intrigues du baron de Gortz. — Mort du roi, & révolution dans le gouvernement de Suède. — Paix du Nord. 182

RETOUR du roi de Suède dans ſes états. Il eſt aſſiégé dans Stralſund. Sa retraite. Nouveaux préparatifs de guerre. Exactions. Intrigues du baron de Gortz. Le cardinal Albéroni entre dans ſes vues. Deux miniſtres de Suède ſont arrêtés. Monnoie de cuivre pour de l'argent. Gortz déteſté en Suède. Mort de Charles XII. Jugement de M. de Voltaire ſur ce héros. La couronne redevenoit élective. On abolit le pouvoir arbitraire. Conſentement de la reine Ulrique-Éléonore. Forme du gouvernement ſuédois. Sénat. Diète. Signature pour le roi. Serment & aſſurances du roi. Payſans. Lois ſur l'éducation des princes; contre la pompe & la repréſentation; & contre le luxe. Avantages de la Suède. Paix avec Hannover, la Pruſſe & le Danemarck. Le czar impoſe des conditions, & garde ſes conquêtes. Son titre d'empereur.

CHAPITRE VII.

FIN de Pierre le Grand. = Ses établiſſemens & ſes lois. = État de la Ruſſie, juſqu'au règne de Catherine ſeconde. 195

GUERRE du czar avec la Perſe. Comment ſon fils Alexis s'étoit rendu odieux. Réprimandes & avis du père. Fuite d'Alexis. Son procès en 1718. Aveu de l'accuſé. Déciſion ſur le pouvoir abſolu du czar. Condamnation du jeune prince. Sa mort violente. La czarine expoſée aux emportemens de Pierre. Le knout. Mort du czar. Catherine lui ſuccède. Établiſſemens de Pierre le Grand. Police, commerce, &c. Lois; juſtice; ſénat. Réforme eccléſiaſtique. Synode perpétuel. Réglemens ſur les moines & les religieuſes. Motifs de la réforme monaſtique. Point d'encre & de papier aux moines. Secte perſécutée en Ruſſie. Deſpotiſme, contraire au bonheur des Ruſſes. La nobleſſe rampante & eſclave. Le peuple eſclave & abruti. Bains ſinguliers. Cauſes de dépopulation. Le génie fort à l'étroit dans cet empire. Forces de la Ruſſie. Finances. Marine. État militaire. Les Ruſſes taxés de lâcheté. Population. Commerce. Eſtimation de la

puiſſance de la Ruſſie. Révolutions du palais. Pierre II. Anne. Jwan III. Éliſabeth. Pierre III. Catherine ſeconde. Idée de cette cour, juſqu'au règne actuel.

AFFAIRES GÉNÉRALES DE L'EUROPE.

Depuis la mort de Louis XIV, juſqu'au traité de paix d'Aix-la-Chapelle en 1748.

CHAPITRE PREMIER.

GUERRE de l'empereur avec les Turcs. --- Entrepriſes du cardinal Albéroni. --- Régence du duc d'Orléans. 212

LES Turcs ne profitèrent pas des guerres qui déchiroient l'Europe. Ils prennent la Morée. Campagnes du prince Eugène contre eux. Paix de Paſſarowitz. Projets du cardinal Albéroni. Son adreſſe pour obtenir le chapeau de cardinal. Quadruple alliance contre l'Eſpagne. Conſpiration contre le duc d'Orléans. Guerre courte. Albéroni ſacrifié. Paix entre la France & l'Eſpagne. Diſputes remarquables en Sicile avec le pape. Démarches violentes de Clément XI. *Auto-da-fé.* Affaires eccléſiaſtiques en France. Oppoſitions à la bulle *Unigenitus.* Intrigues

du P. d'Aubenton en Eſpagne. Accommodement pour la bulle. Enregiſtrement. Syſtême de Law. Grands ſuccès ſuivis de plus grands malheurs. Bouleverſement de fortunes. Liquidation des dettes. Corruption née des ſyſtêmes de finance. On a mieux connu le commerce. Mort du cardinal Dubois & du régent. Le cardinal de Fleuri.

CHAPITRE II.

ABDICATION de deux rois, Philippe V & Victor-Amédée. -- Guerre de 1733 contre l'empereur. --- Traité de Vienne en 1736. --- L'Angleterre brouillée avec l'Eſpagne. 226

LONGUE paix. Abdication de Philippe V. Il remonte ſur le trône. Fortune de Ripperda. Traité qu'il conclut à Vienne. Sa diſgrace. Victor-Amédée abdique, & ſe repent. Inveſtiture de Parme & Plaiſance, & de la Toſcane, pour don Carlos. Brouillerie entre les cours de Vienne & de Madrid. Don Carlos établi en Italie. Le gouvernement eſpagnol prend de la vigueur. Staniſlas élu une ſeconde fois roi de Pologne. L'empereur & la Ruſſie font nommer Auguſte III. Siège de Dantzick. La France fait la guerre à l'empereur. Campagnes déciſives d'Italie. Priſe de Philipſbourg. Traité de Vienne. Don Carlos, roi des Deux-Siciles. On diſpoſe de la Toſcane,

le grand-duc vivant. Pragmatique-ſanction de Charles VI, garantie par la France. Guerre maritime entre l'Eſpagne & l'Angleterre. Quelle avoit été le gouvernement de Georges I, roi d'Angleterre. Eſprit de liberté extrême. Georges II. Walpole, miniſtre pacifique. Ambition des Anglois; leurs querelles avec les Eſpagnols. Traité que les Anglois ne reſpectent point. Réflexions ſur les guerres de commerce. Charles VI preſſé par les Turcs. Il leur cède Belgrade, &c. Azow cédé aux Ruſſes.

CHAPITRE III.

MORT de l'empereur Charles VI. --- Droits à ſa ſucceſſion. --- Le roi de Pruſſe donne le ſignal de la guerre. --- La France prend parti contre la reine de Hongrie. 240

MORT de Charles VI. Comment ſa maiſon s'étoit agrandie. Les derniers empereurs avoient armé l'empire pour leurs intérêts. Droit public d'Allemagne ſous Charles VI. A qui doit appartenir ſa ſucceſſion. Prétentions de pluſieurs princes. Droits en Europe, trop incertains. Marie-Thérèſe ſe fait chérir des Hongrois. Frédéric III, roi de Pruſſe Ses forces & ſes talens. Il arme tout-à-coup, & prend bien ſon temps. Bataille de Moiwitz. Malgré le cardinal

de Fleuri, la France va faire la guerre. Le comte & le chevalier de Belle-Iſle en ſont cauſe. Projets & alliances contre la reine de Hongrie.

CHAPITRE IV.

L'ÉLECTEUR de Bavière, empereur ſous le nom de Charles VII. — Ses ſuccès & ſes diſgraces. — Bataille de Dettingen. — Don Philippe & le prince de Conti en Italie. 249

PROGRÈS de l'électeur de Bavière. Il ſe fait couronner roi de Bohême, & empereur. Sentimens des Hongrois pour leur reine. Généroſité angloiſe en ſa faveur. Fautes multipliées de ſes ennemis. Déſaſtre, ſans grande action. Le cardinal de Fleuri montre beaucoup de foibleſſe. Pertes de l'empereur & de la France. Mort du cardinal de Fleuri. La marine négligée. Bataille de Dettingen, remarquable par ſes circonſtances. Fautes des deux côtés. L'Italie, autre théâtre de guerre. Le roi de Sardaigne, pour les Autrichiens. Feintes neutralités. Comment les Anglois décidèrent le roi de Naples. Bataille navale de Toulon. Don Philippe & le prince de Conti paſſent les Alpes. Villefranche, Montalban, &c. ſont forcés. Bataille & ſiège de Coni. Autres expéditions d'Italie.

CHAPITRE V.

CAMPAGNES de Louis XV. --- Bataille de Fontenoi & conquête de la Flandre. --- Don Philippe eſt maître de Milan & de pluſieurs provinces. 259

LA reine de Hongrie, triomphante en Allemagne. Première campagne de Louis XV. Il paſſe à Metz, pour défendre ſes provinces. Le roi de Pruſſe réuni à la France. Le prince Charles fait évacuer la Bohême aux Pruſſiens. Siège de Fribourg. Mort de l'empereur Charles VII. Animoſité des Anglois. Leurs dépenſes pour cette guerre. Modération exceſſive de la France. Siège de Tournai. Le maréchal de Saxe. Bataille de Fontenoi. Colonne angloiſe. Ce qui décide la victoire. Bataille de Friedberg, gagnée par le roi de Pruſſe. Louis offre en vain la paix. Conquête de la Flandre. Don Philippe, maître en Italie.

CHAPITRE VI.

SECONDE paix du roi de Pruſſe avec la reine de Hongrie. — Élection de François I, empereur. — Les François & les Eſpagnols chaſſés d'Italie en 1746. 267

FRANÇOIS de Lorraine, empereur. Le roi de Pruſſe envahit la Saxe; il fait une ſeconde fois la paix. Combien il devoit avoir d'influence. Déſaſtres en Italie. Bataille de Plaiſance. Retraite & bataille. Gênes ſoumiſe aux Autrichiens. Invaſion en Provence. Les Génois opprimés chaſſent l'ennemi. Conduite étonnante de la cour de Vienne. Ce qu'avoit produit la mort de Philippe V. Les malheurs venoient du roi de Pruſſe.

CHAPITRE VII.

Campagnes de Louis XV en 1746 & 1747. --- *Le ſtathoudérat héréditaire rétabli en Hollande.* -- *Journée de l'Aſſiette.* -- *Expedition du prince Édouard.* 273

Succès éclatans de la France dans les Pays-bas. Bataille de Raucoux. Louis XV attaque enfin la Hollande. On rétablit le ſtathoudérat. On le rend héréditaire, même pour les femmes. Invective d'un Hollandois contre Louis. L'Angleterre ſoudoie une armée ruſſe. Bataille de Lawfeld. Paroles dignes d'un roi. Siège de Berg-op-Zoom. Journée de l'Aſſiette. Traits de courage. Expédition du prince Édouard en Écoſſe. Il eſt proclamé régent à Édinbourg. Il gagne une bataille. Il eſt vaincu ſans reſſource. Sa fuite. Exécutions.

CHAPITRE VIII.

EXPÉDITIONS maritimes. --- Anſon. La Bourdonnaie. Du Pleix. 282

LES colonies européennes, ſource de violences. Supériorité des Anglois par leur marine. Voyage d'Anſon. Priſe du galion eſpagnol. Priſe faite par le corſaire Talbot. Les Anglois prennent Louiſbourg. Ils gagnent deux batailles navales. Expédition de la Bourdonnaie ſur Madraſſ. Du Pleix en perd le fruit, & perſécute la Bourdonnaie. Mais il ſauve Pondicheri. Entrepriſes de du Pleix. Malheurs des François dans l'Inde.

CHAPITRE IX.

SIÈGE de Maeſtricht, & traité d'Aix-la-Chapelle. -- Suites de ce traité, juſqu'à la paix de 1763. 288

OPINIATRETÉ des ennemis de la France. Siège de Maeſtricht, qui amène la paix. Traité d'Aix-la-Chapelle. La France abandonne toutes ſes conquêtes. Peu d'avantages pour l'Angleterre. Ce traité

fut défectueux. Faute insigne à l'égard de Parme. Plus grande faute à l'égard de l'Amérique. Origine de la guerre de 1755. Tableau de cette guerre funeste & inconcevable. Succès du roi de Prusse. Pacte de famille. Traités de 1763. Observation sur les conquêtes des Anglois en Amérique. Malheurs de la guerre. Autres maux de la société dans ce siècle. Mais la raison nous a délivrés de plus grands maux. Rivalité de la France & de l'Angleterre dans les sciences & la littérature.

DE L'ÉTAT

ET des principales révolutions de l'Aſie dans les derniers ſiècles.

CHAPITRE PREMIER.

LA Chine. 304

ANTIQUITÉ de l'empire chinois. Révolutions fréquentes ; preuve de deſpotiſme, ſelon Monteſquieu. Opinion contraire à celle de Monteſquieu. Véritable état de la queſtion. La crainte eſt le reſſort du gouvernement chinois. Barrières qui arrêtent le deſpotiſme. Tribunal de l'Hiſtoire. La Chine deux fois conquiſe. Invaſion des Tartares Mantcheoux. Révolte d'un mandarin. Horreurs dans le palais. Les Tartares s'établiſſent ſolidement. Sous Kam-hi, progrès des miſſionnaires. Le chriſtianiſme proſcrit en 1722. Zèle pour l'agriculture. Ordonnance remarquable. Produit des terres. Subſiſtance. La dixme, impôt unique. Fourberie chinoiſe, expliquée par Monteſquieu. Population exceſſive. Grand art de la légiſlation. Science médiocre en Chine, mais beaucoup de morale.

CHAPITRE II.

Le Japon. 319

Caractère des Japonois. Gouvernement pontifical, détruit. Tolérance de religion. Les Portugais au Japon ; & le chriſtianiſme. Les bonzes décriés. Ambaſſade Japonoiſe à Rome. Les chrétiens perſécutés. Conſpiration dénoncée par les Hollandois. Edit contre les chrétiens. Comment les Hollandois vont au Japon. Point de diſputes de religion dans cet empire. Pratiques religieuſes ſemblables aux nôtres.

CHAPITRE III.

La Perſe & le Mogol. 326

La Perſe ſous Sha-Abbas. Le royaume affoibli par la faute des deſpotes. Sha-Nadir ou Thamas Kouli-Kan. Son uſurpation. L'empire du Mogol. Aurengzeb ; ſa puiſſance & ſes richeſſes. Kouli-Kan ſoumet le Mogol. Révolutions & guerres civiles. Les Aſiatiques reſpectent trop l'antiquité. Aviliſſement des Indiens. Leur ancienne religion. Bramines, derviches & fakirs. Femmes qui ſe brûlent.

CONCLUSION.

Avantages de l'Europe moderne ſur l'Aſie. Combien les gouvernemens peuvent augmenter le bonheur des peuples. Conſéquences pratiques de l'hiſtoire.

Fin de la Table des Matières du cinquième volume.